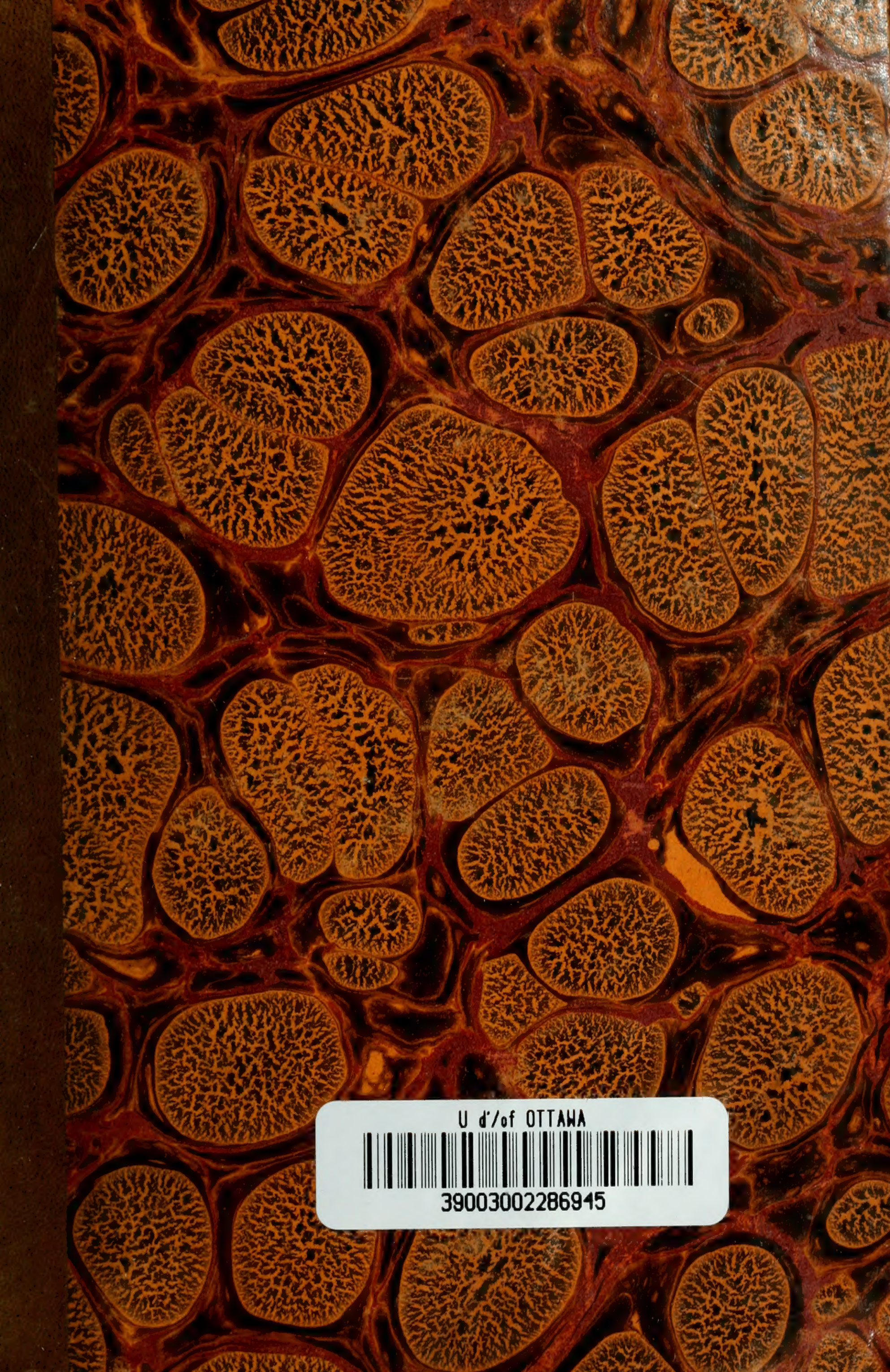

U d'/of OTTAWA
39003002286945

HEURES DU SOIR.

LIVRE DES FEMMES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.

HEURES DU SOIR.

LIVRE

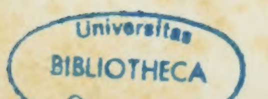
DES FEMMES.

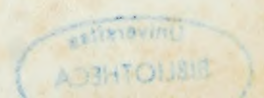
TOME QUATRIÈME.

PARIS,

URBAIN CANEL, 104, Rue du Bac. | ADOLPHE GUYOT, 18, Place du Louvre.

M DCCC XXXIII.





LE

ROLE D'UNE FEMME :

TOUT PARDONNER ;

PAR

Mme ALIDA DE SAVIGNAC.

LE

ROLE D'UNE FEMME :

TOUT PARDONNER.

L'Outrage.

Le 1er mai 1824.

Les rayons du soleil levant, pénétrant à travers les légers intertices laissés entre les lattes de la persienne, venaient frapper l'un des rideaux de soie bleue suspendus aux fenêtres de la chambre à coucher de la jeune Charlotte de Montarieux. Ce point lumineux brillait seul dans cette

sombre pièce qu'une lampe expirante avait cessé d'éclairer. Cependant des yeux accoutumés à l'obscurité pouvaient distinguer l'élégance et la fraîcheur de l'ameublement.

Ce sanctuaire semblait avoir été préparé par la tendresse d'une mère; et pourtant Charlotte était orpheline. Mais madame de Montarieux et son frère, le général de Sercey, avaient été si heureux de marier Félix de Montarieux à leur pupille, dont le caractère, la naissance et la fortune leur convenaient, que leur contentement s'était exhalé en mille petits soins. C'était de la veille seulement que Félix avait conduit dans cette chambre sa gentille épousée Charlotte, qui n'avait pas encore dix-sept ans. Charlotte, le coude appuyé sur son oreiller, le menton sur sa main, promenait ses regards autour d'elle ; les arrêtant sur chacune de ses richesses, elle semblait déjà leur demander ce qu'était devenue la plénitude de bonheur qu'elle

avait attendue de son mariage. Oui, Charlotte, et elle-même avait peine à le croire, se sentait presque indifférente pour sa corbeille qui renfermait de si beaux schalls de cachemire, pour son écrin d'où s'échappaient des perles et des rubis ! Sortie du couvent depuis peu de jours, elle avait à elle, pour la première fois de sa vie, une chambre, un cabinet, une bibliothèque remplie de livres ! de tous les livres qu'il ne lui avait pas encore été permis de lire; un piano neuf, un magnifique piano de *Pape*, un piano qui à tous ses mérites joindrait le mérite plus grand de ne pas s'ouvrir à point nommé pour ne se refermer qu'à l'heure dite, comme celui de l'écolière; une belle collection de morceaux de musique, tous morceaux choisis pour faire briller le chant ou l'exécution; point de solfége, point d'exercices : une jeune fille devenue sa maîtresse est toujours assez savante. La musique, les livres étaient reliés en maroquin rouge orné du chiffre

de la jeune madame de Montarieux et surmonté de sa couronne de comtesse! Charlotte possédait tout cela, et pourtant elle se sentait triste.

Debout, auprès du lit, enveloppé dans une robe de chambre de velours noir, était Félix. Sa jeune et belle figure portait l'empreinte de la tristesse et de l'irritation; il cherchait depuis un instant sa montre que la demi-obscurité de la chambre lui cachait: l'ayant trouvée, il voulut la faire sonner, elle était arrêtée; alors il la jeta par terre et la broya sous son talon. La colère qu'un motif puéril excite est souvent risible; celle de Félix produisit cet effet sur Charlotte qui éclata comme un enfant. Félix, se retournant vers le lit, la regarda en pitié. A cette mine dédaigneuse, Charlotte rit plus fort. Félix croise ses bras, attache avec un imperturbable sérieux ses prunelles fixes sur sa femme qui riait ainsi que l'on pleure souvent: étouffant lorsqu'elle voulait se retenir, puis

éclatant en sons aigus chaque fois qu'elle essayait d'articuler une parole. Charlotte aussi avait mal aux nerfs. Enfin, la tête douloureuse, les yeux noyés de larmes, le corps brisé, la pauvre petite put reprendre haleine et débiter le discours qu'elle avait préparé depuis un quart-d'heure.

« Voilà comme vous êtes juste : vous brisez votre montre parce que vous avez oublié de la monter.

— Et vous trouvez cela très-plaisant !

— Oh, ce n'est pas l'action qui m'a fait rire, c'est votre mine, » répondit Charlotte en retenant avec peine son rire convulsif; mais son mari leva les épaules d'un air si mécontent, qu'elle reprit aussitôt d'un ton grave : « Si vous désirez savoir l'heure, je puis vous la dire : voyez, le soleil pénètre à travers les persiennes, il doit être huit heures et demie au moins. Oui, j'entends les domestiques causer à voix basse sous nos fenêtres, en attendant le moment de nous saluer à notre réveil.

— Quel ennui ! quelle indécence ! s'écria Félix avec emportement. Comment ai-je pu consentir à cette noce, renouvelée des temps de barbarie ! comment n'ai-je pas défendu ma dignité d'homme, qui, par cette burlesque cérémonie, a été livrée à la risée d'une foule imbécile !

— Nous n'avions à notre mariage que nos parens et nos amis.

— Qu'importe ! ils n'en étaient pas moins là pour épier l'instant d'un sacrifice qui devrait toujours être couvert des ombres du mystère. On ne saurait trop se cacher quand on se marie !

— Notre mère et notre oncle se faisaient une si grande fête de la pompe de ce jour !

— Et vous aussi, peut-être ! C'est juste, l'amour seul a de la pudeur.

— De quoi rougirai-je ? n'êtes-vous pas mon mari ?

— Il y a certainement là matière à se glorifier !

— Mon Dieu, mon Dieu, que vous êtes singulier !

— Et vous stupide ! »

Charlotte, qui s'était jetée en arrière et recommençait à rire, se dressa tout-à-coup sur son séant et dit : « Qu'avez-vous, Félix ? Vous souffrez ! »

Sans lui répondre Félix reprit : « Je voudrais bien savoir ce qui vous rend si fière ?

— Mais d'avoir été fille honnête. Soumise à ceux que, dans sa bonté, Dieu avait désignés pour remplacer les parens que j'ai perdus, je suis encore contente, sinon fière, d'avoir porté au pied des autels un cœur pur de toute pensée qui ne fût pas à Dieu.

— C'est-à-dire que vous êtes contente, que vous êtes fière de vous être abandonnée à un homme que vous n'aimez pas ! Eh bien ! moi, je souffre, je suis terrassé, anéanti, d'avoir pressé dans mes bras une femme qui m'est indifférente, d'avoir trahi celle que j'aime, celle qui s'est livrée à moi

sans condition, sans calcul, celle qui s'est donnée et non point vendue! celle qui mourra en apprenant que je lui ai été infidèle! » Et Félix, jetant ses deux bras sur le pied du lit, enfonça sa tête dans l'édredon. Il pleura amèrement en laissant échapper à travers ses sanglots le nom d'Euphémie.

« Euphémie! mon institutrice! Euphémie! qui m'a quittée il y a à peine six mois, et que j'ai tant regrettée!

— Ma mère l'a éloignée parce qu'elle soupçonnait notre amour mutuel; mais je n'ai pas cessé de l'aimer avec passion, et bientôt elle sera mère.

— Euphémie! grand Dieu! Mais vous l'avez perdue! elle ne pourra plus se montrer! Vous l'avez déshonorée!

— Déshonorée! perdue! pourquoi, s'il vous plaît, serait-elle perdue, déshonorée? est-ce pour avoir été bonne et confiante envers son amant? » Félix, en faisant cette réplique, s'était levé avec fureur, et pre-

nant la main de Charlotte, il la serra fortement en répétant : « Qui oserait dire qu'elle est perdue, déshonorée? elle, ce modèle de toutes les vertus! qui l'oserait dire?

— Mais tout le monde; car c'est ce que l'on dit d'une fille qui cède avant d'avoir été mariée. Oh! non, je vous l'assure, elle ne pourra jamais se montrer, chacun la méprisera.

— Je prétends, moi, qu'on l'estime et qu'on la recherche.

— Mais comment pourrez-vous y parvenir, puisque c'est moi qui suis votre femme?

— En vérité, ma pauvre Charlotte, vous êtes trop simple; vos prêtres, vos béguines, ont tout-à-fait faussé votre jugement! Dites-moi, je vous prie, ce que vous trouvez de si honorable dans un mariage comme le nôtre? » Charlotte resta interdite. Félix continua : « Vous vous croyez supérieure à Euphémie, parce

qu'un maire imbécile et un curé inattentif ont enregistré vos sermens. Mais Dieu, qui est au-dessus du prêtre, a reçu ceux que j'ai faits à Euphémie; c'est elle qui est ma véritable épouse; je suis un misérable adultère, et vous, orgueilleuse, vous n'êtes que la pierre d'achoppement qui m'a fait tomber dans ce crime horrible!

— Ah! Félix, vous êtes injuste; j'ignorais vos engagemens; croyez que si je les avais connus, je serais morte plutôt que de souffrir un tel sacrilége. Car ce n'est pas tout que d'avoir été parjure envers une créature fragile, vous avez pris le nom de Dieu en vain, vous avez menti à son autel. Savez-vous que par là vous avez manqué à ses commandemens? Félix, si vous étiez malade, vous penseriez à Dieu, n'est-ce pas?

— Oui, je penserais à Dieu! et à vous aussi : je vous ai volé votre liberté, pauvre enfant! Cependant, ne m'en voulez pas; on m'y a forcé le pistolet sur la gorge. Hier j'avais projeté de vous dire : « Charlotte,

soyez ma sœur ; » mais la fumée du repas, l'enivrement du bal, ma jeunesse, votre naïve coquetterie, tout a conspiré pour me rendre coupable! Au moins me suis-je senti ce matin la force de vous avouer la vérité, de ne pas joindre à tant de bassesses l'infamie de vous tromper plus longtemps. Oh! si j'avais pu trouver un moyen d'apaiser ma mère et mon oncle! si j'avais pu obtenir, autrement qu'en vous épousant, seulement de quoi vivre avec ma maîtresse et mon enfant! Mais non, on a cru plus habile, plus moral de tout repousser. Eh bien! on a semé le désordre, on recueillera le scandale!

— Miséricorde, Félix! que prétendez-vous faire? Si la bonté divine voulait, puisque je suis votre femme à tout jamais, me retirer de ce monde, je ne dirais pas : Grâce, je suis si jeune! pensant qu'après ma mort vous seriez libre de rendre l'honneur et votre propre estime à cette pauvre fille perdue....

— Encore! encore! s'écria Félix; vous avez donc juré de n'être jamais autre chose que l'écho d'une société caduque qui déraisonne et radote comme une vieille en enfance? Vous débitez des phrases comme un perroquet, vous n'avez pas une idée.

— Je garde en mon cœur et confesse hautement les principes d'une éducation chrétienne. Je crois qu'il n'y a pour les femmes que deux états : la chasteté ou le mariage; là seulement elles peuvent marcher la tête haute : elles encourent autrement le mépris qui suit le scandale ou l'hypocrisie. »

Félix regarda Charlotte; elle se tenait si droite, sa mine était si fière, elle venait de frapper si juste, qu'il en ressentit un redoublement d'amertume et d'irritation. Il comprit que, toute jeune et toute naïve qu'était cette femme, il ne l'amènerait jamais à tolérer le genre de vie qu'il projetait de suivre, et dans son emportement il s'écria : « Eh bien, madame, vous connaî-

trez ce noble état de femme mariée que vous estimez si haut! A la méprisée Euphémie mon amour, mes empressemens, ma confiance! A vous, madame, les corvées conjugales, les retours de chasse, les caprices des soirées d'hiver, lorsque le temps est trop mauvais pour sortir de chez soi; car voilà tout ce que dans le monde, votre arbitre suprême, un mari doit à sa femme. Mais aussi à la méprisée Euphémie la pauvreté, à son enfant l'opprobre! A vous mon nom, mon rang, mon titre, et tout ce luxe par lequel j'ai payé vos faveurs comme on paie celles d'une fille de l'Opéra!

—Vous m'insultez, monsieur, vous m'insultez lâchement; car je n'ai ni père ni frère pour me venger.

— Si vous voulez une vengeance, elle ne vous manquera pas. Vous avez dans vos mains la malédiction de ma mère et le testament de mon oncle.

— Il serait affreux d'employer de semblables moyens! Comment vous ai-je

donné, monsieur, le droit de me mépriser ainsi? Vous ne me connaissez pas : je ne suis qu'un enfant; mais, soyez tranquille, je ne me plaindrai pas : j'ai prononcé ce mot vengeance, brusquement, comme on repousse une chose qui fait mal. Je n'ai nulle envie de vous nuire; je ne suis pas la plus à plaindre de nous deux : il me reste le témoignage de ma conscience, l'amitié de votre mère et celle de votre oncle : c'est tout ce qu'il me faut pour être heureuse.

— Je vois avec plaisir, madame, que vous prendrez votre parti, reprit aigrement Félix.

— Eh bien, mes enfans, comme vous vous levez tard! Votre oncle vous attend pour déjeûner, cria en dehors madame de Montarieux.

— Nous voilà, maman, » répondit Charlotte; car, pour Félix, la voix de sa mère l'avait rendu incapable de proférer une parole.

II

—

La Résolution

—

EUPHÉMIE A FÉLIX.

Rome, le 6 octobre 1829.

« Il est affreux de demander sans cesse » de nouveaux sacrifices, lorsque depuis » cinq ans on ne peut plus soi-même en » faire aucun; ainsi... » La lettre d'Euphémie était interrompue en cet endroit;

une main étrangère avait ajouté : « Après
» avoir trempé trois fois sa plume dans
» l'encre, sans parvenir à la faire mar-
» quer, madame d'Urthal a été saisie d'une
» violente attaque de nerfs ; elle est depuis
» deux heures privée de connaissance ;
» c'est ce qui m'a engagée à compléter le
» fragment que je vous envoie par un ex-
» près.

» Votre affectionnée,

» Lady ROSA BLUMENTHALL. »

Ce fut à la villa de l'ambassadeur de France à Rome que Félix reçut ce billet. Il prit aussitôt congé de Son Excellence, en prétextant une affaire importante qui le rappelait à la ville. « Comte de Montarieux, lui dit l'ambassadeur en lui serrant la main, je ne désespère pas que bientôt nous nous retrouverons à Paris, en dépit des affaires importantes qui vous souffrent si peu de temps éloigné de Rome. » L'Excellence appuya malicieusement sur ces derniers mots, puis reprit avec plus de gra-

vité : « C'est très-sérieusement que je vous parle. Avec votre nom, votre fortune, vous seriez en très-bonne posture auprès du gouvernement ; d'autant plus que votre dernière brochure sur l'impôt du sel a obtenu un prodigieux succès. Les articles que vous envoyez à la gazette sont aussi d'un excellent esprit. Vous irez haut et loin en politique, je vous le prédis ; gâter un pareil avenir serait une folie impardonnable. » Après quelques mots insignifians, Félix s'inclina pour éviter d'en dire davantage, et sortant du salon, il s'élança dans sa chaise qui partit au grand trot de deux excellens chevaux.

Cependant les paroles de l'ambassadeur bourdonnaient aux oreilles de Félix ; jamais il n'avait eu autant d'envie de revoir sa patrie. Depuis cinq ans qu'il avait quitté sa famille pour enlever Euphémie et aller vivre en pays étranger, c'était la seconde fois qu'il était saisi du mal du pays. La première, il avait donné le change à sa

mélancolie en quittant le triste séjour de Londres pour les riantes contrées de l'Italie; mais aujourd'hui il ne voyait plus de moyens pour combattre sa maladie. Où irait-il pour oublier la France, quand la campagne de Rome n'avait plus ce pouvoir! Son oncle, le général Sercey, était mort; il avait, par son testament, institué son neveu, le comte de Montarieux, son légataire universel; mais la succession ne devait lui être remise que le jour où il serait rentré en France et dûment établi dans le domicile conjugal. Jusqu'à cette époque, la comtesse Charlotte de Montarieux resterait en possession de toute la fortune du général. A la vérité, Charlotte, qui n'écrivait jamais, car Félix l'avait priée d'en agir ainsi, avait chargé un ami commun d'offrir à son mari la jouissance des revenus de la succession du général Sercey, qui lui seraient comptés en tel pays du monde qu'il voudrait habiter, et ce n'était pas la première fois que, tout en gardant

le silence, Charlotte secourrait son mari de sa bourse.

Il y avait quelque chose de pénible pour M. de Montarieux à avoir sans cesse des obligations à une femme qu'il avait mortellement offensée. Ne valait-il pas mieux reprendre courageusement ses droits, retourner à Paris, descendre dans cette maison, qui, après tout, était la sienne; se présenter à Charlotte, en lui disant : « Madame, voilà votre seigneur et maître qui revient près de vous...» Avant de se résoudre à ce parti, Félix aurait voulu savoir quel pli avait pris le caractère de Charlotte pendant cette absence de cinq ans. Avait-elle conservé les naïves vertus de son adolescence? oh non! le monde l'aura formée... ce sera un enfer que ce ménage! Ma foi, tant pis pour elle, se dit-il, si elle est ma femme, je suis son mari : un revenu de trente mille francs, c'est tout juste de quoi vivre; j'ai des créanciers qu'il me serait impossible de payer sur cette chétive somme.

Euphémie se désole de ce que nos pauvres petites filles n'ont point d'existence assurée : à chaque instant elle rêve que je vais mourir, laissant dans la misère elle et ses enfans. Il me faut absolument la jouissance de mes capitaux; mais quels cris m'attendent! Euphémie ne peut supporter la seule pensée de mon retour auprès de la comtesse. Ces inquiétudes de femme jalouse, d'enfans sans nom, sans état, de créanciers exigeans, de ressources insuffisantes; toute cette prose du désordre, enfin, qui s'était mêlée depuis long-temps à la poésie de l'amour de Félix, fatiguait sa tête, lorsqu'une secousse imprimée à sa chaise l'avertit qu'elle s'arrêtait à sa porte.

Dans cette maison, Félix se nommait d'Urthal. Il avait pris ce nom de terre, en quittant la France, pour vivre plus commodément et faire passer Euphémie pour sa femme. Cet arrangement n'avait servi qu'à offrir une énigme à deviner aux amateurs de médisance, et chaque ville où

avaient séjourné M. et madame d'Urthal avait compté un nombre d'OEdipes d'autant plus considérable, que Félix, qui depuis plusieurs années ne pouvait plus se passer de la fréquentation des ambassadeurs et du grand monde, était d'Urthal le matin et comte de Montarieux le soir.

Lady Rosa Blumenthall vint recevoir Félix sur le haut de l'escalier. « Comment va-t-elle? s'empressa-t-il de demander.

— Elle repose un instant, répondit l'amie d'Euphémie; elle a tant souffert! Je vous conseille de ne pas entrer dans sa chambre; la joie de vous revoir lui ferait encore plus de mal que ne lui en a fait la résolution d'écrire cette malheureuse lettre.

— Pauvre Euphémie!

— Venez, venez dans le salon. »

Lady Rosa entraîna Félix qui la suivit en marchant sur la pointe de ses pieds; mais, en traversant la salle à manger, il ne put s'empêcher d'admirer la force du sommeil

d'Euphémie. Sa fille aînée jouait avec d'autres petits enfans : ils menaient un bruit désordonné. La seconde pleurait, enfermée dans un petit chariot où elle s'essayait à marcher. La nourrice, qui était napolitaine, mêlait sa voix glapissante aux sons plus graves mais plus discordans de la femme-de-chambre française, avec laquelle elle se disputait, sans prendre souci des cris de son nourrisson.

Ce bruit, la saleté et le désordre de cette chambre arrachèrent à Félix un geste d'impatience et de dégoût ; mais il ne dit rien. Il savait, par expérience, que chez lui les enfans étaient gâtés et les domestiques indisciplinés. Jamais Euphémie n'avait voulu prendre sur elle de gouverner sa maison : c'était la femme-de-chambre française qui menait tout, avec l'impéritie et l'arrogance d'une servante irrégulièrement payée.

Arrivés dans le salon, lady Rosa s'assit, tandis que le comte de Montarieux con-

tinuait à marcher, allant et venant dans la plus grande agitation.

« Eh bien! monsieur? dit enfin la dame rompant la première ce pénible silence.

— Eh bien! madame? répondit Félix en s'arrêtant devant elle.

— Il faut prendre un parti.

— Oui, mais lequel?

— Celui de satisfaire en tout point aux conditions imposées par le testament de votre oncle.

— Dois-je donc tuer Euphémie par cette résolution qui ruine son existence?

— Ecoutez-moi; car, avant tout, il faut voir la vérité des choses. Vous tuerez Euphémie, vous la tuerez infailliblement, si vous lui parlez de la quitter. Elle a perdu connaissance avant d'avoir pu prendre sur elle d'écrire ce mot : *Partez*. Mais je suis venue, et j'ai calmé son désespoir en lui faisant comprendre qu'il ne s'agissait pas de vous séparer entièrement : vous rentrerez avec elle en France.

— Eh! mon Dieu! madame, comment la ramener à Paris? Qui sera-t-elle?

— Madame d'Urthal, et vous M. de Montarieux; votre cousine, au lieu d'être votre femme. Prenez cette fable de ma main; elle sera crue, ni plus ni moins que celle que vous débitez ici. De plus, comme je suis une amie chaude et sincère, j'offre à Euphémie ma maison et l'appui de ma position dans le monde. »

Félix ne put s'empêcher de sourire en regardant Rosa; l'imperturbable aplomb de cette jeune femme lui paraissait si comique qu'il ne songeait pas à la remercier.

Lady Blumenthall était française. Un beau matin elle était arrivée en Italie avec un gros vieux Anglais, qu'elle appelait mon ami, et qui lui répondait ma chère. Les valets et les aubergistes leur donnaient les titres de milord et de milady; s'ils y avaient manqué, le gros Anglais se serait mis dans une furieuse colère: on prétendait même que l'attaque d'apoplexie qui l'avait

frappé à Florence avait été causée par une contestation qu'il avait eue à ce sujet avec le consul de sa nation. Quoi qu'il en fût, Blumenthall mort laissa une jeune veuve très-consolable, et si bien cramponnée à son titre de lady, qu'il n'y avait pas à le lui contester.

Les voyageurs, français ou anglais, qui la voyaient dans les lieux publics, juraient que cette figure leur était connue : les hommes indiquaient, comme point de départ de lady Rosa, les coulisses d'un petit théâtre de Paris; les femmes nommaient tous les magasins de mode de la même ville, soutenant qu'elles l'y avaient vue ouvrière : mais tant d'avis divers se détruisant les uns les autres, la jeune lady restait, en dépit de l'envie, maîtresse de *sa position dans le monde.*

Cette position venait encore de se fortifier et de s'embellir par l'arrivée d'un *parent* de lady Rosa. C'était un Parisien, un agent de change fort riche, M. Duval

de Bellerive. Il avait ajouté à son nom ce sobriquet nobiliaire, parce qu'il était du bon genre d'en agir ainsi; car on ne lui connaissait d'autres rives à ériger en fief, que deux cents toises de pavés le long du sale ruisseau de la rue des Bourdonnais.

Duval, qui était veuf, avait marié sa fille à son associé; il prenait les airs d'un homme passionné pour les arts; il avait voulu, disait-il, se donner du *bon temps*, passer quinze jours à Rome, afin de jouir tout à son aise des richesses monumentales de la reine du monde. Accouplé à son cicérone, comme deux lévriers en chasse, il passait tout le jour courant, béant, regardant, admirant, ne comprenant jamais ce qu'il voyait; marquant sur un petit livre d'estampes les monumens à mesure qu'il les avait visités, moins pour se les rappeler, que pour éviter que son cicérone ne le ramenât deux fois devant le même : car, dès que, dans la perspective, il découvrait la coupole de Saint-

Pierre, ou le Colysée, il détournait la tête en disant avec volubilité : « J'ai vu cela, j'ai vu cela. »

Le soir seulement, Duval était à la société où lady Rosa le présentait comme son cousin. Félix n'aimait pas tout cet entourage; mais le temps était passé où il disait en parlant de sa maîtresse : « Je veux qu'on l'estime; je veux qu'on la recherche. » Il laissait donc Euphémie, lassée de vivre seule, se former des relations dans les sociétés où elle pouvait être admise. Petit à petit Rosa était entrée dans sa confidence, et ce jour même elle lui avait rendu un grand service en rompant la glace entre elle et Félix.

Si le plan de ce nouveau genre de vie était venu d'Euphémie, son amant aurait peut-être vu plus de désir de changement que d'amour dans ce courage qui lui faisait affronter une rivale; il aurait trouvé qu'il y avait peu de délicatesse à accumuler mensonges sur mensonges, dans l'es-

poir d'une existence indépendante : au lieu que cette idée lui étant donnée par son amie, Euphémie en l'adoptant faisait un sacrifice de plus. Ce fut dans ce sens que la conversation s'engagea entre elle et Félix, quand il vint la trouver dans sa chambre.

Euphémie était au lit très-abattue ; son accablement n'était pas joué, la lutte avait été terrible. D'un côté, l'avenir de ses filles ; de ses filles ! ah ! elle eût voulu les couvrir d'or ! car elle était pour elles ambitieuse et exigeante comme le sont toutes les mères ; d'autre part, Félix qui ne voyait pas qu'elle pouvait le suivre quand la chose était si simple ; qui pensait, avec douleur il est vrai, mais enfin qui pensait à la quitter : c'était pour en mourir. Aussi n'avait-elle pu lui écrire : *Partez*, quand, pourtant, elle ne désirait rien tant que de le voir retourner en France. Euphémie avait un peu de fièvre ; lady Rosa offrit de passer la soirée auprès

d'elle, en demandant la permission de leur présenter son cousin.

A huit heures, on annonça M. Duval de Bellerive. L'agent de change mettait beaucoup d'importance à cette présentation. Du moment où lady Rosa, indiscrète comme toutes les confidentes, qui ne se délassent de l'ennui d'entendre toujours redire les mêmes choses qu'en les répétant à leur tour, eut conté à Duval comment M. de Montarieux avait six cent mille francs qui l'attendaient à Paris, l'homme à argent s'était écrié : « Ma chère lady Rosa, liez-moi davantage avec vos amis ! Je peux leur être fort utile : pour l'intérêt de cette *petite femme*, il faut que le comte double ses capitaux. Et il me sera facile, par amitié pour vous, de lui rendre ce service. » Puis, le lendemain, il avait recommencé : « Ah ! ça, ne me laissez pas partir sans m'avoir mis à même d'offrir mes services à M. de Montarieux. C'est une affaire plus

importante que vous ne pensez, de bien faire valoir son argent. »

C'était, en effet, tout ce qu'il y avait d'important au monde pour M. Duval ; il traitait le reste à la légère. Il suivait le convoi d'un ami en pensant à un dîner chez Véfour; il abîmait une réputation en fredonnant un air des Bouffes; il ne se faisait pas prier pour convenir qu'il fallait tout changer dans l'organisation sociale (quoiqu'il ne sût pas au juste pourquoi); il niait l'immortalité de l'âme en se curant les dents : mais s'il était question de rentes ou d'emprunts, on lui voyait prendre un air grave; il plaçait sa tabatière ouverte dans sa main gauche, roulait le tabac entre les doigts de sa main droite, parlait lentement, écoutait avec attention et un profond recueillement; enfin, il avait, au moral comme au physique, toute l'attitude d'un homme qui comprend la grandeur des choses. Il avait vu les Alpes,

Rome et le Vésuve, et n'avait éprouvé qu'une admiration de convention; mais cinq zéros précédés d'une unité faisaient briller ses yeux comme ceux d'un épervier plongeant sur sa proie. On voyait à l'animation de sa physionomie que toutes les puissances de son âme étaient en jeu. Alors seulement il avait une existence intellectuelle; comme un amant croit serrer sa maîtresse dans ses bras, il croyait palper la somme qui était morte sur le papier! Il la disposait, en marchés fermes, fin de mois, à termes, dont il calculait les primes, les rapports, les différences, et voyait grossir en millions chaque centaine de mille francs. Telles étaient ses émotions! La Bourse était son théâtre, sa tribune, son champ de bataille; il végétait ailleurs et ne vivait que là. Aussi ne manqua-t-il pas de mettre à profit cette soirée de petit comité, d'intimité, de confiance, pour endoctriner Félix et lui faire com-

prendre l'importance du jeu de bourse dans les fortunes publiques et particulières.

Quoique M. de Montarieux n'éprouvât pour Duval ni sympathie ni estime, l'homme à argent lui arracha un à un les secrets embarras de sa position. Cent mille francs de dettes à payer, Euphémie et ses enfans à pourvoir, le désir de briller à la cour de France, de vivre enfin selon son rang et ses goûts; désir impatient qui lui faisait souhaiter d'augmenter la fortune de son oncle par des emplois honorables et lucratifs, en même temps qu'il lui rendait importune la pensée de la réduire aux proportions les plus mesquines. Duval sut tout en peu d'heures; à quoi il conclut par ces mots : « *Mon cher*, je l'avais deviné avant » que vous me l'eussiez dit; il est urgent, » de la plus grande urgence, que vos fonds » soient doublés, et même triplés, avant » six mois. »

Ce ton de familiarité faillit tuer l'association naissante. Si Félix eût été son maître, il eût rompu en visière à l'agent de change. Le *mon cher* arrachait le bandeau et montrait les opérations de bourse sous leur véritable jour; car le comte de Montarieux tenait beaucoup au rang qu'il avait profané, à cette position aristocratique qu'il s'était amusé à traîner dans la fange; et les airs de protection d'un Duval faisaient bouillir son sang noble : mais Euphémie était là; les paroles de Duval, ses calculs, l'avaient fascinée; elle usa de son influence, redevint amante passionnée pour séduire, emprunta le langage d'une mère inquiète pour persuader; et huit jours après celui où elle avait manqué mourir en cherchant à écrire à Félix pour lui conseiller de partir, le comte de Montarieux, M. Duval de Bellerive, mesdames d'Urthal et Blumenthall, unis par les liens de la plus étroite intimité, enfermés tous quatre dans

la même berline, couraient rapidement sur la route de France, tandis que deux voitures de suite emportaient, derrière eux, les enfans et les valets.

III

—

Le Retour.

—

Félix revenait en France, il obéissait aux désirs de son oncle mourant; il allait prendre possession de sa fortune et recommencer la carrière que son amour pour Euphémie avait interrompue : c'était le vœu de son cœur. L'ambition parlait haut

chez lui : multipliant par la pensée les chances de succès, exagérant son mérite, il ne visait à rien moins qu'au ministère. A peine âgé de vingt-sept ans, il croyait en avoir fini avec l'amour, parce qu'il était lassé d'une vie de Bohémien qui le retenait dans la gêne et la médiocrité.

Cependant, à mesure que l'on approchait du but du voyage, le trouble, l'inquiétude agitaient Félix; de rudes épreuves l'attendaient à Paris. Sa mère s'était montrée sévère envers lui jusqu'à refuser de recevoir ses lettres; et Charlotte! Charlotte, qu'il avait outragée de toute manière, dont il avait méprisé les attraits, repoussé l'amitié, méconnu les bienfaits! que devenir en sa présence? comment aborder ces deux femmes? comment conserver son indépendance? comment même annoncer son retour? quelle sera leur première entrevue? une explication? quel ennui! se passera-t-elle en reproches d'une part, en révolte de l'autre! Il y a

quelque chose d'infernal dans cette manière de se rejoindre après cinq ans d'absence; il en avait horreur! car Félix sentait au fond de son cœur l'amour filial s'agiter. Charlotte elle-même lui apparaissait belle, douce, candide; il ne l'avait pas oubliée! cependant Félix ne voulait pas baisser le front devant elle; ah non! il eût mieux aimé mourir. Il ne voulait pas non plus rompre avec sa maîtresse; il voulait sa fortune et sa liberté.

A chaque repos que prenaient les voyageurs, M. de Montarieux écrivait à sa mère des lettres qu'il déchirait ensuite : elles promettaient trop ou trop peu. Un jour, il eut l'idée de s'adresser à Charlotte pour lui annoncer son retour; mais Euphémie survint, s'empara de la lettre, eut une attaque de nerfs, voulut retourner sur ses pas, se tuer, et ne consentit à continuer son voyage qu'après avoir reçu l'expresse promesse qu'un mur d'airain continuerait à s'élever entre le comte et sa

femme. Depuis cette scène, Euphémie ne cessa pas d'obséder Félix ; elle sut l'aigrir, l'irriter, le mécontenter, de telle sorte qu'il tomba exabrupto à Paris sans avoir prévenu personne et très-décidé à exécuter la lettre du testament, tout en en bravant l'esprit.

Madame d'Urthal eût voulu retenir, au moins pendant quelques jours, son prétendu cousin dans l'hôtel garni où elle était descendue avec son amie lady Rosa Blumenthall; plus l'événement approchait, plus il lui semblait redoutable. Dans ce moment suprême, la pauvreté l'effrayait moins que l'abandon ; elle disait à Félix : « Renonce à tout....; fuyons de nouveau! » Puis, l'instant d'après, revenant à des pensées plus sages, elle se bornait à demander un peu de répit. Mais Félix, qui ne voulait pas entendre parler d'abandonner sa fortune quand il était tout près d'en prendre possession, et qui ne voulait pas non plus prolonger le malaise dans

lequel il vivait depuis trois semaines, sortit brusquement de l'hôtel, à huit heures du soir, ordonnant que s'il n'était pas de retour à minuit on fît porter ses valises chez madame de Montarieux, rue de Provence, au coin de la rue Saint-George; et, prenant le premier commissionnaire qu'il trouva, il l'envoya chez sa mère avec un billet par lequel il annonçait son retour, en disant à cet homme de lui apporter la réponse au café Hardy. Le commissionnaire revint bientôt : mesdames de Montarieux étaient à l'Opéra.

Ce contre-temps fit naître à Félix l'idée de voir sa mère et sa femme sans en être vu; il lui sembla qu'il rompait ainsi le charme et rendrait plus facile la première rencontre. Il courut donc à l'Opéra : la représentation était belle, toutes les places étaient prises; ce fut à grande peine que M. de Montarieux parvint à se glisser dans l'embrasure de la porte du parterre, entre deux spectateurs arrivés avant lui et qui

se séparèrent pour conserver au moins les murailles, contre lesquelles on pouvait se reposer en s'appuyant. Le comte de Montarieux, ainsi serré, promena sa lorgnette sur la partie de la salle qu'il pouvait voir; il n'aperçut ni sa mère ni Charlotte. Cependant un grand nombre de jolies femmes garnissait la devanture des loges; elles étaient toutes plus ou moins élégantes. Félix en reconnut plusieurs : le temps de son absence avait glissé sur ces beautés sans laisser de traces; elles avaient conservé les mêmes attitudes, et, aux mouvemens de leurs lèvres et de leurs yeux, Félix devinait qu'elles disaient les mêmes choses. L'idée lui vint alors qu'un épiménide qui se réveillerait à l'Opéra, loin d'être dépaysé, nierait avoir dormi.

Le second acte de *Guillaume Tell* fini, le parterre se leva en masse, il se fit quelque mouvement dans les loges; les voisins de M. de Montarieux, jusque là absorbés

par le jeu de la scène, se mirent aussi à lorgner et à jouir de ce que l'on peut appeler le second spectacle.

« Edouard, dit le voisin de droite, connais-tu cette jolie femme qui est entrée dans la loge du ministre des finances ?

— Oui, c'est la comtesse Charlotte de Montarieux, répondit-on à gauche. » Et Félix de lorgner. Ah ! combien il trouva Charlotte embellie ! ses beaux cheveux noirs brillaient comme du jais, et rendaient gracieux le ridicule échafaudage d'une coiffure à la giraffe ; sa taille, qu'elle montrait en se détournant un peu pour causer dans le fond de la loge, était souple et noble, quoique frêle. Sans doute la jeune comtesse de Montarieux était un peu maigre ; mais, à côté de ses formes délicates, le bel embonpoint de la dame placée vis-à-vis d'elle semblait vulgaire et guindé. Félix ne cessait pas de lorgner sa femme, tout en se disant qu'il cherchait sa mère ; il était surtout frappé de

l'air de déférence avec lequel hommes et femmes l'écoutaient quand elle parlait : ministres, ambassadeurs se faisaient ouvrir cette loge, puis c'étaient de profonds saluts à Charlotte! Il y avait de l'empressement, du respect, de l'adoration dans la manière dont on l'abordait. Félix, lorgnant toujours, lisait toute la vie de Charlotte sur les visages de ces hommes.

Le voisin de gauche faisait sans doute à part lui les mêmes observations, car il dit à son ami : « C'est donc une femme de mérite que cette madame de Montarieux ?

— Elle a de l'esprit comme un ange, et plus encore de bonté et de courage.

— D'où la connais-tu ?

— J'ai passé pendant trois semaines toutes les nuits dans la même chambre qu'elle : Dupuytren m'avait chargé de veiller M. de Sercey après qu'il eut subi cette belle amputation.

— Ah ! oui, ce pauvre général que vous expédiâtes si lestement l'année passée ?

— Je soutiens, moi, que l'opération était superbe! qu'elle a réussi on ne peut mieux.

— A envoyer le malade dans l'autre monde.

— Mais comprends donc, mauvais pasquin, les difficultés que nous avions à vaincre; » et sans attendre une autre réplique, le jeune chirurgien, en homme épris de sa science, commence à retracer minutieusement les affreux détails d'une amputation. Le front de Félix se mouilla de sueur, un frisson de mort parcourut ses épaules tandis qu'on rappela les cruelles tortures qu'avait souffertes son malheureux oncle.

Le général Sercey était tombé de cheval en revenant d'une promenade au bois de Boulogne; une tumeur s'était formée à son genou; le sang était appauvri ; les secours de l'art furent inutiles, bien qu'ils eussent été prodigués avec autant d'habileté que de discernement, du moins à ce

qu'assurait l'élève d'Esculape, que son confrère interrompit en riant par un : « Voilà justement ce qui fait que ton malade est mort.

— C'est le chagrin qui l'a tué.

— Baste! les affections morales! la chirurgie, encore plus positive que les mathématiques, n'admet pas les inconnus. »

Dans cet instant, l'orchestre commença la ritournelle de l'ouverture ; le troisième acte allait commencer. Charlotte se leva de sa place sur le devant de la loge pour la céder à une dame âgée.

« Misérable matérialiste, reprit Edouard, regarde cette femme; elle est fortement constituée. Je défierais l'examen le plus minutieux, même la dissection, de découvrir en elle aucun organe qui ne fût parfait; cependant une peine secrète la dévore comme ferait un ver rongeur ; elle s'éteint, et dans un an elle sera morte. »

Félix, en voyant enfin sa mère, avait été effrayé de l'altération de ses traits et des

ravages que cinq années avaient apportés dans cette beautéqui semblaitdevoir défier les outrages du temps. Cet arrêt du jeune chirurgien le foudroya ; il ferma les yeux et serait tombé s'il ne se fût retenu après le bras de son plus proche voisin.

« Vous vous trouvez mal, monsieur? voulez-vous un verre d'eau? Non, respirez plutôt des sels ; votre pouls n'annonce qu'un mouvement nerveux.

— Sans doute, je crois que l'air me suffira. »

La foule s'ouvrit, et Félix s'éloigna aussi vite que le lui permettaient ses jambes tremblantes. Les sons de cette musique, qui le poursuivaient, lui semblaient les cris d'agonie de son oncle et les gémissemens de sa mère.

Lorsqu'il eut surmonté cette émotion, toute hésitation, toute fausse honte furent bannies de son cœur. Malgré la neige qui tombait à flocons pressés, il courut, ou plutôt il vola jusqu'à la maison de sa mère.

Les domestiques le reconnurent, et s'empressèrent de l'introduire dans le petit salon de madame de Montarieux. Félix, en entrant dans cette pièce, où rien n'avait été changé, retrouva tous les souvenirs de sa jeunesse : il se rappela la joie qu'il éprouvait à y revenir dans les temps de vacances, puis les chimères orgueilleuses de sa mère, son amour, sa fierté *cornélienne* quand il lui rapportait des couronnes! Il se rappelait de quel son de voix ferme et sonore elle avait dit : *Mon fils*, jusqu'à ce que ce fils eût vingt et un ans, époque où les illusions cessèrent. M. de Montarieux, apercevant dans une glace son visage vieilli, ses habits fanés, couverts de neige, souillés de fange, se demanda ce qu'il avait fait de cet avenir qu'on rêvait si beau pour lui! où était ce bonheur que sa famille avait espéré? Son oncle était mort, et sa mère se mourait! Il tomba sur un siége, cachant sa figure dans ses mains et pleurant à

chaudes larmes. C'était vraiment le retour de l'enfant prodigue.

Le valet-de-chambre, après avoir allumé des bougies et attisé le feu, se retira sans rompre le silence qu'il avait religieusement gardé. Le comte resta un quart-d'heure absorbé dans sa méditation, d'où il sortit au bruit de pas et de voix qui s'approchaient; il distingua les pas lourds et pressés d'une personne âgée devançant les autres; il s'élança vers la porte et l'ouvrit : « Mon fils! — Ma mère! » Ils ne purent en dire davantage. Long-temps leurs larmes et leurs baisers se confondirent; enfin, Félix, sentant que sa mère tremblait entre ses bras, la conduisit jusqu'à un siége, où il la déposa; puis, se prosternant devant elle, il appuya sa tête sur le giron maternel, pressant toujours contre ses lèvres les mains qu'il tenait dans les siennes : il n'avait que des baisers et des sanglots pour exprimer les sentimens dont son cœur était plein. Madame de

Montarieux retrouva la première la parole :

« Pourquoi faut-il, dit-elle avec amertume, que ton oncle ne soit plus ici! et que tu ne reviennes... » Félix compléta la phrase que sa mère n'achevait pas. Il se dit : « Et que tu ne reviennes qu'amorcé par un héritage! » L'électricité ne l'aurait pas frappé plus violemment : il se redressa de toute sa hauteur; le doute, l'irritation, l'esprit de révolte, revinrent l'assaillir. A côté de sa mère, il vit Charlotte qui versait de l'eau de fleurs d'oranger dans un verre d'eau sucrée. Le bonnet de madame de Montarieux avait été ôté, sa collerette détachée, et sa belle-fille, en lui préparant un cordial, l'examinait avec un mélange touchant de tendresse et d'inquiétude.

« Madame a encore son mal? dit la femme-de-chambre que Charlotte avait sonnée pour avoir de l'éther.

— Il est donc vrai? vous aussi vous êtes

malade! » dit Félix. Sa mère fit un signe négatif en souriant d'un air dédaigneux.

« Des maux de nerfs ne sont point une maladie, reprit Charlotte, en s'adressant à Félix ; mais ils font beaucoup souffrir. »

Les paroles du jeune chirurgien se retracèrent à la pensée du comte ; il reprit la main de sa mère et la pressa de nouveau sur son cœur. Alors madame de Montarieux, l'attirant à elle, lui indiqua sa belle-fille par un regard mouillé de larmes, et lui dit d'un ton de reproche douloureux : « C'est Charlotte, mon fils!

— Ah, maman! reprit aussitôt celle-ci, pourquoi ne m'avoir pas dit à moi : C'est Félix, ma fille? »

Ce mouvement généreux, qui portait Charlotte à établir une apparence d'égalité entre leurs torts quand elle n'en avait aucun, toucha Félix ; il prit la main de sa femme, la baisa tendrement, en balbutiant quelques mots. Ce furent d'abord

presque des excuses, ensuite quelque chose qui ressemblait à des promesses; enfin, des éloges bien francs et bien chaleureux des attraits de Charlotte. Le calme étant rétabli, en apparence, on voulut causer; mais les sujets qui se présentaient naturellement étaient si douloureux, qu'après les avoir effleurés, le courage manquait pour les poursuivre. L'entretien se traînait donc languissant, décousu, fatigant pour les trois interlocuteurs, quand Charlotte eut la pensée de parler à Félix de sa brochure sur l'impôt du sel, et de l'effet qu'elle avait produit chez le ministre des finances.

Ce sujet une fois entamé, l'amour-propre de la mère et l'ambition du fils s'éveillèrent; ce fut un feu roulant : Félix détailla ses vues financières, madame de Montarieux parla de ses espérances; Charlotte jeta de temps à autre de vives lueurs qui animaient et réchauffaient en même temps la conversation. Trois heures

passèrent comme un instant; et quand un domestique, tout hébêté de sommeil, vint demander où il fallait faire porter les malles de M. le comte, les trois personnes réunies devant ce foyer, dont le feu expirait, avaient tout-à-fait oublié les sujets de dissentiment qui les séparaient, et que ce malencontreux messager venait leur rappeler.

Charlotte se leva pour donner ses ordres; un moment après Félix prit tendrement congé de sa mère, et suivit le valet-de-chambre, qui le conduisit dans l'appartement qu'il occupait étant jeune homme.

La fatigue du voyage et les émotions de la veille procurèrent un profond sommeil au comte de Montarieux. Il ne sortit que fort tard de cet état d'anéantissement complet qui lui avait fait oublier le changement opéré dans son existence. Promenant autour de lui des yeux encore ternes, il fut frappé d'une seule chose, dans cette

chambre qui devait lui en rappeler tant d'autres; ce fut l'exactitude et la prévenance qui avaient présidé à son service. Félix aimait à faire sa première toilette sans secours; aussitôt son réveil, qui était ordinairement fort matinal, il se mettait à l'étude, y restait aussi longtemps que son imagination s'y plaisait, la quittant pour le monde dès qu'il se sentait fatigué, ne pouvant supporter voir son caprice, toujours fougueux et irascible, entravé par des soins vulgaires.

Ce goût avait été contrarié pendant cinq ans; Euphémie ne pensait qu'à l'amour. Les gens qui la servaient, abandonnés à leur instinct, ne songeaient qu'à se venger de l'ennui que le maître le plus débonnaire traîne toujours après lui, en le torturant à coup d'épingles.

« Il faut que je récompense l'honnête valet qui a une si bonne mémoire, » se dit Félix. Il prit sa bourse et sonna. Un domestique se présente; il était jeune et inconnu.

« Est-ce que tu étais à mon service il y a cinq ans? je ne me remets pas tes traits.

— Non, monsieur. Voilà trois mois seulement que j'ai l'honneur de faire partie de la maison de monsieur le comte.

— Qui donc t'a si bien mis au fait de mes goûts?

— Madame m'a donné ses ordres un instant avant que monsieur passât dans son appartement.

—Tu as, au moins, le mérite de l'exécution. Tiens, bois à ma santé. Ouvre mes contrevents. C'est bien. On t'appelle?

— Michel, monsieur le comte.

— Dis-moi, Michel, est-ce que mon oncle a habité cette chambre?

— Non, monsieur. J'ai entendu dire aux anciens qu'il n'y avait de l'appartement de monsieur le général que la bibliothèque et la petite antichambre qui précèdent la chambre à coucher de monsieur le comte; mais, depuis que je suis à l'hô-

tel, ces trois pièces ont été décorées et remeublées à neuf.

— Ma mère s'est-elle chargée de ce soin ?

— Non, monsieur. C'est madame la comtesse Charlotte qui a tout ordonné.

— C'est bon ; laisse-moi.

— Madame m'a dit de demander à monsieur le comte si son intention était de descendre déjeûner dans l'appartement de madame sa mère ? »

Félix hésita un instant, puis il répondit : « Oui. » Il eût été affreux de se montrer ingrat à tant de soins. D'ailleurs, ce devoir rempli, ne serait-il pas libre, ensuite, de consacrer le reste du jour à Euphémie ?

Un peu avant l'heure du premier repas, Félix, ayant fait demander s'il faisait jour chez sa mère, descendit pour l'embrasser. Le cœur lui battait ; une explication était suspendue sur sa tête, comme l'épée de Damoclès. Ce fut donc un grand plaisir

pour lui de trouver que Charlotte l'avait précédé.

La jeune comtesse, brillante de grâces et de gaîté, embrassait madame de Montarieux. On lisait dans ses yeux qu'elle la remerciait d'une promesse qu'elle venait d'en obtenir; et Félix, au sourire que lui adressa sa mère, comprit que Charlotte venait de lui assurer un bon accueil pour le présent et le silence pour le passé. Devait-il donc tout devoir à sa femme, sans rien obtenir lui-même? Pour montrer qu'il savait être aimable à son tour, il dit : « Maman, aurez-vous la bonté de me conduire dans les visites que je dois rendre aujourd'hui à nos parens et à nos amis? »

Félix n'avait pas oublié sa mère; les devoirs de société avaient un prix immense à ses yeux : aussi fut-elle enchantée de voir son fils rentré sous leur joug. Une parole d'amour à Charlotte pouvait seule lui être plus agréable. Le déjeûner fut

charmant. Ce jour même était le jour de réception des dames de Montarieux. Charlotte donna à son mari la liste des personnes invitées à dîner ; plusieurs hommes influens étaient de ce nombre : Félix perdit même l'idée de s'absenter. Rentré dans son appartement, il voulut écrire à Euphémie pour la prévenir qu'elle ne le verrait pas de tout le jour.

Assis à son bureau, à la même place où tant de lettres brûlantes étaient sorties de sa plume, il cherchait à voler quelques heures à Euphémie avec autant d'intérêt que jadis il en mettait à les lui consacrer ! Cette réflexion, se présentant à son esprit, lui arracha seulement un sourire. Aimer moins n'était pour lui qu'une bizarrerie de la nature humaine. La corvée finie, la lettre cachetée et confiée à son valet-de-chambre, pour être remise à un commissionnaire, Félix se plongea voluptueusement dans sa dormeuse, étendit ses pieds devant un excellent feu, que rendait pré-

cieux la rigueur de la saison : ainsi placé, il laissa échapper un de ces soupirs que l'on pousse quand on vient de déposer un fardeau; puis, il dit avec l'accent de la plus profonde conviction : « On n'est bien que chez soi ! »

Après avoir savouré quelques instans son délicieux *far niente*, Félix commença l'inspection de son domaine. Sans se rendre compte de la raison de cet intérêt, il examina avec plaisir chaque pièce de son mobilier confortable et de bon goût, visita sa bibliothèque. Le choix des livres faisait honneur au bibliothécaire. Un catalogue, écrit en entier de la main de Charlotte, ne lui laissa pas de doute sur celui qui avait pris ce soin. Pour certains livres, il y avait des observations critiques à la marge sur la valeur des éditions; pour quelques classiques français, on présentait des excuses : Charlotte se souvenait du romantisme frénétique de Félix. Après un Massillon, un astérisque

renvoyait à une note, où l'on offrait un échange. C'était un entretien que ce catalogue. Félix le lut d'un bout à l'autre, et répondit à plusieurs des notes.

Ce travail l'absorbait tellement, que Michel put à peine se faire entendre, quand il vint annoncer que la voiture était avancée, et que madame de Montarieux attendait son fils.

La journée et la soirée passèrent comme une heure. La femme du préfet engagea Félix à prendre place parmi les commissaires d'un bal donné pour les pauvres; le ministre des finances le prit à part, et le pria de lui faire, dans le plus grand secret et avec autant de célérité que possible, un travail sur les réductions praticables dans son département. Un oncle de Charlotte, qui était gentilhomme de la chambre, l'avait ensuite endoctriné pour lui faire comprendre qu'il devait, toutes choses cessantes, s'occuper de la présentation de la comtesse. C'étaient là des occupations fort

du goût de Félix ; elles flattaient sa vanité et caressaient son ambition. Il promit au préfet un zèle et une charité à toute épreuve, s'inclina devant l'excellence en signe d'entier acquiescement à ce que l'on attendait de lui, et pria son noble parent de lui indiquer la marche à suivre pour faire présenter Charlotte à la cour.

Le lendemain, long-temps avant le jour, Félix était à son bureau, méditant sur le budget du ministère des finances, interrompant parfois son travail pour laisser son imagination voltiger sur les récompenses : la plus vraisemblable était l'entrée au Conseil d'État; puis, après cette courte récréation, sa plume courait de nouveau sur le papier; les idées se présentaient en foule, lucides, fortes, étincelantes; et le publiciste, satisfait de lui-même, se voulait vraiment du bien de sa facilité; il s'aimait, s'estimait beaucoup, en pensant à l'estime que les autres devaient lui accorder.

Tout-à-coup la porte s'ouvre, il était midi, et Michel annonce M. Duval de Bellerive. Félix fit un mouvement d'impatience, et s'apprêtait à recevoir l'agent de change en futur ministre des finances; mais le ton de Duval était déjà modifié : le grand air de la maison, la belle tenue des valets en livrée, lui avaient imposé : ce n'était plus cet air demi-protecteur, demi-camarade, qu'il affectait en Italie et pendant le voyage; il venait de nouveau offrir ses services, et la conversation s'engagea sur les chances de la hausse et de la baisse des effets publics.

« Monsieur le comte, dit Duval après un peu de temps, je puis me vanter de posséder un tact pour juger des fluctuations de la rente, que je ne puis comparer qu'à celui du médecin qui prédit à son malade une crise heureuse ou fatale. Quand j'ai tâté le pouls à la Bourse, je suis sûr de mon fait. Tenez, dans ce moment, je prépare une opération à la

hausse en dépit du déchaînement contre le ministère du huit août ; laquelle opération me vaudra quelques cent mille francs à la fin du mois. C'est ce que je venais vous proposer de partager.

— Et que faut-il faire pour entrer dans cette bonne fortune, mon cher Duval ?

— Me donner votre commission, monsieur le comte, et ce que, dans notre jargon barbare, nous nommons de la couverture, c'est-à-dire des valeurs suffisantes pour couvrir une perte égale au bénéfice que l'on poursuit.

— Je comprends. Je passerai demain chez mon notaire prendre connaissance de l'inventaire de mon oncle, et remplir les formalités nécessaires pour entrer en possession de mon héritage.

— Tout cela pourra traîner en de fâcheuses langueurs, reprit Duval.

— J'en serais mortellement contrarié, car je suis votre débiteur pour une somme

de douze mille francs que vous m'avez prêtée lors de notre départ de Rome.

— Ah! monsieur le comte, pouvez-vous penser à une telle bagatelle! Si j'exprime quelque crainte d'un retard, c'est à cause de notre opération : elle présente pour chacun de nous cinquante mille écus de bénéfice certain. Que ne suis-je mon maître! je ne vous demanderais pas de couverture; mais je suis associé à mon gendre; c'est pourquoi....

— Et votre gendre se contenterait-il de ma signature?

— Aussi bien que de celle du roi de France.

— En ce cas, je vais vous donner un blanc-seing; si nous perdons, vous le remplirez.

— Nous ne perdrons pas; je gage entre nous que votre regard d'aigle a déjà compris la hausse?

— Franchement, c'est mon opinion : en dépit de tout ce que l'on débite sur ce

ministère, je suis convaincu qu'il s'appuie sur des bases très-solides.

— D'après ce que vous me dites, monsieur le comte, je suis tenté d'opérer sur une plus grande échelle. »

Dans cet instant, on annonça le vicomte de la R..., le marquis de D..., le duc de G..., les plus beaux noms de France ! C'étaient les commissaires nommés par le roi pour le bal des pauvres, qui venaient chercher leur nouveau collègue, afin de le conduire chez le gentilhomme de la chambre chargé du département des beaux-arts. Duval, se pliant presque en deux devant ces messieurs, s'esquiva en faisant le gros dos : c'était un tout autre homme. Félix aussi se sentait plus léger ; il suivit les nobles commissaires, en jetant pourtant un regard d'orgueil et d'amour sur son mystérieux rapport, et se promit tacitement d'être de retour à trois heures, tandis qu'il disait à haute voix aux gens de madame de Montarieux de lui présenter ses respects

et de lui dire qu'il aurait l'honneur de dîner avec elle.

Félix, fidèle à la parole qu'il s'était donnée, rentrait chez lui à l'heure dite; mais, au moment où il s'élançait du tilbury du duc de G...., la main sale d'un cocher de fiacre lui étreignit le bras, et une voix enrouée lui dit : « Mon bourgeois, on vous attend là-bas dans ma voiture. » Le duc sourit, Félix se troubla : c'était Euphémie. Sa pensée ne s'était pas présentée à lui une seule fois dans la matinée; il en conçut un violent repentir. Cependant il eût donné beaucoup pour que le messager de sa maîtresse eût été plus élégant.

A peine enveloppée dans un manteau, la malheureuse Euphémie bravait depuis quatre heures un froid de plusieurs degrés : ses membres étaient roides, sa figure violette, ses yeux rouges et enflammés; elle ne pleurait plus, elle tremblait.

« Euphémie! Euphémie! s'écria Félix en s'élançant dans ses bras, avez-vous

donc résolu de me rendre insupportable une vie déjà si pénible?

— Je vous ai attendu vingt-quatre heures, croyant toujours que vous auriez la charitable pensée de m'accorder un moment; mais non : alors je suis venue me placer à ce coin de rue; d'ici l'œil pénètre dans votre chambre. Pouvant si bien vous épier, j'ai été saisie d'un effroi qui a failli me rendre folle : je croyais à chaque instant voir votre femme circuler derrière les vitres.

— Charlotte? oh, ne craignez rien! nous sommes encore loin de tant de familiarité.

— Oui, je le sais, il n'est venu chez vous que Duval et trois hommes qui me sont inconnus; je vous ai même suivi dans vos courses. A présent, mon seul désir, en vous faisant appeler, était de vous remercier : ce n'est pas encore aujourd'hui que vous avez prononcé ma sentence. »

Félix la pressa de nouveau contre son cœur. Dans ce mouvement, il sentit un

corps dur qui s'interposait entre sa poitrine et celle d'Euphémie.

« Qu'est-ce que cela, ma chère ?

— Rien : le couteau du cocher de fiacre ; je le lui avais emprunté sous un frivole prétexte, et je voulais m'en frapper si j'avais vu votre femme chez vous.

— Et c'est avec ce sang-froid que vous projetiez d'empoisonner ma vie par le plus affreux souvenir ! Ingrate ! voilà le prix que vous gardiez à tant d'amour ! Je vous ai tout sacrifié : ma famille, mon pays, mon ambition, mes plus belles années ! Et pour salaire, vous me menacez de remplir d'amertume le temps qui me reste à vivre !

—Très-bien, plaignez-vous de votre sort, quand vous revenez en France, jeune, beau, riche et considéré. Et moi, quelle est ma destinée ? Vous ne m'aimez plus ; que vais-je devenir ? Je n'ai que vous dans le monde. Ma beauté est flétrie ; ces deux années que j'ai de plus que vous me comptent comme autant de lustres. Je ne suis rien, je n'ai

rien que deux malheureux enfans, fruits de la plus chaste union, et flétris pourtant du nom d'adultère! Ah, mes filles! mes filles! mes pauvres petites filles! Vous ne savez pas, Félix, ce qui m'a chassée de ma maison, ce qui m'a donné des idées de mort? Ce matin, Félicie récitait à sa poupée la fable du bûcheron. Elle disait en se jouant :

Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos.

Malheureuse enfant, elle s'amusait d'une destinée qui sera la sienne! Moi aussi, victime de la criminelle imprévoyance de mes parens, j'ai été jetée dans le monde, seule, dénuée, vivant de la ressource chétive et précaire de mes talens; pour moi, point d'hymen; pour moi, point de plaisirs, ayant sans cesse devant les yeux ce mirage qu'enfante la jeunesse, mirage qui lui fait croire au bonheur, et donne en réalité les sables du désert! Ah! je le connais ce cri de dé-

tresse : « *Point de pain quelquefois, et jamais de repos!* » Eh bien ! pour sortir de cet enfer, je n'ai trouvé que l'opprobre. Cependant j'étais belle, j'étais sage ; que me manquait-il donc ? un nom, de la fortune ; ce qui manquera à mes filles. »

Euphémie parlait avec la volubilité du désespoir ; Félix écoutait, les yeux attachés sur la pointe de ses bottes ; il pensait moins aux peines endurées par sa malheureuse maîtresse qu'à son rapport sur les finances, qui restait inachevé. S'il avait pu le terminer le soir même, quel honheur lui aurait fait sa facilité ! Dire : Je n'ai donné que peu d'heures à ce travail, est une fatuité ridicule ; le prouver, voilà où gît l'habileté. Félix songeait encore avec peine que sa mère serait mécontente. Lui manquer de parole dès le second jour ! Cependant il n'avait pas l'idée de quitter Euphémie dans l'état violent où il la voyait.

Rentré à l'hôtel de Castille, où demeurait madame d'Urthal, le comte embrassa

ses enfans; pour rassurer leur mère, il voulut parler d'amour. Euphémie, un peu remise, recommença son travail habituel assez semblable à celui des Danaïdes : c'était d'arranger sa vie d'une manière douce et heureuse, et, comme de coutume, elle avait peine à y parvenir. Félix croyait tout aplanir en lui faisant fête de sa prochaine nomination au Conseil d'Etat; leur conversation était un propos interrompu continuel où chacun se disait, à part soi : « Mon Dieu, que d'égoïsme dans le cœur humain! » Tout-à-coup Euphémie, obsédée de ces froids calculs d'ambition, relève sa tête comme frappée d'un souvenir :

« Dans vos courses vous êtes allé chez un joaillier ; quelles emplettes y avez-vous faites?

— J'ai choisi une parure pour la comtesse de Montarieux : il est question de la présenter à la cour, et elle n'a point eu de diamans dans sa corbeille.

— Pourquoi lui donner des diamans? C'est moi qui suis votre femme, et je veux en avoir avant elle.

— Que ne voulez-vous aussi être présentée la première?

— Félix, ne me parlez pas de ce ton : vous ne savez pas le mal qu'il peut me faire.

— Mais aussi pourquoi vous placer toujours à côté de ma femme?

— Votre femme! Vous me faites pitié. Et quelle femme est la vôtre, malheureux, si ce n'est la mère de vos enfans? Quels droits avez-vous sur Charlotte? Ses pensées, ses affections appartiennent sans doute à un autre.

— Qui vous a tenu ce propos?

— Le simple bon sens. Si vous avez dit vrai, si elle vous a revu avec calme et indifférence, c'est que ses sentimens sont occupés ailleurs. Je connais Charlotte, j'ai soigné son adolescence : c'était du feu qui animait sa vive et précoce intelligence!

c'était du feu qui faisait battre son cœur au récit de glorieuses actions ! c'était du feu qui circulait dans ses veines ! Et vous croyez que, par respect pour un contrat illusoire, cette femme s'est mutilée, qu'elle a mis au tombeau la plus noble portion d'elle-même, la puissance d'aimer et de faire un heureux ?

— Taisez-vous à votre tour, vos paroles me blessent.

— Ah ! vous exigez que je sois tranquille, et vous êtes jaloux !

— Jaloux, non. Vous n'entendez rien à l'honneur ! » A ce mot d'honneur, Euphémie se pencha sur son siége en poussant un éclat de rire aigu et saccadé, qui ressemblait à un cri. Ce rire convulsif reporta Félix au matin de ses noces, à cette heure fatale où, poussé par un fol amour, il avait brisé son existence. Le ressentiment de ce qu'il a perdu, exalté encore par le trouble qu'Euphémie vient de jeter dans son âme, porte sa colère

hors des bornes : il eût voulu broyer sous ses pieds celle dont la possession lui avait coûté si cher. L'œil en feu, la main levée, il s'avança sur Euphémie en lui ordonnant d'une voix impérieuse de se taire. A ce ton, à ce geste, Euphémie se redresse « Osez, » dit-elle ; et la main de Félix retombe alors rudement sur l'épaule de cette femme qui le brave.

Au même instant elle s'élance vers la fenêtre : c'en était fait, si la dernière de ses filles, qui jouait, couchée sur le tapis, ne lui eût barré le chemin. Son pied meurtrit la main de l'enfant. A ses cris, le cœur de la mère s'éveille, elle tombe à genoux à côté de sa fille dont elle implore le pardon. M. de Montarieux saisit cet instant pour l'enlever et la replacer sur son canapé. D'affreuses convulsions furent la suite d'une altercation aussi violente. Quand Euphémie eut recouvré un peu de calme, M. de Montarieux lui dit :

« Vous m'avez menacé deux fois dans

cette journée d'attenter à votre vie, et moi, je vous dis, et les paroles d'un homme sont graves sur cette matière, je vous dis que je ne supporterais pas une seconde scène comme celle-ci ; à présent décidez à quel prix vous mettez mon repos et le vôtre. Parlez, je souscrirai à tout. »

Euphémie répondit : « Que vous ne donniez jamais, devant moi, le titre de votre femme à Charlotte ; que mes droits, mes désirs, mes caprices, passent avant les siens ; et pour preuve, je veux avoir ces diamans que vous lui destiniez.

— Soit. Mais puisque vous réclamez les droits d'une épouse, ayez-en donc au moins les sentimens : songez à ma gloire, à mon avancement.

— Soit, répondit à son tour Euphémie.

— Et pour preuve, laissez-moi achever ce travail pressé que m'a confié le ministre des finances.

— Allez ; » et madame d'Urthal, qu'on

avait portée sur son lit, se retourna vers sa ruelle.

Félix n'exigea pas un congé plus gracieusement accordé pour s'élancer dehors. Il ne pouvait plus tenir dans cette maison ! Sur l'escalier, il rencontra Duval qui montait.

« Bonne chance, monsieur le comte ! lui cria l'agent de change. Déjà un franc cinquante de hausse aujourd'hui.

— Ah ! monsieur Duval, je suis bien aise de vous rencontrer. Rendez-moi un service. J'ai dit à mon notaire de tenir à votre disposition valeurs et contrats ; mais soyez assez aimable pour être mon banquier pendant quelque temps.

— Vous me faites vraiment plaisir, monsieur le comte, d'en agir ainsi.

— Je désire encore que les bons de madame d'Urthal soient reçus à votre caisse comme les miens.

— Hum ! il serait peut-être plus prudent de fixer ce que vous voulez lui donner par mois.

— Fi donc! ce serait l'assimiler..... J'estime beaucoup Euphémie, monsieur Duval; je la respecte.

— Je respectais aussi beaucoup madame de Bellerive; mais chaque premier du mois tant, et rien au-delà.

— Peut-être, si Euphémie était ma femme, il se pourrait que j'employasse cette méthode; mais vous comprenez...

— Pas absolument; n'importe, monsieur le comte, il sera fait comme vous le désirez. »

Mesdames de Montarieux étaient seules quand Félix rentra, fort avant dans la soirée. Jamais Charlotte ne lui avait paru si belle. Les propos d'Euphémie lui revinrent à l'esprit. Il était impossible qu'une telle femme ne fût pas vivement sollicitée d'aimer; et lui, lui, avait tant fait pour être déteste, qu'il devait regarder l'indifférence comme un acte de condescendance.

Le comte fut gracieusement accueilli,

même par sa mère. Le joaillier, en apportant l'écrin, avait prouvé que Félix, retenu hors de chez lui par des affaires que l'on était convenu de ne jamais nommer, songeait au moins à sa femme. Captivé par la présence de Charlotte, le comte eût volontiers prolongé la soirée pendant toute la nuit ; mais les veilles étaient contraires à la santé de madame de Montarieux : elle donna le signal de la retraite. Félix obéit à regret. Il montait tristement l'escalier, lorsque, passant devant la porte de l'appartement de Charlotte, il l'aperçut qui l'avait devancé et lui faisait signe d'entrer chez elle.

« Je voudrais vous parler, » dit-elle en s'arrêtant dans la première pièce. Il s'assit tout tremblant ; Charlotte était aussi émue que lui.

« Félix, reprit-elle d'une voix mal assurée, pourquoi ce superbe cadeau? et elle lui présentait l'écrin.

— Vous le refusez ! s'écria M. de Mon-

tarieux en se levant avec violence; vous ne voulez rien de moi, je vous suis odieux! Mais d'où vient que vous tremblez pour me le dire? je suis trop juste, madame....

— Oh! mon Dieu! interrompit la jeune comtesse, pouvez-vous penser que je voulusse entamer le douloureux chapitre des récriminations! Si j'hésite, c'est que je désire, je dois toucher à un sujet qui, dans ma bouche, pourrait ressembler à un reproche, ce qui, Dieu le sait, est bien loin de mon cœur; mais cette prodigalité.....

— Eh bien! madame, qu'a d'incompatible avec nos rapports et notre rang ce don de quelques diamans? Vous portez mon nom, c'est assez.

— Oui, pour le monde, et non pour nos consciences. Ecoutez-moi patiemment, Félix. Je suis trop jeune pour être rangée parmi ceux de ma caste qui n'ont jamais rien appris, ni rien oublié; mon ami, ne croyez pas que je sois ainsi; et puisque je

sais quelles obligations vous avez contractées devant Dieu et les hommes, est-il donc surprenant que je refuse de vous des présens de prix? que je vous voie, avec peine, détourner pour moi l'argent destiné à satisfaire une dette sacrée?

— J'espère concilier ce que je regarde comme un bonheur, et ce que j'avoue être un devoir. Acceptez donc cette parure, s'il n'entre dans votre refus ni haine ni mépris contre celui qui vous la donne. »

Charlotte leva sur son mari un regard charmant, puis, le rabaissant sur les diamans qui jetaient le plus vif éclat, elle ajouta : « Loin de désirer du luxe et des profusions, c'est du plus profond de mon cœur que je vous offre de m'associer aux économies à faire sur nos revenus, pour assurer une fortune indépendante à ces innocentes créatures. Ce sera au moins un lien entre nous. »

Félix attendri courut à sa femme; il

voulut l'enlacer dans ses bras; mais elle le repoussa avec beaucoup de dignité.

« Séparons-nous, dit-elle d'un ton glacial; il doit être fort tard. » En même temps elle agita vivement la sonnette pour avertir sa femme de chambre.

Le comte salua et se retira sur-le-champ.

« Que de douceur! comme elle a touché délicatement les blessures saignantes de mon cœur ! Mais n'y a-t-il pas bien de l'indifférence dans cette bonté surhumaine? Si elle m'aimait ! » et Félix, troublé par cette seule pensée, se trompe de porte et pénètre dans la chambre de son oncle, au lieu d'entrer dans la sienne. Il resta terrifié à l'entrée de cette pièce dont le silence avait une voix pour lui reprocher ses fautes. Les meubles étaient encore en place, la pensée du général était vivante en ce lieu. Félix crut voir la figure de son oncle se dresser devant lui, pour lui demander ce qu'étaient devenus les vains

sophismes auxquels il avait, cinq ans auparavant, sacrifié sa famille et la tendresse d'une femme charmante? où était cet amour qui devait tout purifier, tout embellir? Le malheureux avait eu le sort de tous les fanfarons : les ennemis qu'il défiait si haut, la pauvreté, l'ennui, la satiété, la honte, l'avaient tué rien qu'en soufflant sur lui. Félix comprit mieux qu'il n'avait encore fait toute l'étendue de sa faute. Les promesses que lui avait arrachées Euphémie lui parurent insupportables; et, en présence de l'ombre vénérée de son oncle, devant ce lit témoin de la tendresse courageuse de Charlotte, témoin des affreuses tortures qu'elle avait adoucies, il maudit ses erreurs et prit l'engagement solennel de consacrer le reste de sa vie à les réparer.

Un peu calmé par cette résolution, il examina avec soin tout ce qui avait appartenu à son premier ami. Au chevet du lit était accrochée l'épée dont le vieux

guerrier s'était servi dans la Vendée, et, plus tard, pour repousser les ennemis de la France. La croix d'honneur, donnée par Napoléon, était suspendue à côté du chapelet du Vendéen : ce chapelet était un présent du père de Charlotte à son frère d'armes un jour qu'il croyait mourir. Félix le baisa respectueusement. Sur la table, près du lit, était une tabatière en écaille, dont une miniature ornait le couvercle : c'était le portrait de Charlotte. Au premier coup d'œil, Félix ne le trouva pas ressemblant; il méprisa un art si impuissant pour rendre les beautés de la nature; mais, à mesure que, pour rétablir la ressemblance, il considérait ces contours, trouvés d'abord inexacts et froids, un attrait irrésistible s'emparait de lui : son âme passait dans ses yeux, son cœur battait avec violence. Ces lèvres souriantes sur l'ivoire attirèrent ses lèvres, qu'il colla avec transport sur l'image de celle qu'il aimait du plus violent amour. Un moment

il ne vit qu'elle dans l'univers; mais l'homme est placé entre l'espérance qui le trompe et la mémoire qui l'obsède. Cette dernière ne laissa pas long-temps Félix sans lui rappeler quels obstacles il avait élevés entre sa femme et lui. Ceux qu'Euphémie lui avait fait pressentir se présentèrent aussi à son souvenir; la seule pensée que Charlotte pouvait avoir donné son cœur lui arracha des cris de rage. Rejetant la miniature loin de lui, il courut s'enfermer dans sa chambre, en criant avec angoisse : « L'enfer! l'enfer n'a pas de cahos plus inextricable que ma position! »

IV.

—

Le Rôle d'une Femme.

—

L'hiver calamiteux de 1829 continuait sa marche à travers les aumônes, les plaisirs, et les menaces faites au dey d'Alger; on eût dit que la guerre sonnait de ses

trompettes, en même temps que la folie agitait ses grelots pour couvrir le bruit de l'orage qui grondait au loin. Félix, tout en se livrant au tourbillon, était tourmenté par cette impatience maladive que ressentent tous les malheureux. Il poussait les jours et les nuits comme si, pour lui, le lendemain devait être meilleur que la veille. C'étaient de précieux instans que ceux qu'il pouvait consacrer à sa famille; il n'était bien que chez lui; nulle société ne lui plaisait autant que celle que Charlotte savait rassembler : sans qu'il s'en aperçût, elle le faisait briller. Malgré la défiance jalouse et l'inquiétude qui le tourmentaient dehors, il se sentait rassuré en présence de sa femme; autour d'elle régnait une atmosphère douce et caressante, dans laquelle il vivait bien, tout en désirant de vivre mieux.

Euphémie était calme aussi; il y avait eu plus d'irritation et d'inquiétude dans ses emportemens que d'amour : d'ailleurs, la

dernière scène qu'elle avait eue avec Félix, et sa conduite depuis lors, avaient achevé d'éteindre un sentiment que le temps minait sourdement. A vingt-quatre ans, agitée par des passions violentes, elle avait cru trouver le bonheur dans l'amour désordonné que lui témoignait Félix ; à trente elle voulait de la considération et n'ambitionnait plus que le titre de femme mariée ; ainsi sa liaison avec Félix perdait chaque jour quelque peu de ses charmes. Dans cette disposition, elle trompait son ennui en poursuivant le renom de femme à la mode, et en luttant avec lady Rosa de luxe et de dépense.

Euphémie n'aimait ni n'estimait cette jeune femme, mais elle la recherchait à cause de son utilité : c'était la seule personne de son sexe avec qui elle fût liée intimement. Elle en usait de même avec Duval, qui devenait de plus en plus assidu, empressé même ; en tout temps on pouvait compter sur sa société, sa voiture, ou ses

conseils. Ce n'était cependant pas ce gros homme tout bourré de chiffres et de propos en l'air qui était si avant dans les bonnes grâces de madame d'Urthal : c'était la machine organisée de manière à se mouvoir, en attentif, en commissionnaire, ou à rester stagnante des heures entières à commérer sur la famille Montarieux : Félix avait dit ceci, Charlotte avait fait cela. Concevez-vous, monsieur a encore une voiture neuve, et madame une loge à l'Opéra ? C'est qu'après l'argent, il n'était rien de mieux pour M. Duval que le commérage.

Qu'un homme de talent, de naissance ou de cœur, sorte de la foule, Duval s'enquerra de sa santé, de sa fortune, de son ménage ; il croit tout, répète tout sans prendre souci des contradictions. Ce fut lui qui envoya dans la même journée M. de Châteaubriand à la Mecque et à Saint-Pétersbourg. Tel qu'il était, cet homme se sentait prédestiné à être le consolateur de la belle Euphémie.

Le nouveau genre de vie adopté par madame d'Urthal était ruineux pour Félix; mais elle n'en éprouvait aucun remords: « Si je n'en agissais pas ainsi, disait-elle à son confident, il prodiguerait à sa femme le bien de mes enfans. » De son côté, Félix, heureux d'avoir la paix à ce prix, ne contrariait en rien Euphémie; une seule chose l'inquiétait, c'était que le bruit de ces profusions ne parvînt à l'oreille de sa mère et ne lui attirât des reproches. Madame de Montarieux gardait le silence, et depuis le soir où Charlotte avait intercédé auprès de lui en faveur des enfans d'Euphémie, elle n'en avait plus reparlé; seulement, un jour, en lui rappelant le succès qu'avait obtenu son travail sur les réductions à faire au budget des finances, la jeune comtesse lui demanda en souriant s'il ne réservait pas à la patrie toutes ses vues économiques, et si ses brillantes acquisitions d'équipages, de chevaux, ce luxe de valets dont il se plaisait à s'entourer,

ne lui faisaient pas dépasser le budget particulier de ses dépenses. Le comte de Montarieux répondit sur le même ton de plaisanterie, parla des espérances qu'il avait pour l'avenir, cachant soigneusement à sa famille ses rapports avec Duval, et les opérations hasardeuses où celui-ci l'entraînait.

Le dernier jour du carnaval, Euphémie voulut aussi recevoir du monde. On devait jouer d'abord des proverbes, puis danser après. Félix s'était vu imposer le rôle du prince dans le *Passage de l'Enterrement* de M. Théodore Leclerc. Ce n'était qu'avec répugnance que M. de Montarieux s'était résigné à figurer dans une pièce bouffonne où la situation du prince, qui voyage avec sa maîtresse, ne pouvait manquer de provoquer des allusions parmi une société composée, comme toutes celles que réunissent les personnes qui ne tiennent à rien, des amis de leurs amis et des connaissances de leurs connaissances; société

où devaient abonder les artistes, gens peu méticuleux, et que l'on voit toujours accourir partout où ils peuvent espérer trouver du luxe, de la beauté et quelque poésie.

Si Félix n'avait pu faire changer le spectacle ni se dispenser d'y paraître, il avait obtenu que la représentation n'aurait lieu qu'à onze heures du soir, parce qu'il devait conduire sa mère (jamais il ne nommait qu'elle) chez la marquise de la R..., leur parente. La soirée de madame de la R... était consacrée à des enfans que l'on faisait danser déguisés ; Charlotte comptait au nombre des ménétriers. A onze heures et demie le petit peuple était dispersé ou endormi ; à peine restait-il dans le salon une vingtaine de personnes, amies intimes de la famille. Les dames de Montarieux donnèrent le signal de la retraite ; Félix se disposait à faire appeler ses gens, quand, dans le premier salon, ils furent rejoints par le maître de la maison, qui dit à Char-

lotte de choisir un costume au lieu de s'envelopper dans ses fourrures, parce que les folies et le bal allaient commencer pour les mamans. La jeune comtesse accepta avec cet empressement vif et folâtre qu'on a à vingt ans pour tout ce qui est imprévu. Dire que Félix avait oublié la fête d'Euphémie, et qu'il était sans remords ni inquiétude, ce serait mentir; mais, dans un caractère comme le sien, la résistance était difficile, la révolte jamais: elle suivait toujours la gêne. Il rentra donc dans le salon, résolu, coûte qui coûte, à ne rien perdre d'une soirée sur laquelle la présence de sa femme répandait un charme plus grand que celui des jardins d'Armide ou des pompes de la féerie.

Un domestique, gardant à grand'peine son sérieux, vint annoncer mystérieusement à sa maîtresse qu'une jeune personne venait d'arriver d'Ermenonville, avec tout son bagage, et qu'elle prétendait coucher à l'hôtel.

« Mon Dieu, s'écrie la marquise, dupe de la plaisanterie, c'est sans doute ma sœur de lait.

— Oui, madame, répond le valet.

— Ces paysans sont vraiment uniques : j'ai dit que je voulais bien la marier, et voilà qu'ils me l'envoient à cette heure, dans l'hiver, pendant les bals !... Comment pourrai-je m'en occuper? »

Chacun serrait ses lèvres pour ne pas rire de la naïveté de la marquise.

« Je puis vous aider à sortir d'embarras, reprit le duc de G...; j'ai justement en bas un charmant garçon, et s'ils se conviennent, nous les fiancerons tout de suite. »

Sur un signe de son ami, Félix s'esquiva pour aller revêtir la livrée; Charlotte était préparée, par les réponses du valet de chambre, à la scène qu'elle devait jouer : elle se présenta dans le costume rigoureux des paysannes des environs de Paris, portant au bras un lourd panier rempli de

pommes, de beurre et de fromage. Il était impossible d'être plus jolie qu'elle ne l'était sous ce simple appareil. Sa cousine, femme très-jalouse, qui ne la reconnut pas d'abord, la reçut fort mal, au grand amusement de tout le monde. Charlotte joua son rôle comme un ange : elle s'excusa naïvement sur la grande envie qu'elle avait d'être mariée. Alors le duc de G..., prenant par la main un grand laquais qui se tenait depuis un instant contre la porte du salon, dit : « Madame, voilà celui de mes gens dont je vous ai parlé; il conviendra parfaitement à mademoiselle.

— Oui, sans doute, et la noce tout de suite, répondit la marquise, soulagée d'un grand poids, car la figure mal déguisée de Félix venait de lui faire deviner que la jolie paysanne n'était autre que sa cousine; la noce donc. » Et M. de Montarieux s'empressa de sceller ce traité par un baiser déposé sur le col de Charlotte. On était tellement en famille qu'il y aurait eu plus

que de la pruderie à ne pas bien prendre cette plaisanterie qu'autorisait la licence du carnaval. Charlotte n'en était pas moins embarrassée, surtout quand, pour clore la soirée, on lui imposa de danser *le galop* avec son mari.

Félix s'enivrait de son trouble. Madame de Montarieux, heureuse pour la première fois depuis bien des années, regardait son fils avec orgueil.

De retour chez elle, madame de Montarieux, prétextant qu'il était trop tard pour veiller davantage, refusa à sa belle-fille l'entrée de son appartement, où Charlotte avait l'habitude de la suivre, et la laissant malicieusement au bras de Félix, elle leur souhaita le bonsoir.

La jeune comtesse, extrêmement troublée, se précipita dans sa chambre à coucher, et se jeta sur un siége. Félix se mit à genoux à côté d'elle ; enlaçant ses bras autour de sa taille, il la regardait sans qu'elle parût le remarquer. La femme

de chambre, qui venait débarrasser sa maîtresse des fourrures dont elle était enveloppée et que surmontait d'une manière assez bizarre son petit bonnet rond, voyant le comte aux genoux de Charlotte, referma brusquement la porte : ce bruit tira la comtesse de sa rêverie :

« Mon Dieu! monsieur, que faites-vous?

— Charlotte, j'attends que vous me permettiez de vous dire que je vous aime, et d'implorer, enfin, mon pardon. Mes fautes sont énormes, je le sais, et nul ne me jugera plus sévèrement que je ne me juge moi-même. Mais un retour sincère, des souffrances inouies, doivent aussi peser dans la balance, et m'obtenir une place dans votre miséricorde.

— Si l'orgueil blessé, si le souvenir d'un ancien outrage me faisaient agir, ce serait à moi à demander pardon, à Dieu d'abord, à vous ensuite; à vous, mon époux devant lui et devant les hommes! mais, je le jure, il n'en est rien.

— C'est donc l'indifférence qui vous éloigne de moi ?

— Ici je devrais mentir; mais je ne puis. Non, ce n'est pas l'indifférence. De grâce, Félix, écoutez-moi. Quand on nous a mariés, je ne connaissais rien au-dessus de mes devoirs d'épouse; je ne pensais qu'à vivre calme et heureuse sous votre protection, ne tirant de vanité que de votre bonheur, n'ayant de lustre et de valeur que par votre nom. Aujourd'hui, vous et le monde avez ébranlé ma religion; je crois que la bonté, la justice, sont plus sacrées que les devoirs écrits. Que le ciel me pardonne si je me trompe! Voilà pourquoi je refuse votre amour. Trop fière pour supporter l'idée d'être encore une fois l'objet d'un caprice passager, je crains encore plus les larmes et les souffrances de l'infortunée que vous trahiriez pour moi. De quel nom m'appellerait-elle dans ses douleurs ? quelle main essuierait ses larmes ? Heureuse, peut-être se repentira-t-elle; mal-

heureuse, elle se révolterait comme Satan! Non! non! je n'aurais plus de repos s'il était sur la terre une seule créature qui souffrît à cause de moi! qui eût le droit de me maudire! Plus je vous aimerais, plus je serais heureuse d'être à vous, entièrement à vous, plus j'aurais de remords! Car, vous le savez, j'ai juré à Dieu d'obéir à sa loi. Une femme chrétienne doit s'immoler pour ses sœurs, et non les fouler à ses pieds. »

Charlotte parlait avec enthousiasme; sa timidité, son trouble, avaient disparu; elle brillait d'un tel éclat, sous son simple costume de paysanne, que Félix crut voir l'immortelle bergère qui sauva son pays. Baissant de nouveau son front qu'il avait relevé pour contempler Charlotte, il soupira profondément et murmura d'une voix à peine intelligible : « Fatal égarement! ah! si cette femme vous eût ressemblé, Charlotte!

— Vous l'en eussiez aimée davantage;

du moins je veux le croire, mon ami. Mais qui est-ce donc qui gratte comme cela à ma porte? »

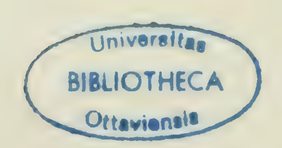
Félix pâlit en pensant à Euphémie et à son proverbe : il était trois heures du matin! Reconnaissant la voix de son valet de chambre, il lui cria : « Qu'y a-t-il, Michel?

— C'est M. le duc de G.... qui attend monsieur le comte dans son appartement.

— Allez vite, Félix ; il faut qu'il soit question de quelque chose de bien important. »

M. de Montarieux monta chez lui, où le duc de G. l'attendait....

« Ma visite est bien inopportune, dit celui-ci en souriant; mais le motif m'absoudra, j'espère. Vous saurez donc que, pendant que nous dansons et faisons l'amour, on prépare un fort vilain réveil à notre léthargie. En sortant du bal très-innocent de la marquise de la R...., je suis allé chez le premier ministre; j'ai trouvé



là des figures longues et tristes. Le prince, me prenant à part, m'a appris la cause de ce mécontentement. Les électeurs parlent haut; il se forme dans les provinces des associations pour le refus de l'impôt : la nouvelle en est arrivée ce soir au ministère. Il s'agit donc de résister à ces gaillards-là, et de pouvoir se passer d'eux. Pour y parvenir, Son Excellence a pensé à envoyer en Angleterre un agent de confiance, qui puisse négocier des ressources. Le ministre des finances vous a proposé; et voici vos instructions que le prince m'a chargé de vous remettre, en vous recommandant de quitter Paris cette nuit même dans le plus grand secret. »

L'entretien continua sur les résultats probables de l'effervescence des esprits. A cinq heures, Félix et le duc se séparèrent, l'imagination fortement préoccupée des événemens sinistres qui se préparaient.

En rassemblant les papiers qu'il voulait emporter, Félix trouva sur son bureau



une lettre d'Euphémie; elle portait la date de deux heures après minuit, et contenait ce peu de mots : « Votre conduite envers » moi est insupportable; Duval, qui de- » puis long-temps me fait la cour, et, s'il » restait dans votre cœur une parcelle » d'affection pour moi, vous l'auriez vu, » Duval a profité de l'état d'exaspération » où j'étais ce soir pour m'offrir de m'é- » pouser. Il me reconnaît vingt mille » livres de rente et adopte mes enfans; » j'ai accepté. »

A la lecture de cet étrange billet, Félix n'éprouva ni colère ni jalousie; il rougit seulement beaucoup en pensant que ses filles devenaient mesdemoiselles Duval : un instant de réflexion fit tomber ces bouffées d'orgueil. Il ne pouvait rien pour ces enfans, la loi s'y opposait, et leur mère ne voudrait jamais les lui abandonner.

« Au moins, rien ne m'empêchera de témoigner ma reconnaissance à l'agent de change. » Il prit une plume et écrivit :

« Mon cher Duval, je désire que nos » comptes soient arrêtés le plus tôt possi- » ble, et que ma part dans les béné- » fices soit remise à madame d'Urthal.

» Votre affectionné,

» FÉLIX, comte DE MONTARIEUX. »

« S'il faut en croire le moderne Turcaret, ces bénéfices s'élèveraient à plus de sept cent mille francs; c'est me racheter magnifiquement, d'une manière ruineuse même : hélas! que ne fait-on pas pour se tirer des mains des infidèles! » Et Félix, riant tout seul de son bon mot, acheva les préparatifs de son voyage en fredonnant entre ses dents ce couplet de la ballade :

Oui, croyez-en notre gaîté,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître,
Oui, croyez-en notre gaîté,
Le bonheur, c'est la liberté!

Si la seule pensée d'être libre avait fait oublier à Félix les orages politiques, c'est qu'il connaissait bien le poids des fers

qu'un amour égoïste rive au pied de son esclave; c'est que, dès-lors que la femme n'a plus rien à perdre, le scandale devient déplaisant à l'homme; et Félix savait ce qu'il y a d'insupportable à craindre sans cesse un éclat, à sacrifier ses goûts, et jusqu'à ses plus innocentes fantaisies, à la peur qu'une aventure nouvelle ne vienne réveiller l'aventure qui s'oublie; à se courber devant une jalousie qu'excitent l'orgueil et la crainte de perdre son bien-être, autant pour le moins que l'amour. Personne mieux que le comte n'avait connu les tourmens des unions libres, où trop souvent la pudeur et la dépendance passent du côté de l'homme; aussi, arrivé à Londres, chantait-il encore :

Oui, croyez-en notre gaîté,
Le bonheur, c'est la liberté !

Le lendemain de ce jour fut beau pour Charlotte. Félix, avant son départ, lui avait appris qu'enfin Euphémie venait de lui rendre sa liberté. Quoique l'amour de

la jeune comtesse fût un amour doux et calme, comme tout amour dompté par la religion, cependant il embellissait pour elle l'avenir, elle jouissait encore de la joie de sa belle-mère. Madame de Montarieux triomphait de voir sa belle-fille l'emporter sur sa rivale. La journée tout entière se passa à faire des châteaux en Espagne; car on avait consigné la porte, pour éviter la visite de ceux auxquels on ne pouvait pas parler du grand événement. Charlotte se coucha, bercée par les pensées les plus riantes.

Paris était moins tranquille que la maison de madame de Montarieux. La bourse avait été très-agitée; le bruit que l'impôt serait refusé s'y était répandu : une baisse de trois francs en avait été la suite, et l'on en présageait une plus forte pour le lendemain. Charlotte, qui était vigilante et matineuse, sonna sa femme de chambre à huit heures du matin.

« Madame, dit cette fille en entrant, un

monsieur est dans le salon, qui, depuis trois quarts-d'heure, attend le réveil de madame; il m'a dit se nommer M. Duval de Bellerive.

— M. Duval chez moi! il se trompe, sans doute.

— Non, madame, répondit à travers la porte Duval, qui entendait du salon ce qui se disait dans l'autre pièce, et vous m'obligeriez infiniment en ne retardant pas davantage l'audience que je sollicite.

— Dans un instant, monsieur, j'aurai l'honneur de vous recevoir. » En effet, la toilette de la comtesse fut promptement terminée, et elle parut dans le salon, où Duval se promenait comme un homme fortement préoccupé.

« Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

— Peu de chose, madame. Vous n'ignorez pas, sans doute, que je suis en relation d'affaires avec le comte de Montarieux. Nous avons long-temps opéré à la hausse; la baisse qui est survenue nous laisse un *découvert* auquel je ne

puis trop tôt parer ; c'est pourquoi je viens vous prier de vouloir bien apposer votre signature sur ce papier. » Duval présenta à Charlotte une obligation de la valeur de huit cent mille francs.

La comtesse, un peu étonnée, regarda cette créance en bonne forme, puis répondit : « Monsieur, les affaires de M. de Montarieux n'ont rien de commun avec les miennes, nous avons été séparés de biens.

— C'est justement pour cela, madame, que votre signature est indispensable. Sans elle je ne puis négocier cet effet.

— Mais mon mari a sa fortune.

— Eh! madame, ce qu'il en reste ne suffirait pas pour solder cinquante pour cent de cette créance! si vous l'ignorez encore, on le sait à la bourse : et jamais le parquet ne voudra accepter cet effet comme une *couverture.* »

Charlotte s'appuya contre le guéridon qui occupait le milieu du salon : le plan-

cher tournoyait un peu sous ses pieds. Il y a entre se ruiner soi-même ou l'être par autrui, la différence du suicide à l'assassinat. Duval prit une plume dans un très-bel encrier de bronze qui était sur le guéridon, et la présenta à Charlotte avec le papier.

« Monsieur, n'ayant participé en rien à des spéculations de bourse, je ne me crois pas, en conscience, obligée de donner ma signature.

— Comment, madame! une femme aussi estimable que vous l'êtes laisserait son mari insolvable! Le premier devoir d'une femme, madame, est de soutenir le crédit de son mari; la religion le commande, madame; et votre probité se trouve d'autant plus engagée dans cette affaire, que le comte s'est fort mal conduit envers moi. Quand il est parti pour l'Angleterre, le projet de l'association bretonne était connu. Votre mari en a été instruit à temps; si, au lieu de m'écrire

un billet qui n'a fait que me confirmer dans mes idées de hausse, et me pousser à donner plus d'extension à mes opérations, il m'avait averti, j'aurais pu me *retourner*, et par une *commune* établir la balance des pertes et du gain.

—Je ne vous comprends pas, monsieur. Quoi! vous vouliez que M. de Montarieux vous fît connaître la chance afin de faire de nouveaux paris! mais, jouer ainsi un jeu de hasard, c'eût été chercher à gagner en fripon!

— Ma foi, madame, cela valait mieux que de perdre en dupe : et voilà ce que je suis avec votre mari.

— Monsieur, vous vous oubliez. »

La discussion était à ce point, quand la douairière de Montarieux parut. Charlotte eût voulu pour beaucoup cacher à sa belle-mère la ruine de Félix; la chose n'était plus possible. Madame de Montarieux, avertie par ses gens de la présence de Duval chez sa fille, était montée pour

s'instruire du motif qui amenait cet homme chez une femme dont il n'était pas connu. Un seul coup d'œil jeté sur Charlotte suffit pour éveiller ses inquiétudes. Elle questionna impérieusement, Duval répondit, et en peu de mots la mit au fait de tout. Elle pâlit excessivement. C'était un rude réveil à ses rêves de bonheur. Cependant elle se remit assez pour faire bonne contenance.

« Monsieur, dit-elle à Duval, cette affaire est beaucoup trop grave pour que ma fille se décide sans prendre des avis, ni que j'ose prendre sur moi de la conseiller. Revenez à une heure, nous vous dirons ce que nous aurons décidé. Apportez aussi vos comptes; il est bien juste que l'on établisse le bilan du comte de Montarieux. » Elle prononça ces derniers mots d'une voix brisée : les pleurs qu'elle cherchait à contenir la suffoquaient.

Duval répondit : « Je désirerais, madame, que le rendez-vous fût à midi; il faut qu'à

une heure je me trouve au parquet des agens de change.

— A midi donc, monsieur; et nous, ma fille, allons écrire au notaire de votre oncle et à M. Firmain, mon avocat. Je vous demande pardon, Charlotte, je suis cause de tout ceci; en dictant ce testament, je ne croyais pas que la conversion de monsieur mon fils coûterait aussi cher. »

Charlotte ne laissa pas échapper un murmure. Si elle ne plaida pas en faveur de Félix, c'est qu'elle savait par expérience qu'avec sa belle-mère on ne gagnait rien par la contradiction.

A midi précis Duval était attendu dans le salon de madame de Montarieux. La porte était consignée pour tout autre. La douairière, assise sur sa causeuse au coin de la cheminée, tenait son mouchoir élevé contre sa figure, comme pour se garantir du feu, mais dans le vrai pour essuyer de temps à autre une larme qui glissait lentement le long de sa joue.

Charlotte, assise contre une table recouverte d'un tapis, paraissait calme; cependant elle souffrait de la douleur silencieuse de sa belle-mère. Le notaire, placé derrière la table, rangeait les pièces de l'inventaire de général de Sercey; il contemplait d'un œil mélancolique les titres de cette belle fortune dissipée en si peu de temps : on eût dit à son air qu'il composait l'épitaphe d'une jeune fille. L'avocat seul faisait du bruit; il marchait, déblatérant contre la bourse, les agens de change et le gouvernement immoral qui tolérait l'agiot, les jeux et la loterie. Au milieu de cette diatribe, on annonça Duval et son gendre; le premier était encore plus défait que le matin; il demanda la permission de s'asseoir, et l'examen des comptes commença. Le notaire établit l'actif de la fortune de M. de Montarieux, qui se montait, le 17 novembre 1829, à six cent vingt-trois mille neuf cents francs quarante-trois centimes, quittes de tous

frais, droits et dépens. Duval présenta ensuite le passif au 22 mars 1830 : différence cinq cent soixante-trois mille deux cent six francs vingt centimes, à la clôture de la dernière bourse.

« C'est une horreur! interrompit madame de Montarieux en se levant; mon fils a été entraîné dans un coupe-gorge!

— De semblables dettes ne sont pas obligatoires, repartit l'avocat.

— C'est ce que nous verrons, monsieur, répliqua Duval en pâlissant.

— Ah! vous le prenez sur ce ton; eh bien, portez votre créance devant les tribunaux, et vous apprendrez comment l'on qualifie de semblables transactions.

— Mais, dit à son tour le gendre de Duval, si l'agiotage est une friponnerie, comme vous et vos magistrats semblez l'entendre, d'où vient que le ministère trafique avec nous, que l'on agiote jusque sur les marches du trône? que, tous les jours, des gens de nom, de rang, viennent

nous solliciter de jouer pour eux? Quoi! on peut se rire de nous, quand nous réclamons ce qui nous est dû, et si un membre de notre compagnie se trouve dans l'impossibilité de s'acquitter, on le flétrit, on le condamne aux galères, comme le dernier des misérables! Je vous demande, messieurs, si c'est là de la justice, et si un homme qui a quelque probité dans le cœur peut songer à s'en prévaloir? » Personne ne répondit; Charlotte pleurait à son tour.

« Enfin, reprit le notaire, jusqu'à présent il y a excédant dans l'actif, et je ne vois pas...

— Continuez, mon père. » Duval reprit sa lecture : « Anciennes dettes acquittées, cent mille francs.

— Malheureux jeune homme! » murmura madame de Montarieux. Duval continua : « Une obligation de quatre-vingt mille francs souscrite au profit de Félicie et Nina Saint-Léger, filles mineures de....

— Ma fille ne peut pas payer cela....

— Si, si, maman, reprit Charlotte, cette dette-là est sacrée. » Et, d'un regard, elle assura ces messieurs qu'elle en répondait. Madame de Montarieux pressa fortement ses mains l'une contre l'autre; ce fut tout. Mais quand il lui fallut entendre la longue liste des profusions de Félix, liste qui ne se montait pas à moins de deux cent soixante-deux mille cinq cents livres, et retrouver à chaque ligne les noms d'Anne-Euphémie Saint-Léger, ses forces physiques succombèrent à la violence de ses émotions; elle se roidit sur sa causeuse en criant : « Ah! que je souffre! que la tête me fait mal! »

Charlotte courut à elle; elle l'étreignit dans ses bras. « Ma fille! mon enfant bien aimé! ma Charlotte! je vais mourir. Je vais lui livrer ma dépouille! mais je la maudis! je la maudis, la malheureuse!

— Ah, non! Par pitié!

— Pauvre petite! A vingt ans! Si jolie!

Ne signe pas, ma chère amie! Ne te mets pas dans la dépendance de ce fou.

— Cependant, maman, reprit Charlotte bien bas, s'il y va de son honneur?

— Ah, mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de nous, et faites que je ne le revoie jamais! Je le maudirais aussi!

— Pourquoi? Il est plus égaré que coupable.

— Oui, c'est elle, l'infâme! qui, pour prix de la pitié qui m'a fait la recueillir chez moi, a ravagé l'existence de mon fils; il présentait de si belles espérances! Ah! oui, oui, je la maudis!

— Maman, maman, vous souffrez horriblement; rentrez chez vous. Pardon, messieurs, nous allons terminer dans un instant. » Et la comtesse, prenant sa belle-mère entre ses bras, la conduisit jusqu'à son appartement.

Au moment où elle allait aussi en franchir la porte, le gendre de Duval l'arrêta. « Pardon, madame, l'heure presse; per-

mettez-moi de vous entretenir un moment sans témoins. » Ils se retirèrent tous deux dans une embrasure de croisée. « Je me suis d'abord, madame, adressé à votre justice ; j'ai fait valoir nos droits, et tâché de vous montrer le rôle que jouerait votre mari refusant d'acquitter une dette d'honneur; à présent, c'est votre pitié que j'implore. Si dans vingt minutes nous ne présentons pas à la compagnie des agens de change une somme égale à celle de nos obligations, nous sommes rayés du tableau : Duval, mon beau-père, est poursuivi, condamné, flétri ! Moi, ma femme et mes trois enfans, nous sommes ruinés, réduits à une de ces misérables existences qu'un homme d'honneur ne supporte pas ; et ne croyez pas, madame, qu'il nous reste d'autres ressources; la nuit entière a été vainement employée à en chercher : le crédit de la bourse n'est plus que factice ; des banquiers orgueilleux, dont nous avons fait la fortune, nous ont refusé leur signature

pour une misérable somme. Ainsi nous n'avons plus d'espoir qu'en vous; vous tenez dans vos mains la vie ou la mort de cinq personnes! Croyez, madame, que la crainte d'une banqueroute me fait seule vous implorer avec cette persistance; je veux conserver mon nom intact, car je n'attends aucune fortune de M. Duval. Je connais parfaitement l'inconcevable folie qu'il projette. »

Charlotte resta encore un instant sans répondre, puis elle dit : « Faites-moi le plaisir de m'envoyer M. votre père. »

Duval accourut aussitôt : « Est-il vrai, monsieur, que votre intention soit d'épouser madame d'Urthal?

— Oui, madame, si la fortune... mais, dans ce moment-ci.....

— Et d'adopter ses filles?

— Oui, madame.

—Vous m'en donnez votre parole d'honneur?

— La plus sacrée.

— Eh bien, monsieur, comme je ne souhaite rien tant que de conserver à mon mari un nom sans tache et une conscience nette, je vais vous donner ma signature. Ma fortune personnelle n'est pas considérable; mais je possède en Bourgogne une terre qui vous répondra et au-delà de la somme à laquelle je m'engage.

— Vous avez tort, madame; c'est une folie; » s'écrièrent en même temps le notaire et l'avocat.

— Vous êtes séparée de biens, votre position est superbe.

— M. de Montarieux doit encore hériter de sa mère; mais vous, madame, vous vous ruinez à tout jamais. »

Pendant ce colloque, Duval et son gendre se démenaient de leur côté. Un geste de la comtesse de Montarieux imposa silence à tous.

« Je suis reconnaissante, messieurs, dit-elle à ses conseils, du zèle avec lequel vous prenez mes intérêts; mais je me

confie en la Providence, qui, j'espère, éclairera mon mari et rendra ma dépendance aussi peu dangereuse qu'elle me semble douce et naturelle. » En achevant ces mots, elle signa. « Je vous demande encore de vouloir bien garder le secret sur cette aventure : ce sont là des affaires de famille qui ne doivent point occuper le public. »

Les quatre hommes s'inclinèrent, et Charlotte, les ayant salués gracieusement, passa dans l'appartement de sa belle-mère.

Depuis huit jours, une épaisse litière épandue au coin de la rue Saint-George et de la rue de Provence, apprenait aux passans que quelqu'un souffrait là ; mais madame de Montarieux, qu'une fièvre cérébrale tenait entre la vie et la mort, n'était pas la plus à plaindre : pour le reconnaître, il suffisait de voir son fils, la tête penchée sur sa poitrine, les bras pendans de chaque côté de lui, exilé de la chambre

de sa mère, que sa vue irritait jusque dans son délire; il attend ainsi depuis deux heures l'arrêt que le médecin doit prononcer! Enfin, la porte s'ouvre, Charlotte se précipite, en criant : « Elle est sauvée! la connaissance est revenue, le docteur répond de sa vie!

— Me pardonne-t-elle? » Charlotte garda le silence. « Ah, mon Dieu! j'ai tout perdu, et tout par ma faute!

— Vous ne comptez donc pour rien la tendresse de Charlotte?

— Vous, m'aimer! Ange du ciel! vous pouvez le vouloir; mais comment y parvenir, quand je vous ai outragée, délaissée, méconnue, ruinée! quand, en vous attachant à moi, vous perdez encore la seule amie véritable que vous ayez au monde!

— Mon ami, le rôle d'une femme est de tout pardonner et de réparer autant qu'elle peut.

—Ah! non, laissez-moi, repoussez-moi, et que l'amour effréné que vous m'inspirez

soit un serpent de plus qui me dévore et me punisse!

— Félix, il est très-mal de se laisser abattre ainsi. Votre mère vit; rendez donc grâces au ciel, qui vous sauve un si cuisant remords. Un jour, ses bras s'ouvriront pour vous recevoir.

— Oui, Charlotte, et son pardon sera une aumône.

— Non, non; vous avez des talens, et votre pays les réclame; une belle carrière s'ouvre devant vous. Ce n'est pas seulement de l'or que j'attends de votre amour, c'est de la considération, de la gloire: un mari reflète sur sa femme. Vos premiers essais, soit en écrits politiques, soit en négociations, m'ont déjà fait grandir; et je n'ai pas demandé en vain qu'on vous employât dans la diplomatie. Vous allez être consul, mon cher Félix, consul dans un pays où les intérêts commerciaux de la France sont de la plus haute importance. Retrempez donc votre âme dans l'espoir

de l'avenir; au lieu de la vie efféminée d'un gentilhomme riche, commencez celle d'un citoyen utile : une haute rétribution attend cette carrière.

— Merci, merci, Charlotte; courage! donne-moi un peu de ton énergie, de ta force, de ta jeunesse; tu as de tout cela, toi : nos existences ont été si différentes!

— Au point de départ, Félix, tu as cru au bonheur et moi à la vertu. Ah! que je voudrais que tu m'aimasses assez pour partager ma foi!

—Viens dans mes bras, ma bien-aimée! Il n'est pas tout-à-fait tombé l'homme qui peut sentir battre contre sa poitrine un cœur tel que le tien!.... »

— FIN. —

TÉRÉSA BIANCHI;

PAR

Mme VIRGINIE PRIGNOT.

TÉRÉSA BIANCHI.

« Ah ! combien j'en ai vu mourir de jeunes filles ! »

VICTOR HUGO.

Dans un faubourg isolé de la belle ville de Florence l'Italienne, vivait, au teint bruni, à cinquante ans, un vieillard respectable, nommé Francesco Bianchi. Ce vieillard, soldat invalide, n'avait pour

tout bien qu'une maison de peu de valeur, une pension viagère sur l'Etat, pour lequel il avait bravement répandu son sang pendant trente ans de sa vie, et cette modique pension suffisait à peine à ses besoins et à l'entretien d'une fille unique, modèle de vertus et de piété filiale.

Cette fille s'appelait Téresa. Aidée d'une voisine pauvre comme elle, mais comme elle aussi bonne et charitable, elle s'était dévouée à son vieux père infirme; c'était elle qui mettait de l'ordre dans le petit ménage, et pour tout plaisir, quand elle avait fait, tout haut, la lecture d'une sainte légende au pieux Francesco, elle allait respirer le frais dans un petit jardin dépendant de la maisonnette, et arroser les fleurs qu'elle-même y avait plantées.

La triste solitude à laquelle l'injustice du sort condamnait la douce Téresa n'avait rien qui affligeât son âme pure et candide, car elle n'avait jamais connu le

monde et ses bruyans plaisirs, et elle ne sortait de sa retraite que pour aller à l'église.

Térésa, cependant, avait une imagination vive et brillante, une âme noble, élevée, supérieure à sa condition. Térésa était jeune et belle, et elle ne l'ignorait pas; car, malgré son air réservé et la simplicité de sa toilette, plus d'un élégant cavalier avait dit, en la voyant passer le dimanche pour aller à l'office : « Voilà, vrai Dieu! une belle-fille! » Et puis, Michelina, la voisine de Francesco, avait un neveu, ouvrier imprimeur, qui quelquefois venait rendre visite à sa tante, et Térésa s'était aperçue que Stéphano la regardait avec plaisir et qu'il la trouvait jolie : une femme, quelque modeste qu'elle soit, comprend si vite ces choses-là!

Mais Stéphano ne se borna pas à admirer la taille svelte, le pied mignon, les cheveux noirs de la jeune fille, et ses yeux, noirs aussi, qui brillaient d'un

éclat à éblouir un roi, sous leurs longues et soyeuses paupières; il ne se contenta pas de rêver en secret aux charmes de la belle Florentine, il l'aima, et conçut l'espérance de s'en faire aimer.

Michelina eût donné la moitié des jours qui lui restaient pour voir son neveu chéri devenir l'époux de Téresa; mais la bonne femme avait un gros bon sens qui lui disait tout bas que la fille du vieux soldat méritait quelque chose de mieux qu'un simple ouvrier, et que sa jeune et belle compatriote ne pourrait trouver le bonheur dans son union avec Stéphano.

Pourtant cette douce et modeste fille, qu'elle aimait comme une tendre mère, n'était ni vaine de sa beauté, ni fière de l'admiration qu'elle inspirait; mais on sentait, en vivant avec elle, qu'elle était née pour une sphère plus élevée, pour une condition moins obscure que celle où elle végétait.

Ce fut donc avec un sentiment de tris-

tesse que Michelina reçut la confidence de son neveu; elle l'engagea à ne pas se hâter de déclarer son amour avant d'être certain que cet amour ne déplairait pas à celle qui en était l'objet; Stéphano promit d'attendre tant qu'on voudrait, pourvu qu'on lui permît de venir de temps en temps présenter ses respects à Francesco et apporter des fleurs à Térésa.

Michelina y consentit, ne voyant pas grand mal à cela; et tous les dimanches, après vêpres, le jeune garçon, vêtu de ses habits de fête, venait faire sa visite à la chaumière du faubourg, tantôt accompagné d'un superbe pot de jacinthes ou de giroflée, qu'il mettait lui-même en pleine terre sous les yeux de Térésa, tantôt lui offrant, d'un air timide, un volume de l'*Orlando furioso* ou de la *Jerosolima liberata*, ou de quelque autre poète italien qui tous chantaient la gloire, les femmes et les amours.

Les fleurs étaient toujours reçues par la jeune fille avec un remercîment bien poli; mais les livres! oh! les livres, ce présent était d'une telle valeur aux yeux de Térésa, que, pour témoigner sa reconnaissance à Stéphano, elle employait d'ordinaire les tournures de phrase les plus amicales, et les accompagnait de ses plus doux sourires italiens.

Le pauvre garçon, heureux d'entendre ces parolesflatteuses, croyait avoir fait bien du chemin dans le cœur de celle qu'il aimait, et ne se doutait guère que le Tasse et l'Arioste avaient seuls le droit de s'attribuer l'éclair de joie et de bonheur qui venait épanouir le frais visage de Térésa.

C'est que Térésa ne ressemblait en rien à la plupart des jeunes filles de son âge; elle ne s'occupait jamais de bals et de parure: elle n'allait ni à la promenade ni à la comédie; elle n'avait point de jeunes compagnes qui lui parlassent sans cesse

d'amour et de mariage : et comme un cœur de vingt ans et une imagination ardente ont tous deux besoin d'aliment, et que la solitude donne plus d'intensité aux vagues désirs de l'âme et aux rêves de l'esprit, le goût de la lecture était devenu la passion dominante de Térésa.

Ses oiseaux, ses fleurs, son jardin, tout cela lui paraissait ennuyeux, monotone, insuffisant pour occuper ses instans de loisirs; et son admiration, son enthousiasme pour les poètes de sa belle patrie, s'augmentaient à mesure que son esprit se développait, que son âme s'échauffait au charme de leurs vers harmonieux, aux immortelles inspirations de leur brillant génie. Fière de pouvoir les comprendre, elle ornait sa mémoire de leurs longs récits de guerre et d'amour, et les récitait à son père et à Michelina, auditoire muet et attentif qui ne se lassait jamais de l'entendre.

Un dimanche, Stéphano vint voir sa tante avant l'heure qu'elle lui avait assignée. Francesco dormait dans son grand fauteuil de cuir noir à clous dorés, et Térésa était à vêpres. « Je ne puis vous consacrer ma soirée, bonne Michelina, dit le jeune garçon à voix basse, ce dont j'éprouve un vif regret, comme vous devez le penser; mais voici deux volumes de poésies que je vous prie de remettre de ma part à mademoiselle Bianchi : ce sont les œuvres d'un jeune écrivain, nommé Fausto Spinelli, déjà célèbre dans les lettres, et que le duc, notre souverain, vient de nommer son bibliothécaire, en récompense de son mérite et de ses talens. Térésa trouvera là de beaux vers, de touchantes élégies et des ballades chevaleresques qui lui plairont fort, car elle aime le merveilleux et les combats à outrance des paladins et des géans. Vraiment je regrette de ne pouvoir attendre

son retour; dites-lui bien au moins, bonne tante, que les heures vont me sembler terriblement longues d'ici à dimanche prochain, et que je penserai à elle du matin au soir et du soir jusqu'au matin pour en abréger la durée. — Certes, je n'y manquerai pas, répondit Michelina avec un sourire, en reconduisant Stéphano sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller Francesco; sois toujours actif, laborieux et économe, mon fils; ne hante pas les cabarets, les bals publics, et peut-être un jour le ciel, en récompense de ta bonne conduite, te donnera une compagne belle et vertueuse. »

Stéphano remercia sa tante de son souhait amical et de son petit sermon maternel, puis il s'éloigna de la maison le cœur plein d'amour et d'espérance.

Lorsque Térésa fut de retour au logis, et qu'elle eut soigneusement rangé, dans une armoire, sa mantille noire et son voile

de fin lin, la vieille voisine lui remit les deux volumes apportés par Stéphano. La jeune fille bondit de joie à leur aspect, et, après avoir embrassé son vieux père, elle courut au fond de son petit jardin pour jouir en liberté du plaisir que lui promettait sa lecture.

Un vent doux et tiède agitait les feuilles des arbres, et se jouait capricieusement parmi les touffes de jasmins et de roses que les soins de l'amoureux imprimeur avaient converties en bosquet pour abriter sa bien-aimée. Le chant du rossignol troublait seul le calme de cette belle soirée de printemps, que le ciel pur de la Toscane et les émanations embaumées apportées par la brise du soir rendaient plus pure et plus suave.

Térésa, émue, attendrie par je ne sais quel vague pressentiment, s'assit sur un banc de gazon, et les yeux brillans de joie, le sein palpitant et les mains tremblantes, elle ouvrit, avec une impatiente

curiosité, les œuvres de Fausto Spinelli.

O puissance créatrice du génie! langue divine de la poésie! quelles ineffables et pures jouissances vous procurez à l'âme intelligente, à l'esprit élevé qui sympathise avec l'harmonie de vos vers, qui comprend l'audacieuse indépendance de votre pensée! Comme les heures s'écoulent brillantes et rapides pour qui s'identifie avec les riantes fictions du poète, ou ses rêves mélancoliques! A lui seul s'adresse ton sourire d'ange, ô Térésa! Pour lui seul aussi sont ces larmes qui viennent mouiller ta paupière. C'est lui, c'est Fausto, c'est ce jeune écrivain, dont hier encore le nom était inconnu de tous, qui fait tour à tour palpiter ton cœur de joie et de douleur, qui force ton front si pur à pâlir d'effroi, et révèle à ton ame, vierge de passions, les doux mystères d'amour et de bonheur que ton innocence t'a laissé ignorer jusqu'à ce jour.

Jamais la fille de Francesco n'avait été si violemment émue qu'elle le fut alors par les œuvres du jeune Fausto. Le magique pouvoir de ses vers absorbait toutes ses pensées, fascinait son esprit enthousiaste et romanesque, et faisait vibrer à la fois toutes les cordes sensibles de son âme. La nuit était venue; la pâle clarté de la lune pénétrait à travers le feuillage, et Térésa, plongée dans une douce rêverie, dont l'air embaumé du soir augmentait les délices, ne s'apercevait pas que l'heure de quitter son bosquet chéri était arrivée, et Térésa n'entendait pas la voix de Michelina, qui l'appelait depuis quelques instans!

Surprise et honteuse de sa longue distraction, la jeune fille pressa sur son cœur agité le livre qu'elle venait de lire, et se hâta de rejoindre son vieux père, qui, passant ses mains vénérables dans les tresses de sa longue chevelure et les trouvant

humides de rosée, la gronda doucement de s'être exposée à la fraîcheur de la nuit.

Dès que le souper fut terminé, la belle jeune fille demanda et obtint la permission de se retirer dans sa chambre, impatiente de se retrouver encore en tête-à-tête avec le poète éloquent qui l'avait subjuguée.

Quel triomphe pour vous, ô Fausto! si vos regards avaient pu pénétrer l'épaisse muraille de cette chambrette, si simple et si bien rangée, dont nul pied d'homme n a-vait jamais franchi le seuil! Comme votre front se fût épanoui en contemplant cette noble jeune fille, debout, les épaules à demi nues, les cheveux dénoués et flottans en désordre autour de sa taille souple et gracieuse, les yeux levés au ciel avec un regard d'inspirée! Comme votre cœur de poète eût bondi dans votre poitrine, si vous l'eussiez entendue, de sa voix pure et harmonieuse, déclamer les vers tombés de votre plume et de votre âme!

Quelle noblesse dans sa pose, que d'intelligence dans son geste, quels brillans éclairs jaillissaient de ses noires prunelles! Ah! Fausto, si vous l'eussiez vue et entendue, vous seriez tombé à ses pieds, à moitié fou d'amour et de bonheur.

Térésa s'enivra de poésie jusqu'au chant du coq; alors, se rappelant qu'il était temps de songer au repos, elle ôta lentement sa robe des dimanches, elle emprisonna ses beaux cheveux sous un mouchoir de soie, et après avoir fait une courte prière, s'endormit en murmurant le nom de son jeune compatriote Fausto.

Depuis cette époque, Michelina remarqua que sa fille adoptive négligeait les soins du ménage, qu'elle devenait rêveuse, distraite et mélancolique. Ses fleurs se fanaient sur leur tige sans que sa main prît l'arrosoir pour les rafraîchir; ses oiseaux eux-mêmes étaient négligés, et de profonds soupirs s'exhalaient de sa poitrine

oppressée par un mal secret dont elle-même ne soupçonnait pas la cause.

Michelina, qui savait, à n'en pouvoir douter, que Térésa ne connaissait aucun des jeunes garçons du voisinage et ne recevait d'autre visite que celle de Stéphano, s'imagina que les soins assidus de son neveu avaient enfin touché le cœur de la jeune fille; elle n'osa toutefois faire part de ses soupçons à l'amoureux imprimeur, dans la crainte d'être obligée plus tard de lui ravir ses belles espérances; car Térésa, pendant la semaine, ne lui parlait jamais de Stéphano : elle entendait prononcer son nom avec indifférence, elle ne rougissait pas quand sa tante faisait l'éloge de sa conduite et de ses bonnes qualités, et, loin de perdre contenance à son aspect, elle allait au-devant de lui quand il entrait dans la maison, et lui tendait la main avec une cordialité franche et ouverte qui semblait exclure tout sentiment de trouble et de

mystère inséparable du véritable amour.

Que se passait-il donc dans l'âme de Térésa? Pourquoi cette rêverie contemplative? pourquoi ces soupirs, cette pâleur? pourquoi cherchait-elle sans cesse la solitude et n'écoutait-elle plus avec plaisir les histoires racontées le soir par sa vieille amie? Voilà ce que la bonne femme, malgré toute sa perspicacité, ne pouvait venir à bout de comprendre.

Plusieurs fois elle avait épié la jeune fille à travers le feuillage épais de son bosquet. Un soir, tandis que Francesco dormait, elle s'était approchée doucement de l'asile embaumé où rêvait la belle solisaire; et sa surprise fut mêlée d'effroi en entendant Térésa parler tout haut, et adresser à un être invisible des paroles incohérentes dont elle ne put parvenir à démêler le sens. Elle retint son haleine pour mieux entendre; mais aucune voix étrangère ne se mêlant à celle de Térésa,

elle resta convaincue que la fille de Francesco était bien réellement seule au jardin, et elle pensa qu'elle s'exerçait à répéter des vers pour les déclamer plus tard à son père. Rassurée par cette pensée, elle retourna près de Francesco, et se mit à filer en attendant l'heure du souper.

Lorsque Térésa rentra à la maison, elle était pâle, défaite, et ses yeux rouges annonçaient clairement qu'elle avait pleuré. « Qu'avez-vous, mon enfant? lui dit Michelina en s'approchant d'elle avec intérêt; vous paraissez souffrante. — Je crois que j'ai la fièvre, répondit la jeune fille en portant la main à son front et à son cœur. — Eh bien, il faut te mettre au lit, ma Térésa, dit Francesco en la baisant tendrement sur la joue. J'avais résolu de te gronder bien fort, ce soir, pour être restée si long-temps au jardin malgré ma défense; mais tu es malade, et je ne me sens pas le courage de t'adresser un re-

proche. Voyez donc, voisine, comme ses traits sont altérés! comme elle a les yeux battus! Oh, tu souffres, tu souffres, enfant; va te coucher bien vite, Michelina me tiendra compagnie et me lira les prières du soir. » Térésa ne se fit pas prier, et regagna sa chambre solitaire, non pour y chercher un doux repos, mais pour y répandre en liberté des larmes abondantes.

Pourquoi pleurait-elle donc si amèrement, cette pauvre Térésa? quel chagrin secret oppressait son âme pure et candide? Hélas! elle ne le savait pas elle-même! Un sombre ennui la dévorait; une mélancolie vague s'était emparée de son esprit; la vie retirée qu'elle menait dans la maison de son père, cette vie obscure et paisible que jusqu'alors elle avait subie sans se plaindre, lui était devenue à charge: il fallait à cette âme ardente des sensations vives et neuves, une existence plus active. Son imagination s'était créé dans la soli-

tude de brillantes fictions, des rêves enchanteurs que le temps ne venait pas réaliser; pour elle, si jeune, si aimante, si enthousiaste, aucun but dans la vie, nulle espérance de bonheur! l'avenir, d'ordinaire si riant et si fleuri aux yeux des jeunes filles de son âge, lui apparaissait sombre et désenchanté; un voile de deuil s'étendait à l'horizon de ses jours, de ses jours qui s'envolaient tristes et monotones, sans apporter de changement à ses habitudes, sans rompre la pesante uniformité de son existence.

N'ayant aucune distraction au dehors, la pauvre Térésa, fille soumise, amie dévouée, ne cherchait point à former de liaison avec les filles de son quartier. Les maisons voisines de la sienne n'étaient occupées que par de pauvres artisans, laborieux et honnêtes, mais dont les enfans n'avaient reçu qu'une éducation grossière, et qui, par leurs habitudes et

leurs manières, ne pouvaient sympathiser en rien avec la délicatesse de sentimens de la fille de Francesco. Stéphano n'était, lui aussi, qu'un ouvrier; il n'avait ni la politesse exquise d'un homme du monde, ni le langage fleuri d'un courtisan; mais il avait un esprit droit, un caractère franc et ouvert; de plus, un bon cœur, un cœur aimant. Il adorait Téresa, quoiqu'il n'osât pas le lui dire, et il s'étudiait, pour lui plaire, à châtier son langage et à ne pas se servir d'expressions vulgaires qui eussent pu choquer les oreilles chastes et délicates de celle qu'il aimait.

Téresa l'écoutait avec plaisir raconter les nouvelles du jour; elle le questionnait avec intérêt sur son travail, l'engageait à lire de bons ouvrages dans ses momens de loisir, et lui chantait quelquefois de longues et mélancoliques ballades, qui faisaient toujours venir des larmes dans les yeux du pauvre garçon, qui eût

volontiers passé sa vie à l'entendre.

« M'apportez-vous des livres? » lui dit un jour la jeune et intéressante malade, car Térésa était réellement malade ; elle ne dormait plus, elle ne mangeait guère, et perdait chaque jour son embonpoint et sa fraîcheur. « M'apportez vous des livres aujourd'hui, bon Stéphano? je sais par cœur ceux que vous m'avez prêtés dernièrement; mais je voudrais.... je désirerais... si cela vous est possible, en avoir d'autres de celui.... du même auteur.... vous savez? N'a-il écrit que ces deux volumes?

— Pas d'autres que je sache, répondit Stéphano, en s'asseyant sans façon à côté de la belle fille ; mais voici une feuille politique et littéraire, rédigée par de célèbres écrivains, dans laquelle on assure que Fausto Spinelli écrit sous le voile de l'anonyme.

— Donnez, donnez, s'écria Térésa, en

avançant vivement la main, j'aurai bientôt reconnu ce qu'il aura écrit, même sans le signer.

— Cela n'est pas chose facile, car ce ne sont plus là des vers, mais de la prose sérieuse et savante. »

Térésa n'écoutait plus le jeune imprimeur, ses regards parcouraient avidement les colonnes du journal. Tout-à-coup son front se colore, son sein s'agite, ses yeux brillent d'un éclat subit. « J'ai deviné! j'ai deviné! s'écrie-t-elle, en indiquant du doigt à Stéphano l'article qu'elle venait de lire tout bas. Oh! je ne saurais me tromper, c'est bien là son style vif et rapide, ses pensées originales et brillantes; lui seul peut traiter avec autant de précision et de clarté un sujet aussi grave. Il s'agit d'une question de vie ou de mort concernant les prisonniers de guerre. Quelle chaleur dans ses débats! quelle noble et fière attitude il conserve en cri-

tiquant nos usages et nos lois! Écoutez, écoutez, mon père, je vais vous le lire tout haut, cela vous intéressera, vous qui avez été soldat pendant trente ans. »

A cet appel fait aux souvenirs de son ancien et glorieux métier, le vieux invalide leva fièrement la tête et prêta une oreille attentive à la belle lectrice. Michelina, qui dressait la table du souper, s'arrêta subitement, et Stéphano, muet, attentif, retint sa respiration pour mieux entendre Térésa.

L'article relatif aux prisonniers de guerre était dû, en effet, à la plume de Fausto Spinelli. Ce jeune et spirituel écrivain, dont les débuts avaient donné de si brillantes espérances au duc souverain et à sa cour, jouissait de la plus haute faveur dans le palais du prince, où il était admis à toute heure du jour.

Du fond de sa solitude, Térésa apprit l'heureuse célébrité de son jeune compa-

triote, et ses vœux le suivirent en secret sur la scène du monde, et elle partagea avec joie son triomphe et sa gloire. Devenue avide de nouvelles politiques depuis que Fausto s'occupait des graves discussions de l'Etat, elle obtint sans peine de Stéphano de lui apporter toutes les semaines les feuilles publiques, et, sous le prétexte de les lire à son père, elle suivit pas à pas les idées saines et hardies du jeune poète, luttant avec bonheur et courage contre les préjugés de son siècle.

Ce fut dans ces mêmes feuilles qu'elle apprit un jour que Spinelli venait de se battre en duel avec un Anglais de haut rang, pour une célèbre cantatrice dont ils étaient tous deux éperdument épris. Fausto, moins habile à manier l'épée que la plume, avait été grièvement blessé par le noble insulaire, et l'objet de cette rixe sanglante avait pris la fuite avec le vainqueur du poète.

Qui pourra dépeindre la douleur de Térésa en apprenant cette triste nouvelle? Fausto blessé, Fausto mourant, Fausto livré peut-être à des soins étrangers, à d'inhabiles médecins, expirant au printemps de sa vie, à l'aurore de sa carrière, dans toute la force de son génie, pour avoir prodigué son amour et son sang à une femme ingrate et infidèle! O Térésa! pauvre Térésa! qui viendra rassurer ton cœur, calmer ta muette souffrance? de quels moyens secrets te serviras-tu, toi, jeune fille ignorée et timide, pour connaître le véritable état de la santé de Fausto? de ce favori des Muses, dont le nom seul te cause de si violentes palpitations, dont l'avenir occupe sans cesse tes rêves, dont les succès t'enivraient de joie et de bonheur? Craintive comme on l'est à ton âge, oseras-tu franchir le seuil de ta chaumière obscure pour demander de rue en rue, de porte en porte et d'hôtel en hôtel,

la demeure de Spinelli le poète? Non, oh non, il te faudra dévorer tes larmes en silence, dérober à tous les yeux ta pâleur et ta tristesse, et supporter les angoisses et les tortures de ton âme, pour ne pas trahir ton secret, ton secret d'amour et de douleur! car tu ne peux plus t'abuser maintenant, pauvre jeune fille! ce Fausto, blessé pour une femme, expirant sur un lit de souffrance pour une femme, tu l'aimes de toutes les forces de ton âme; ton bonheur est attaché à son bonheur, ta gloire à sa gloire, ta vie à sa vie; un lien mystérieux unit ta destinée à la sienne; il enlace tes jours aux siens; pour lui tu as rêvé de hautes et brillantes destinées, un nom qui ne doit pas mourir, une palme immortelle, une apothéose de poète; et toute cette gloire appelée par toi sur sa tête s'évanouirait comme un songe trompeur! et celui dont les chants devaient illustrer ta patrie quitterait la vie avant d'avoir réalisé tes ambitieuses

espérances, sans léguer un nom à la postérité !

Ah ! pauvre Térésa , quelle triste déception, quelle douleur cruelle s'est emparée de ton cœur! Etrange et bizarre destinée! un inconnu, un homme dont les regards n'ont jamais rencontré les tiens, dont la voix n'a jamais retenti à ton oreille, dont tu ignores les goûts, le caractère, qui peut-être n'a aucune des vertus, des nobles qualités dont tu t'es plu à le douer, que sa renommée éloigne chaque jour de toi, qui hante les palais, les courtisans, les princes, les théâtres, qui ne soupçonne pas même ton existence, à qui nulle bouche n'apprendra qu'il est sur la terre un cœur qui ne bat que pour lui, une âme qui ne reçoit d'autres impressions que celles que tu lui as créées, ah! pauvre Térésa, pauvre fille infortunée, que ton amour est malheureux! que ton sort est digne de pitié!

Agenouillée dans sa chambre solitaire,

devant l'image de sa sainte patronne, la fille de Francesco priait pour Fausto Spinelli. « O bienheureuse Térésa! ma patronne, qui, comme moi, avez connu les misères de la vie humaine, s'écriait-elle, les yeux baignés de larmes, vous dont l'âme tendre a brûlé d'un amour terrestre, avant d'être purifiée par l'amour divin et sanctifiée par la pénitence, venez au secours d'une pauvre pécheresse dont le cœur est en proie à la douleur. Prosternée devant votre image adorée, je ne viens pas implorer votre intercession pour obtenir du ciel de vaines richesses afin de briller parmi mes compagnes d'un luxe frivole et mondain; mes désirs, simples comme moi, n'ont jamais franchi le seuil de la chaumière qui m'a vue naître, je suis née pauvre et je veux mourir pauvre; mais, ô bien aimée patronne! dont je m'enorgueillis de porter le saint nom, accordez à mes ferventes prières la vie de Fausto Spinelli, et, quelle

que soit ma misère, je fais vœu de faire célébrer tous les ans une messe en votre honneur et gloire, et de décorer votre sainte chapelle des plus belles fleurs de notre riche printemps. »

Ainsi, mêlant l'amour à la prière, la triste Térésa, pieuse et passionnée comme toutes les jeunes filles de sa patrie, ne croyait pas offenser le ciel en choisissant une sainte révérée pour la confidente de ses secrets tourmens. Son esprit, calmé par le vœu qu'elle venait de s'engager solennellement à remplir, se berça de douces espérances, et sa nuit, sans sommeil, fut moins agitée que ne l'avait été la nuit précédente.

Le lendemain elle se rendit de bonne heure à l'église, et elle y passa une partie de la journée à prier. Le soir, Stéphano arriva, léger et joyeux, apportant, suivant sa coutume, les feuilles du jour. Térésa se sentit défaillir à son aspect; pâle et tremblante d'émotion, elle reçut le journal des mains

du jeune imprimeur sans prononcer une seule parole, sans lui adresser un regard, un sourire.

« Vous êtes malade, mademoiselle, dit le pauvre garçon, affligé du changement subit survenu dans les traits adorés de celle qu'il chérissait. O ma tante! ma bonne tante, dit-il tout bas à Michelina, ne vous êtes-vous donc pas aperçue de l'état de souffrance de Téresa? elle vous aura caché son mal pour ne pas vous effrayer; mais elle ne saurait m'en imposer à moi, je ne vois que trop à l'air de son visage qu'elle n'est pas en bonne santé. Ah! mon Dieu! vite de l'air, du vinaigre! elle perd connaissance!... Téresa! pauvre Téresa, répondez: qu'avez-vous? Elle ne m'entend pas.... ses yeux sont fermés, ses lèvres pâles et tremblantes; un mouvement convulsif agite tous ses membres.... Aidez-moi, aidez-moi de grâce à la porter sur son lit. »

Michelina s'empressa à secourir la

jeune fille évanouie, et Stéphano la porta dans sa chambre, où elle ne tarda pas à reprendre ses esprits. « Je vous ai fait bien peur, leur dit-elle d'une voix affaiblie, en tournant vers eux des regards reconnaissans; mais rassurez-vous, mes bons amis, cela ne sera rien; mes forces reviennent; je suis mieux, beaucoup mieux; laissez-moi seule quelques instans, j'ai besoin de calme, de repos. Ne dites rien à mon père, qui est dans le jardin; allez le rejoindre tous deux, et je vous promets, par l'image de ma sainte patronne, d'aller vous tenir compagnie pendant le souper, et de chanter à Stéphano une de mes plus belles ballades.

— Il ne faut pas la contrarier, dit Michelina en emmenant son neveu, les jeunes filles ont leurs petites volontés, et Térésa, toute douce et toute bonne qu'elle soit, a quelquefois d'étranges manies. » Stéphano suivit sa tante à regret, et,

pour attendre patiemment le repas de famille et se distraire de son chagrin, il descendit au jardin arroser les fleurs de Térésa.

A l'heure du souper, la jeune malade, fidèle à sa promesse, vint s'asseoir à la table frugale dressée par les soins de Michelina. Sa pâleur avait disparu, ses yeux étaient vifs et brillans, et une certaine recherche dans sa personne annonçait qu'elle s'était occupée à réparer le désordre de sa toilette. Elle embrassa son vieux père et Michelina, tendit la main à Stéphano, et fit elle-même les honneurs du souper avec une grâce charmante. Tous les convives étaient ravis de la voir si affectueuse et si gaie: depuis long-temps elle était si triste, si peu causante! Au dessert, elle chanta d'une voix émue, mais pleine de douceur et de mélodie, une romance dont le refrain était ainsi conçu :

Un mot, un rien, calment notre douleur,
Et l'espérance est déjà le bonheur.

La feuille politique et littéraire remise ce soir-là par le jeune imprimeur à la fille de Francesco contenait l'article suivant :

« Les médecins célèbres appelés en con-
» sultation auprès du poète Fausto Spi-
» nelli ont déclaré que sa blessure n'était
» pas mortelle. Le duc souverain ne laisse
» pas passer un seul jour sans envoyer
» savoir de ses nouvelles, et le comte Lu-
» ciano de Spare, protecteur et ami du
» jeune auteur, s'est établi auprès du lit
» du malade, auquel il prodigue les soins
» les plus tendres et les plus empres-
» sés. »

Le lendemain de cette heureuse nouvelle, Térésa sortit secrètement de la maison avant le réveil de son père, et se rendit dans un quartier éloigné du sien, pour vendre, chez un orfèvre dont elle avait entendu vanter la probité, une croix

d'or et des boucles d'oreilles qu'une sœur de sa mère lui avait léguées en mourant. Après avoir échangé ces bijoux de peu de valeur contre une modique somme d'argent, elle alla trouver un prêtre de sa paroisse et lui paya le prix d'une messe en l'honneur de sa patronne. Puis, ayant pieusement assisté à l'office divin et rendu mille actions de grâces à la sainte qu'elle révérait, elle passa chez un jardinier fleuriste, renommé pour la variété de ses roses et la beauté de ses tulipes, et lui acheta, sans marchander, les plus fraîches et les plus belles fleurs de son parterre, pour orner la chapelle de la bienheureuse Thérèse.

Un sentiment de bonheur et de joie intérieure animait son visage, où se lisaient encore les vives et secrètes agitations de son âme. Ses yeux avaient repris leur éclat, et sa démarche légère, l'élégance de sa taille souple et élancée firent retourner la

tête à plus d'un jeune étudiant matinal, et arrachèrent même de flatteuses exclamations à quelques commis-marchands qui s'occupaient à mettre en étalage les richesses de leurs magasins.

Au bout de quinze jours, qui parurent bien longs à la pauvre jeune fille, priant et pleurant dans le silence des nuits, le bulletin officiel de la Gazette florentine apprit à ses abonnés que Fausto Spinelli, appuyé sur le bras du comte Luciano de Spare, était sorti de sa chambre pour prendre l'air sur la terrasse de sa maison.

Térésa, rassurée sur l'état de son malade chéri, Térésa, ranimée et joyeuse, se para de ses habits de fête, releva ses longs cheveux avec une épingle d'argent, s'enveloppa de son voile le plus blanc et le plus fin, et demanda d'une voix caressante à son vieux père la permission de faire une promenade hors de la ville, avec Michelina.

Francesco consentit de grand cœur à

lui laisser prendre cette petite distraction, et la tante de Stéphano, après avoir confié la garde du brave invalide à une honnête femme du voisinage, tira de son coffret son mantelet de soie noire, sa coiffe des dimanches, ses souliers à boucles d'argent, et, prenant le bras de Téresa, se mit en route avec elle pour une excursion lointaine.

Il était neuf heures du matin lorsque la bonne Michelina et sa jeune compagne franchirent les portes de la ville. Le ciel pur de la Toscane n'était voilé par aucun nuage, une brise légère agitait le sommet des orangers fleuris qui bordaient les rians sentiers que parcouraient les deux promeneuses, et une pluie embaumée de feuilles et de fleurs jonchait la terre de leurs débris odoriférans. Téresa, folâtre et légère, s'arrêtait à chaque buisson et cueillait une branche d'aubépine, ou quelques framboises sauvages pour rafraîchir ses lèvres encore brûlantes de la fièvre

qui l'avait dévorée. Son voile s'accrochait parfois aux longues épines de la haie vive et touffue qui séparait les champs de la route, et ses belles mains se piquaient en voulant le dégager; mais elle riait de ses légères blessures et courait affronter de nouveaux dangers. Michelina la grondait doucement, heureuse de la voir si belle, si joyeuse et si innocente. L'amour n'a pas encore passé par là, pensait la vieille, en la regardant sauter un fossé avec l'agilité du daim qui bondit dans les forêts. Hélas! pauvre femme abusée, que les apparences trompaient, si tu avais pu lire alors dans l'âme de cette jeune fille, quelle eût été ta douleur et ton effroi!

Sur le midi, la chaleur étant devenue insupportable, Michelina proposa à sa compagne d'entrer dans une ferme d'assez belle apparence, qui se trouvait à quelque distance du grand chemin, et d'y deman-

der une jatte de lait. Térésa accepta la proposition avec plaisir, et toutes deux se dirigèrent vers l'habitation champêtre, où elles ne trouvèrent qu'une paysanne âgée et trois petites filles, jolies, brunes et proprettes, dont l'aînée avait tout au plus douze ans. Le fermier, sa femme et ses domestiques étant occupés au dehors, la vieille gardienne de la ferme reçut les deux voyageuses avec cordialité et les fit asseoir sur un banc ombragé de platanes, dans une petite cour où venaient s'ébattre des poules, des canards et de superbes pigeons au plumage nuancé et brillant. « Reposez-vous ici, mesdames, dit la bonne villageoise, vous y serez à l'abri du soleil et de la poussière de la route. Toi, Francina, va quérir des tasses dans le buffet, tandis que je vais aller à la laiterie. Je veux vous choisir moi-même votre déjeûner, oui-dà, c'est qu'il y a lait et lait;

nous avons celui d'hier, et celui de ce matin, qui n'a pas été encore écrémé : c'est de ce dernier que je veux vous faire goûter, et, soyez tranquilles, malgré mes quatre-vingts ans, je ne me tromperai pas de vase, car, grâce en soit rendue à sainte Catterina, ma bonne patronne, j'ai encore de bons yeux pour mon âge. » En disant ces mots la vieille fermière s'éloigna d'un pas ferme en redressant avec une sorte de fierté sa taille courbée par les années et les travaux des champs.

Au bout de quelques minutes, elle revint avec une large terrine de grès contenant le doux et rafraîchissant breuvage. La petite Francina le versa dans les tasses et offrit d'apporter aux deux dames du pain bis. Soudain, le roulement d'une voiture se fit entendre dans le lointain. Les enfans quittèrent aussitôt le bosquet en courant pour aller la voir passer sur la route. « Mère! mère! accourez vite,

dit Francina en passant son visage hâlé et vermeil à travers le feuillage ; un beau monsieur, tout cousu d'or et de broderies, demande à boire pour un malade étendu dans la berline à quatre chevaux qui vient de s'arrêter près d'ici. Oh! je l'ai reconnu tout de suite, c'est le piqueur du comte Luciano, il porte ses belles couleurs rouges et vertes que j'aime tant. » Térésa, qui approchait alors de ses lèvres la tasse de lait qu'on venait de lui verser, devint blanche comme son voile de lin; mais se levant tout-à-coup avec vivacité : « Tenez, chère petite, dit-elle à la jeune fille, portez-lui bien vite ce qu'il demande. » Francina ne se le fit pas répéter, et, prenant aussitôt la tasse des mains de la tremblante Térésa, elle s'éloigna du berceau en courant.

Michelina et la vieille Catterina, curieuses de voir le bel équipage et la brillante livrée, suivirent les enfans, et Té-

résa, se sentant défaillir, retomba sur son banc presque sans connaissance. « Si près de moi, murmura-t-elle avec un soupir, et je ne le verrai pas! et pourquoi? qui m'en empêche? ne puis-je rejoindre Michelina et me mêler au groupe d'enfans rassemblés sur la porte? ah! courons!..... courons vite. » Mais vainement la pauvre jeune fille voulut rassembler ses forces, la violence de son émotion paralysait tous ses mouvemens, et elle fut contrainte de s'appuyer contre un arbre pour ne pas tomber.

Le bruit des roues de la berline, qui quittait le sentier sablé de la ferme pour reprendre le pavé du grand chemin, la tira de sa stupeur; un cri étouffé sortit de sa poitrine oppressée, ses yeux se couvrirent d'un voile épais, et ce ne fut que lorsqu'elle entendit la voix de sa vieille amie qu'elle parvint à surmonter le trouble

de ses sens et à reprendre ses esprits.

La tante de Stéphano, qui causait avec la vieille Catterina, vint se rasseoir sur le banc, auprès de Térésa, sans remarquer l'altération subite de son visage, et, tout en écoutant parler la fermière, elle émietta un énorme morceau de pain bis dans sa jatte de lait et se lesta copieusement l'estomac, afin de reprendre des forces pour retourner à la ville.

Térésa, la voyant ainsi occupée, prit la main de la gentille Francina et lui demanda de la mener voir l'étable à vaches. L'enfant y consentit volontiers, et lorsque toutes deux se trouvèrent seules : « Ma jolie petite, dit la fille du vieux soldat à la brune et naïve villageoise, racontez-moi donc, je vous prie, ce que vous savez de ce brillant seigneur dont la voiture s'est arrêtée tout-à-l'heure devant votre maison, et quel était le pauvre monsieur

malade à qui j'ai donné de si grand cœur ma tasse de lait? — Oh! dame, c'est pour le moins un prince, bien riche, bien riche; il se nomme le comte Luciano et il passe souvent par ici pour se rendre à sa villa, dont les murs sont, dit-on, de marbre blanc, et les jardins tout remplis de statues d'or, de bronze et d'argent. — Mais........ l'autre voyageur....... le jeune homme malade...... croyez-vous que ce soit un prince aussi? — Assurément, car il avait un large manteau de velours vert, doublé de satin cramoisi, et sur sa toque noire une belle plume blanche rattachée par un gros diamant rouge, qui brillait au soleil comme un charbon ardent. Vous voyez bien que ce doit être aussi un grand seigneur. — Et son visage était pâle, amaigri, souffrant? — Blanc comme le col de sa fine chemise de batiste, garnie d'une dentelle à fond fleuri dont la

riche broderie se dessinait sur le fond vert foncé de son manteau. — Vous a-t-il remerciée de votre obligeance, au moins? car les grands sont, pour la plupart, si vains de leurs titres et de leur richesse qu'ils sont quelquefois durs et impolis avec leurs inférieurs. — Oh ! celui-ci n'est pas fier du tout, je vous assure; il m'a dit, d'une voix douce comme une musique d'église au moment du lever Dieu : « Merci, ma jolie petite : que la Vierge et les saints vous bénissent, vous qui m'avez fait tant de bien en m'apportant cette boisson salutaire ! » Puis il a jeté belle une pièce d'argent dans mon tablier, en me priant d'acheter des bonbons et des rubans pour l'amour de lui. — De grâce, montrez-moi cette pièce, chère Francina, s'écria Térésa avec l'accent de la prière. »

La petite fouilla aussitôt dans la poche de son tablier et en tira une pièce d'ar-

gent à l'effigie du duc souverain. « Ah ! pensa Térésa, en la serrant dans ses doigts avec un mouvement convulsif, que cette enfant est heureuse d'avoir un souvenir de lui ! » puis, se rappelant soudain qu'elle en avait sur elle une toute semblable, elle laissa tomber la pièce et, en se baissant pour la ramasser, elle substitua adroitement la sienne à celle donnée par Fausto. La petite se hâta de remettre son argent dans sa poche, et mettant un doigt sur ses lèvres : « Mademoiselle, dit-elle à Térésa, ne dites pas, je vous prie, à mère Catterina que l'on vient de me faire tout-à-coup si riche. Je veux la surprendre à sa fête et lui donner un bénitier de cristal et un crucifix d'ébène.

La belle Florentine embrassa l'aimable enfant sur ses joues rebondies et vermeilles, la loua de son bon cœur et lui promit une discrétion à toute épreuve ;

puis, comme le jour s'avançait, elle alla rejoindre Michelina, et toutes deux, après avoir payé leur déjeûner champêtre, se remirent en route pour la ville.

Mais la jeune fille ne folâtrait plus sur la route ; elle ne cueillait plus ni fleurs ni framboises sauvages : pensive et absorbée dans une silencieuse rêverie, elle écoutait avec distraction le babil de Michelina qui, rajeunie par sa promenade et son déjeûner, eût volontiers, à son tour, butiné les haies et franchi les fossés.

Le soir, dès que Téresa fut seule dans sa chambrette, elle s'empressa de suspendre à son cou, comme une précieuse relique, la pièce d'argent de Fausto Spinelli, et s'endormit épuisée de fatigue et d'émotion, mais heureuse, oh! bien heureuse, la pauvre fille, de sentir battre son cœur sous le froid métal touché par une main si chère.

Dès que le jeune poète eut achevé de

rétablir sa santé dans la délicieuse villa du comte de Spare, il reprit ses travaux littéraires; mais sa plume, jusqu'alors tendre, sérieuse ou badine, devint satirique et mordante. Une froide ironie, une critique sévère des mœurs du jour, remplacèrent les élans sublimes de son âme ardente et sensible. Malheureux par l'infidélité d'une femme qu'il avait crue digne de son amour, mécontent des autres et de lui-même, ses écrits se colorèrent d'une teinte de misanthropie qui lui attirèrent bientôt un grand nombre d'ennemis.

Térésa seule, Térésa, la jeune fille obscure, inconnue, devina la cause de cette humeur atrabilaire et intolérante; son cœur de femme avait lu dans celui de Fausto; il avait deviné toutes ses douleurs, et, n'ayant pas la force de blâmer celui qu'elle aimait sans espérance, elle se contentait de le plaindre en secret.

Que n'eût-elle pas donné pour rendre le repos à cet esprit malade, désabusé des douces illusions qui lui faisaient chérir la vie? Qu'elle eût été heureuse et fière à la fois de pouvoir lui dire qu'il existait au monde une âme tendre et délicate qui sympathisait avec la sienne, une âme unie à la sienne par la douleur, qui ne jugeait pas son cœur d'après ses écrits, et n'imputait, ni à la dureté de son caractère, ni à la causticité de son esprit, les mordantes satires échappées à sa plume dans un accès d'humeur et d'ennui.

Ah! c'est que Térésa, si pieuse, si douce et si bonne, avait acquis l'expérience du cœur en lisant avec effroi dans le sien; elle sentait qu'une triste déception, qui tout-à-coup vient décolorer les rêves de notre jeunesse, et briser l'idole chérie devant laquelle nous avons plié le genou, doit laisser une longue et terrible empreinte de désespoir et de vengeance

dans un caractère ardent et passionné.

Traînant une vie sans avenir de bonheur, et n'existant que par la flamme mystérieuse et brûlante qui consumait ses jours, la triste Térésa, semblable à une ombre plaintive condamnée à errer sur la terre, passait des heures entières assise à l'ombre de son bosquet de jasmins, absorbée par la rêverie sombre et contemplative qui la dévorait.

Michelina n'osait troubler sa solitude dans la crainte de lui paraître importune, et voyait avec douleur cette jeune et belle fille s'incliner sur sa tige comme une plante délicate dont l'ardeur du soleil a fané les suaves et brillantes corolles.

La santé de Francesco lui donnait aussi de vives inquiétudes ; ses infirmités augmentaient de jour en jour, et sur la fin de l'automne une violente attaque de paralysie vint hâter sa mort, et ravir à sa fille chérie le seul protecteur qu'elle eût au monde.

Avant de quitter la vie, le vieux soldat la fit approcher de son lit, et lui fit promettre de ne point se laisser abattre par la douleur.

« Ma fille, lui dit-il d'une voix affaiblie par les souffrances d'une longue agonie, ma Téresa bien-aimée, seule joie de ma vie, unique bonheur que le ciel m'ait accordé sur cette terre, promets à ton vieux père de vivre pour soigner l'existence de celle qui m'a consacré la sienne et qui t'a tenu lieu de mère. J'aurais voulu, avant de me séparer de toi pour toujours, te laisser sous la protection d'un époux digne de toi : Dieu en a ordonné autrement; je me soumets sans murmurer à ses impénétrables décrets. Sois toujours pieuse et sage, ma Téresa; et si la prière d'un mourant ne trouve pas d'opposition dans ton jeune cœur, dès que tu auras quitté tes vêtemens de deuil, prends pour époux et pour appui l'honnête et bon

Stéphano. Michelina m'a fait l'aveu de son amour pour toi. Il est laborieux, économe; ses mœurs sont pures, sa conduite irréprochable; il te rendra heureuse, j'en suis sûr. Cependant, que ton respect pour ma mémoire ne te contraigne pas à lui donner ta main; je prie, ô ma Térésa! mais je n'ordonne pas. »

A ces mots, le vieillard serra, dans ses mains froides et décharnées, la main de sa fille éplorée, et s'endormit du sommeil des justes pour ne plus se réveiller.

La mort de Francesco ne fut pas le seul malheur qui vint frapper l'orpheline infortunée. Avec la vie du brave soldat s'éteignit la modique pension qui faisait subsister le petit ménage, et Térèsa fut obligée de recourirà son aiguille pour ne pas mendier son pain. Le sombre chagrin dont elle était la proie, et son assiduité à l'ouvrage, désespéraient Stéphano; mais il redoublait son amour et son courage, car il

avait appris, de la bouche même de celle qu'il aimait, le dernier vœu de Francesco, et soupirait avant la fin du deuil de Térésa pour assurer un sort tranquille à la compagne de son choix. Cependant, respectant sa tristesse et ses vêtemens lugubres, jamais il ne prononçait devant elle le mot de mariage, et ce n'était qu'avec la bonne Michelina qu'il osait parler de ses projets et de ses espérances.

Trois mois entiers se passèrent sans que Térésa consentît à franchir l'enceinte silencieuse de sa demeure pour chercher au dehors une innocente distraction. Vainement Michelina la suppliait de sortir quelquefois avec elle, ses instances n'obtenaient qu'un refus.

Un soir, c'était la veille de la Sainte-Cécile, Stéphano apporta deux billets d'entrée pour la chapelle du palais ducal, où devait se célébrer une messe en musique. Cette cérémonie religieuse conve-

nait à la disposition mélancolique et à la pieuse dévotion de l'orpheline; elle remercia Stéphano par un de ces rares et tristes sourires qui allaient au cœur du bon jeune homme, et promit de se rendre le lendemain à la chapelle, accompagnée de sa mère adoptive.

Une foule nombreuse remplissait les parvis du temple saint, lorsque Michelina et sa jeune compagne pénétrérent sous ses voûtes antiques. Ne pouvant parvenir à trouver un banc pour s'asseoir, elles restèrent debout, dévotement recueillies, en attendant que le service divin commençât. Le duc de Toscane, dont la tribune, ornée de riches draperies à crépines d'or, faisait face au pilier contre lequel s'appuyait Térésa, entra bientôt suivi de quelques grands seigneurs de sa cour, et l'orgue annonça sa présence par une musique douce et mélodieuse qui prépara

tous les cœurs à de pieuses émotions et à de saintes extases.

« Voilà notre bon prince, signor cavaliero, dit un homme d'une figure respectable à un jeune étranger qui paraissait nouvellement arrivé dans la ville; voyez, quelle noble prestance! quel sourire affable! La majesté empreinte sur son royal front n'altère en rien la douceur de ses traits. Ses deux favoris sont à ses côtés : l'un est le comte Luciano de Spare, noble et riche seigneur qui protége de son crédit les arts et les sciences; l'autre est le poète Fausto Spinelli, dont la renommée a déjà franchi les Alpes, et que notre gracieux souverain accueille dans son palais moins en artiste qu'en ami. »

A ce nom, à cet éloge de celui qu'elle aime, prononcé par un inconnu, Térésa tressaille, ses yeux se dirigent vers la tri-

bune élégante, et cherchent à deviner, parmi la foule brillante qui entoure le grand-duc, celui qu'elle désire si ardemment connaître. Un jeune homme, d'une taille svelte et élancée, dont les yeux noirs pétillent d'esprit et de malice sous d'épais sourcils d'ébène, qui se dessinent sur un front noble et ouvert, avance hors de la tribune sa tête ornée d'une toque noire surmontée d'une plume blanche. Un manteau de velours vert, doublé de satin cramoisi, se drape avec grâce sur ses épaules. Il parle à l'oreille d'un jeune officier décoré de plusieurs ordres étrangers, et, à travers sa moustache frisée, qu'un léger sourire relève aux deux coins de sa bouche, deux rangées de dents, éclatantes de blancheur, se montrent avec une gracieuse coquetterie.

« C'est lui ! pensa Térésa, tremblante d'amour et d'émotion ; voilà le costume que m'a dépeint la petite fermière : c'est

lui ! je n'en saurais douter au trouble qui m'agite, à la joie folle qui fait bondir mon pauvre cœur. » Et la jeune fille, émue, palpitante de bonheur, embellie par la présence de celui qu'elle aime, ne voit plus la foule qui l'entoure, n'écoute plus les sons harmonieux qui font retentir les voûtes du temple saint, les chants divins qui se mêlent aux prières du peuple. Elle ne s'enivre plus du parfum de l'encens qui brûle sur l'autel ; elle n'a qu'une seule pensée, son âme tout entière a passé dans son regard ; elle ne voit, ne pense, ne respire que pour Fausto, pour Fausto, insouciant et gai, qui promène ses yeux sur la multitude, sans se douter que la plus belle fille de Florence l'admire, le contemple en silence, cherchant à deviner, au mouvement de ses lèvres, les paroles qui lui échappent.

Pour la première fois de sa vie, Térésa assista à la célébration des saints mystères

sans prendre part à leur touchante solennité. L'amour terrestre qui consumait son âme triompha de l'amour divin, et ce ne fut qu'au moment du lever-Dieu, quand toutes les têtes s'inclinèrent, quand tous les genoux se plièrent, et que la voix pure et sonore d'un enfant s'éleva seule dans le silence pour glorifier la présence de Dieu, qu'elle retrouva au fond de son cœur le besoin de prier et d'adorer.

Au sortir de la chapelle, les deux femmes eurent beaucoup de peine à se faire jour au travers des flots immenses du peuple que la curiosité avait attiré à l'entour du palais ducal. De nombreux et brillans équipages, dont les chevaux, richement caparaçonnés, frappaient du pied avec impatience, effrayaient le timide piéton qui cherchait à gagner les rues adjacentes. Michelina, assourdie par le bruit des roues, les cris des cochers, et le mouvement tumultueux qui régnait sur la

place, s'était réfugiée, avec sa jeune compagne, sous la colonnade extérieure du temple, résolue d'attendre quelques instans plutôt que de courir le risque d'être écrasée en voulant se jeter au milieu d'un danger réel.

La beauté de Térésa, ses vêtemens lugubres, et la pâleur de son visage, à moitié caché sous les plis ondoyans d'un long voile noir, attirèrent l'attention de quelques jeunes seigneurs qui attendaient leurs voitures. « Par le ciel! s'écria l'un d'eux, voilà une figure de madone qui fait honte à la vierge de Raphaël. Ne trouvez-vous pas comme moi, signori, que cette blanche jeune fille est digne du pinceau de nos plus grands maîtres?

— Vraiment, le peintre courrait grand risque de devenir amoureux de son modèle, répondit un autre; c'est dommage que ses grands yeux s'obstinent à demeurer modestement baissés. Je donnerais de

grand cœur les cent pistoles que je vous ai gagnées hier, mon cher marquis, pour que son doux regard vînt chercher le mien.

— D'honneur, vicomte d'Alvano, vous gagneriez encore à ce marché ; mais puisque vous vous avisez de me rappeler ma défaite, j'espère bien que vous viendrez ce soir au cassino me donner ma revanche.

— Très-volontiers. A ce soir, très-cher!

— A ce soir, après le bal de la princesse Elmira. »

Et les nobles seigneurs se séparèrent gaîment, non sans jeter quelques tendres œillades à l'orpheline, qui, tout entière à sa rêverie, n'avait pas entendu un mot de leur conversation.

Tout-à-coup, une voix au timbre pur et sonore vint frapper son oreille. « Bella! bellissima! disait la voix ; più bella che la Madre dei Angeli. » Térésa se sent

défaillir : celui qui vient de lui adresser ce compliment flatteur est le jeune homme au manteau vert, aux noires moustaches, à la toque surmontée d'une plume blanche. D'une main tremblante, la jeune fille ramène son voile sur son visage, pour cacher la subite rougeur qui colore son front virginal, et, saisissant le bras de Michelina : « Ma mère, dit-elle à demi-voix, soutenez-moi, je ne me sens pas bien. »

« La voiture du comte de Spare ! » cria un domestique revêtu d'une riche livrée verte et rouge; et baissant le marche-pied d'un carrosse doré, dont les panneaux étaient décorés de brillans écussons, le valet brodé d'or et de soie aida le beau cavalier à monter dans son équipage.

« Le comte de Spare ! » murmura Térésa d'une voix faible et mourante, en suivant du regard le fringant attelage qui s'éloignait avec rapidité; et elle tomba

sans connaissance dans les bras de sa vieille amie.

La pauvre femme perdit la tête en voyant sa jeune compagne évanouie; mais par bonheur, Stéphano, qui les cherchait dans la foule, arriva assez à temps pour venir à son aide. Il transporta sa fiancée dans une maison voisine, où les plus prompts secours lui furent prodigués; puis, quand elle eut repris ses forces, il la reconduisit chez elle, mesurant son pas à sa marche tremblante, et ne la quitta que lorsque sa tante l'eut mise au lit.

« Le comte de Spare ! » répétait Térésa, accablée sous le poids d'une déception cruelle; et elle se tordait les mains avec désespoir, et des larmes amères inondaient son pâle visage.

Michelina, ne comprenant rien à ces exclamations étranges, crut que sa fille adoptive avait le délire, et courut bien vite chercher un médecin. Ce dernier trouva que

la malade avait de la fièvre, et, après avoir ordonné une potion calmante pour la nuit, il se retira en recommandant que le plus grand silence régnât dans la chambre, ajoutant que quelques heures de sommeil suffiraient pour guérir l'irritation nerveuse à laquelle la pauvre enfant était en proie. La tante de Stéphano s'établit au chevet de Térésa, et défendit l'entrée de sa chambre à son neveu, qui, respectant les ordres du docteur, passa la nuit entière dans la pièce voisine, prêtant l'oreille au moindre bruit, debout, collé contre la porte qui le séparait de celle qu'il adorait.

Les prières que le bon jeune homme adressait mentalement au ciel pour la prompte guérison de Térésa, et les soins attentifs de Michelina, ne furent pas sans influence sur l'état de la malade : la fièvre se calma, le délire cessa. Au bout de la semaine, la jeune fille reprit ses travaux

accoutumés, et, cachant sa douleur secrète sous l'apparence d'un calme trompeur, elle s'efforça de sourire à ses amis pour dissiper leur inquiétude.

Depuis l'aventure de la chapelle, sa mélancolie était devenue plus sombre, l'espoir s'éteignait de jour en jour dans son âme ; mais, douce et résignée, aucune plainte ne s'échappait de ses lèvres, et ce n'était que dans le silence des nuits qu'elle osait donner un libre cours à ses larmes et à sa douleur.

Les feuilles publiques, que Stéphano continuait de lui apporter exactement tous les soirs, étaient devenues son unique distraction, sa seule lecture ; le nom de Fausto Spinelli s'y trouvait souvent, et ce nom magique avait toujours le pouvoir d'endormir ses chagrins.

Hélas! cette joie éphémère, cette consolation innocente fut bientôt troublée par une nouvelle cruelle, inattendue, qui vint

de nouveau déchirer son cœur. Elle lut un jour que Fausto venait d'être exilé de la cour, pour avoir osé, dans une satire mordante, attaquer les vices et les ridicules de quelques courtisans, qui, jaloux de la haute faveur du poète, avaient conjuré sa perte.

« Calomnié et proscrit! s'écria la fille de Francesco; ô Spinelli! cette infortune manquait à ta gloire. Mais ton âme, grande et méconnue, sera-t-elle assez forte pour mépriser l'ingratitude des hommes et supporter avec courage l'injustice de tes compatriotes? Banni de ta belle patrie, de cette patrie qui devrait s'enorgueillir de t'avoir vu naître, trouveras-tu des forces pour lutter contre le destin? Oh! si j'étais là, près de toi, pour te consoler, te ranimer et t'aider à marcher dans la vie! si j'étais là pour écouter tes plaintes, raviver ton génie, adoucir l'amère douleur de ton âme, tu serais moins malheureux.

Mais hélas! maintenant qu'errant et fugitif, tu courbes ton front de poète sous la main de fer du pouvoir, qui me parlera de toi? qui viendra m'apprendre en quel lieu solitaire tu traînes tes jours désenchantés? qui m'apportera les sons plaintifs de ta lyre? et que fais-je sur cette terre d'épreuves et de douleur, moi, qui ne puis prendre la moitié de tes peines et partager ton exil? »

Oh! ce fut alors que Térésa, dont nulle expansion de cœur ne venait adoucir les chagrins, se laissa dominer par son désespoir. Michelina, effrayée de sa tristesse, et ne pouvant s'en expliquer la cause, engagea Stéphano à parler enfin de son amour et de ses projets de bonheur. Et Stéphano, un genou en terre et les yeux baissés comme un criminel qui attend l'arrêt de sa mort, osa, pour la première fois, déclarer ses respectueux sentimens à celle qu'il adorait.

Térésa, qui s'attendait de jour en jour à cet aveu, ne parut ni surprise ni embarrassée ; elle releva le timide jeune homme, lui tendit la main avec dignité, et levant au ciel son mélancolique regard : « Mon père, dit-elle avec un accent solennel, vos derniers vœux seront exaucés sur cette terre où vous m'avez laissée, moi, pauvre orpheline, sans autre héritage que vos vertus. Stéphano sera mon époux, j'en prends aujourd'hui l'engagement sacré en présence de celle qui m'a servi de mère. » Puis, retirant de son doigt amaigri un anneau d'argent, seul bijou qu'elle possédât dans son humble misère, elle le passa à celui de l'honnête homme que l'auteur de ses jours avait jugé digne de la rendre heureuse.

On était aux fêtes de Pâques; le deuil de Térésa venait de finir, et il fut décidé

que la cérémonie du mariage aurait lieu après la Pentecôte.

La veille de son mariage, la jeune fille témoigna le désir d'aller prier, seule, sur la tombe de son père; sa vieille amie ne s'y opposa pas; mais ayant secrètement prévenu Stéphano du projet de sa fiancée, ce dernier la suivit de loin au cimetière, et protégea de son regard d'amant l'orpheline agenouillée près de la modeste croix qui surmontait la pierre funéraire.

L'aurore du jour qui devait enfin combler tous les vœux de l'amoureux Stéphano se leva pure et radieuse. Térésa, vêtue de blanc et couronnée de roses, marcha à l'autel, soutenue par la bonne Michelina, fière de lui servir de mère.

En revenant de l'église, la nouvelle mariée se rendit seule à son bosquet chéri, pour jouir d'un moment de solitude et rêver en liberté aux saints de-

voirs qu'elle allait être appelée à remplir.

Au bout d'une heure d'absence, Stéphano, inquiet de ne pas la voir, descendit au jardin, et se dirigea vers le bosquet.

Qui pourra dépeindre l'effroi du bon jeune homme en trouvant sa Térésa chérie, adorée, étendue sans connaissance sur le banc de mousse, les yeux ouverts et fixes, les lèvres décolorées et les mains froides comme celles d'une vierge de marbre ?

Ses cris attirèrent Michelina et les témoins invités au repas des noces. On transporta la jeune épouse sur son lit nuptial, enveloppée dans son long voile blanc, et le front paré du bouquet virginal, emblême de candeur et d'innocence.

Hélas! ce fut vainement que le malheureux Stéphano et sa tante désolée tentèrent de ranimer cette plante flétrie par les secrets orages du cœur ; la flamme de la

vie s'était éteinte pour toujours dans l'âme passionnée de cette jeune et belle vierge, et la couronne de roses blanches fut déposée le lendemain sur son cercueil avant d'être fanée !

— FIN. —

MINA,

NOUVELLE POSTHUME,

PAR

Mme ISABELLE DE MONTOLIEU.

MINA.

A la porte de Neustadt, petite et jolie ville située à dix lieues de Vienne, demeurait depuis quinze années Williams Munster, homme d'un âge mur, dont la figure, belle encore, accusait pourtant plus d'années qu'il n'en avait réellement, par

suite de l'expression sérieuse, même sévère, dont elle était empreinte.

La fortune de M. Munster était assez considérable pour contenter des goûts moins modestes que ne le paraissaient les siens. Il vivait dans une retraite absolue, au milieu de sa famille, composée de deux filles et d'une vieille cousine. Le calme, l'ordre le plus parfait, régnaient dans cette maison, où le bruit des plaisirs du monde n'arrivait jamais. Les domestiques mêmes se distinguaient par une grande expression de retenue et de décence, et, telle était la profonde considération qu'inspirait la famille Munster, que jamais un mot de critique ou de blâme n'était prononcé contre elle. M. Munster ne voyait presque personne, et sa société semblait se restreindre encore à mesure que ses filles prenaient des années.

Il y avait pourtant des réunions gaies et brillantes, dans la petite ville de Neustadt; elle était même presque entièrement habi-

tée par une noblesse aisée; mais M. Munster n'ayant, dès le commencement, rendu aucune des visites qu'on lui avait faites, on ne se présentait plus chez lui, quelque désir qu'en éprouvassent les jeunes gens, qui avaient entendu dire que ses filles étaient d'une beauté remarquable. On les apercevait seulement à la messe basse du dimanche; mais elles n'allaient jamais aux promenades publiques. Un immense parc tracé à l'anglaise, parfaitement cultivé, orné d'arbustes, de plantes rares et de serres magnifiques, leur suffisait, disait-on, pour toute distraction.

Cependant la jeunesse qui juge avec raison d'après elle-même, ne pouvait se persuader que de si jeunes et si jolies personnes n'eussent pas préféré des bals, des réunions, quelques parties de plaisir enfin, à la solitude de leur parc, tout agréable qu'il pût être, et plus d'un jeune homme de Neustadt, renommé par des succès brillans dans cette ville, ainsi qu'à

Vienne, rôdaient souvent autour des murs du parc de M. Munster; plusieurs même aperçurent quelquefois les robes blanches et flottantes des deux sœurs au travers des grilles qui donnaient sur la campagne; mais comme on ne se hasarde pas sans réflexion auprès de jeunes personnes qui ont un père comme M. Munster, les élégans se bornaient à une admiration et à une curiosité sans résultat. Cependant plusieurs d'entre eux faisaient, avec un aplomb de très-bon goût, le portrait des deux sœurs; disaient quels étaient leurs talens, leurs goûts, leur caractère, et cela sans en savoir un mot et pour paraître plus instruits que les autres.

A cette époque, une princesse de la famille royale acheta une terre à la porte de Neustadt. et s'y établit. La princesse n'était plus jeune, n'avait jamais eu de crédit à la cour, ne s'était point mariée; aussi lui fut-il facile de choisir sa résidence et de vivre à sa fantaisie. Cepen-

dant, quelque peu brillant que fût son entourage, son séjour à Neustadt y produisit beaucoup de sensation. S. A. R. annonça d'ailleurs qu'elle recevrait tous les dimanches, et que, deux fois le mois, il y aurait bal dans les salons du château ou dans le parc, suivant la saison. On pensa alors naturellement que Williams Munster, qui avait une des plus belles propriétés du pays, ne pourrait se dispenser de présenter ses hommages à la princesse; mais on se trompa encore dans cette conjecture.

Cependant S. A R., donnant une fête très-brillante pour célébrer son arrivée, et sachant que M. Munster avait deux filles jeunes et jolies, crut qu'elle ne devait point s'offenser de ce que leur père n'était pas venu lui rendre ses devoirs, ou plutôt elle se plut à supposer que cette famille, qui n'était point titrée, dont le nom était obscur, avait besoin de quelque encouragement, et elle chargea son secrétaire intime d'envoyer une invitation pour le bal,

à M. Munster et à ses filles. Il la reçut au moment où il prenait le thé avec sa famille, et, parcourant le papier sans le moindre intérêt, il le roula entre ses doigts, le jeta dans une grande corbeille placée sous une table dans le salon, et puis il se leva pour rentrer dans son cabinet, où il passait habituellement le reste de la soirée.

Quoique l'automne fût avancée, le temps était doux et invitait à une promenade d'un moment, car la nuit était bien près. Mina se leva pour se rendre au jardin; déjà même elle tenait entr'ouverte la porte de glace qui y conduisait, quand elle fut arrêtée par la voix de sa sœur.

« Où vas-tu si vite? prononça celle-ci avec une sorte d'impatience, je voulais te parler, te consulter.

— Me consulter! répondit Mina en se rapprochant de sa sœur; pour quelle grande affaire, mon Dieu? et ne peux-tu me dire cela ce soir quand nous serons retirées? Je

voudrais profiter du peu de jour qui reste pour....

— Pour aller au jardin! s'écria Louise; et n'es tu pas lasse de nos poissons rouges, de nos cygnes que vante tant la cousine Brigitte? ne sais-tu point par cœur le nombre de nos froides statues et même des pierres qui forment le pont chinois? Pour moi, j'ai tant de fois arpenté nos allées que j'en suis fatiguée; j'aimerais enfin à me crotter un peu les pieds sur les pavés d'une ville; je m'ennuie....

— Heureusement, interrompit Mina avec douceur, que tu vas le voir ce monde que tu désires tant connaître, puisque tu te maries bientôt.

— Bientôt, voilà qui n'est pas décidé. Écoute, Mina : notre éducation sévère, et pourtant assez brillante, a eu quelques inconvéniens pour moi; et mon père, en nous sevrant de la société, n'aurait pas dû nous la faire connaître par des livres. Est-il juste, en un mot, de priver ainsi de pau-

vres jeunes filles de tout plaisir? Enfin, qui, excepté notre miroir, nous a dit que nous étions jolies? Et puis, quelle monotonie que nos soirées passées avec Brigitte, qui ne parle que des dangers du monde et de la perfidie des hommes, comme si parler d'une chose, même en mal, ne suffit pas pour donner le désir de la connaître! Encore mon père ignore-t-il qu'elle nous entretient de tout cela, car il le lui défendrait. Il veut, je crois, que nous arrivions jusqu'à la vieillesse sans savoir ce que....

— Puisque tu vas te marier, répéta encore une fois Mina, de quoi te plains-tu donc ?

— De quoi? de ce que mon père m'ait fiancée par procuration comme une princesse; aussi je t'assure que si le fiancé ne me convient pas, je dis non, tout net.

— Oh! tu n'oserais, s'écria Mina pâlissant à cette seule supposition, tu n'oserais, ma sœur, car mon père....

— Je ne le crains pas tant que toi, Mina, et je t'assure que je dirai bien positivement non, si Ludovic Warner me déplaît. Que m'importe, à moi, qu'il soit le fils d'un ancien ami de mon père? Me faire la cour par lettre et par l'organe de M. Munster, qui met du sérieux et de la solennité dans tout, est-ce bien s'y prendre pour se faire aimer?

— Tu oublies le respect, Louise, dit Mina avec une douce sévérité : est-ce à nous de scruter les motifs de la conduite de notre père?

— Oh! je sais bien que tu vaux mieux que moi, que tu ne t'écartes jamais des convenances, quoique mon père te traite plus froidement que personne; mais crois-tu que je lui sache gré de la préférence qu'il me montre sur toi, sur toi si bonne, si parfaite? » Et des larmes brillèrent tout-à-coup dans les yeux bleus de Louise.

« Bonne sœur, dit Mina en baisant le front de Louise, ne te révolte point

ainsi; mon père a de l'expérience; il aura sans doute découvert en moi le germe de quelque grand défaut, dont sa sévérité veut me corriger.

— Toi, Mina, toi des défauts! toi qui joins la bonté à l'esprit d'un ange! qui oserait penser à te punir quand il n'y a qu'à t'approuver? Et crois-tu donc aussi que la pensée de notre séparation ne me fasse pas prendre ce mariage en horreur? Te laisser supporter seule l'humeur et la sécheresse de notre père; aller chez une tante que je n'ai jamais vue; m'endormir sans t'embrasser; ne pas te voir à mon réveil, te savoir consumant ta jeunesse dans cette solitude : cela me désole; et décidément je ne me marierai pas. »

Mina sourit doucement, et, voulant distraire Louise, elle lui demanda si c'était là cette grande affaire pour laquelle elle l'avait retenue.

« Tu m'as répété tant de fois ce que tu viens de me dire, que je puis conclure que

tu avais quelque autre chose à m'apprendre.

— Oui, s'écria Louise avec une heureuse mobilité; tu vois ce chiffon de papier que mon père a jeté dans cette corbeille; eh bien ! c'est une invitation de bal.

— Comment le sais-tu ?

— Ah! comment? mon père a laissé cette lettre un instant sur la table sans être décachetée, et, aux armes du cachet, j'ai reconnu qu'elle était de cette princesse qui a acheté ce château aux environs. Un message d'elle ne peut être qu'une invitation pour son bal.

— Et d'où sais-tu qu'elle en donne un?

— Tu n'ignores pas que je m'assieds souvent contre la grille qui ouvre sur le chemin, quoique mon père l'ait défendu; j'y étais ce matin quand j'ai vu passer les filles d'un ancien conseiller en retraite.

— Qui te les a fait connaître? dit encore Mina.

— N'importe, je sais qui elles sont; leur

mère les accompagnait; elles parlaient de leur parure pour le six de ce mois; de fleurs, de plumes, de mille choses dont nous ne nous servons jamais nous, Mina; elles nommaient les danseurs qui les avaient déjà engagées; elles se promettaient beaucoup de plaisir. Alors elles m'ont aperçue et m'ont saluée; mais je me suis retirée pour qu'elles ne remarquassent pas ma figure contrariée; car j'avais l'air d'une pauvre prisonnière à côté de cette grille. Avoue, Mina, qu'il est cruel à M. Munster de nous priver ainsi de tout plaisir.

— Mon père n'aime point le monde, et ne peut vaincre sa répugnance pour nous y conduire. Mais hélas! si nous avions une mère!

— Oh! oui, répéta Louise, si nous avions une mère, elle ne nous refuserait rien : ce doit être si bon, si indulgent une mère! mais nous n'avons plus la nôtre. Te la rappelles-tu, toi, Mina?

— Plus jeune que toi d'une année, ma

sœur, il est difficile que ma mémoire soit plus fidèle; cependant, il me semble que je conserve le souvenir vague et triste d'une maison bien loin d'ici, où nous avons trouvé une dame qui a beaucoup pleuré en nous embrassant; sa figure pâle, ses yeux et ses sourcils d'un si beau noir, ses longs cheveux partagés sur son front, tout cela est resté dans mon imagination confus, indéterminé comme un rève d'enfant. Eh bien! je crois que cette dame était notre mère.

— Ah! oui, c'était elle, car c'est tout ton portrait que tu viens de tracer là, Mina. Pourtant, cette mère si tendre, et qui a versé tant de larmes en nous embrassant, jamais on ne nous en a parlé, jamais on ne nous a rien raconté d'elle. Les domestiques, quoique anciens, ne l'ont point connue, ou du moins ils n'ont pas l'air de se la rappeler. Notre cousine Brigitte, si causeuse, ne prononce même pas son nom, et notre père surtout, notre père

ne la nomme jamais dans son passé : on dirait qu'il a toujours vécu seul. »

Mina soupira; Louise reprit, en se rapprochant et en parlant plus bas :

« Veux-tu que je te dise, ma sœur, je crois que tout n'a pas été bien entre nos parens. M. Munster a l'air si sévère, si dur! qui sait quelle impression il aura fini par produire sur une femme sensible? peut-être cessa-t-elle de l'aimer, et ne lui a-t-il point pardonné.

— Louise, il faut que je te gronde, ma sœur, il le faut, car pourquoi laisser ainsi ta mobile imagination se porter sur des choses que tu ne peux, que tu ne dois pas connaître? Pourquoi, surtout, te plaire à supposer que notre père puisse avoir quelque chose à se reprocher?

— C'est que tout cela n'est pas naturel, s'écria Louise avec impatience; c'est que la vie que nous menons m'est insupportable.

— Tu oublies encore que tu vas la quit-

ter, ma sœur ; et, afin que rien ne trouble tes plaisirs, crois-moi, ne me plains pas de rester dans la solitude, car je ne me sens pas plus de goût pour le monde que je ne me crois faite pour lui. »

La cousine Brigitte, entrant avec de la lumière, interrompit l'entretien des deux sœurs, entretien qui les avait rendues plus mélancoliques encore que de coutume. Aussi, prirent-elles leur ouvrage en silence, et ne répondirent-elles que par monosyllabes à leur cousine, qui, du reste, assez contente d'avoir des auditeurs silencieux, parlait sans s'arrêter. Cependant, Mina et sa sœur levèrent les yeux quand elles l'entendirent prononcer ces mots : *les diamans de votre mère....*

« Que voulez-vous dire ? s'écria Louise, plus prompte que sa sœur à faire une question.

— Les diamans de votre mère que Williams vient de me remettre, reprit Brigitte ; il n'a même pas voulu y jeter les

yeux pour en faire le partage, et c'est moi qu'il a chargée de ce soin.

— Ne pourrions-nous les voir? dit Louise vivement.

— J'ai peur que vous ne vous querelliez pour le partage; l'une voudra ce que désirera l'autre.

— Depuis quand nous jugez-vous ainsi, cousine ? prononça doucement Mina ; Louise pourra choisir avant moi ; ainsi, ne craignez rien et montrez-nous ces diamans.

— Sans doute, c'est peut-être bien le moins que nous connaissions ce qui a appartenu à notre pauvre mère, s'écria Louise, notre mère dont personne ne nous parle jamais, pas même vous, cousine.

— Madame Munster n'était point ici quand j'y suis venue, répondit Brigitte avec embarras, et.....

— Et pourquoi mon père n'a-t-il pas voulu même regarder cet écrin ? continua

Louise, s'animant davantage ; pourquoi ce silence sur notre mère, que nous eussions tant aimée? Il n'y a même pas un seul portrait d'elle dans cette maison.

— Il s'en trouve un dans l'écrin, dit Brigitte; il est renfermé dans un médaillon qui a sans doute appartenu à votre père. »

Mais, comme si elle se fût repentie d'avoir laissé échapper ces mots, la cousine reprit :

« Ce n'est peut-être pas à votre père qu'appartenait ce médaillon, mais à votre grand'mère, la belle Flavia.

— Et qui était donc cette belle Flavia? demanda encore l'impatiente Louise; en vérité, tout est mystère; nous n'avons jamais entendu parler de la famille de notre mère; jamais nous n'en avons reçu le moindre souvenir, et ce n'est que par une épithète, assez extraordinaire sur une grand'mère, que nous apprenons que nous en avons une..... Mais où est-elle?....

— Ma sœur, interrompit Mina avec tristesse, tu vois bien que tu embarrasses notre cousine. Il faut supposer deux choses : c'est qu'elle ne parle pas parce que, ou elle ne le peut, ou elle ne le veut pas. Dans tous les cas, nous devons respecter son silence ; mais voyons donc enfin cet écrin. »

Brigitte consentit à l'aller chercher et revint bientôt. Le cœur des jeunes filles battait d'impatience, et Louise, se hâtant de l'ouvrir, resta éblouie, ainsi que sa sœur, devant la beauté et la magnificence des bijoux qu'il renfermait. C'étaient des boucles d'oreilles, des colliers de perles et de rubis mêlés de diamans ; c'était une magnifique aigrette qui semblait montée de la veille, tant elle était élégante et gracieuse. Mais ce n'était point cela que les deux sœurs, et surtout Mina, cherchaient avec le plus d'intérêt, et une petite boîte noire ayant enfin frappé les regards de celle-ci, elle s'en saisit et l'ouvrit avec émo-

tion, car elle était certaine qu'elle renfermait le portrait de sa mère. Sa mémoire d'enfant n'était pas infidèle; c'était bien l'image qui était restée dans son souvenir, et en même temps sa parfaite ressemblance. Louise le fit remarquer à la cousine.

« Je le savais depuis long-temps.

— Comment, dit l'impitoyable Louise, vous disiez tout-à-l'heure que vous n'aviez jamais vu notre mère! »

Brigitte échappa à cette réflexion en ramenant les deux sœurs sur le choix qu'elles voulaient faire, puisqu'elle était chargée de leur remettre à chacune leur part.

« Mais je ne me marie pas, moi, dit doucement Mina ; mon père ne pourrait-il garder ces diamans au moins jusqu'à ma majorité?

— Il veut que ce soit moi, comme je viens de vous le dire, qui vous les remette, mes enfans, et il exige que vous ne lui en parliez jamais; il m'a chargée aussi d'apprendre à Louise que c'est demain soir qu'elle part

pour Vienne; il compte la remettre entre les mains de sa sœur et revenir tout de suite, car il ne veut voir personne, n'assister à aucune cérémonie, à aucune fête.

— Quelle tendresse! s'écria Louise les yeux pleins de larmes; mais cela ne sera point ainsi, et je vais dire à mon père que je ne consens ni à ce mariage ni à cette manière de le terminer.

— Garde-t'en bien, s'écria Brigitte avec effroi; mon enfant, tu n'as jamais vu ton père sérieusement en colère, puisque tu oses former le projet de lui résister; ah! n'essaie pas, Louise, n'essaie pas et obéis. »

Louise retomba tremblante sur son siége, car il y avait, dans l'expression, dans les regards de sa cousine une terreur profonde qui abattit sa résolution. Quoiqu'elle eût un caractère moins timide et moins doux que celui de Mina, il y avait souvent dans ses paroles plus d'étourderie que de véritable fermeté, et tout son courage s'évanouit dans un torrent de

larmes. Mina, quoique très-affectée elle-même, parvint pourtant à la consoler et à la soumettre à la volonté de son père : cette douce enfant avait reçu du ciel ce qu'il faut pour remplir la vocation des femmes : savoir souffrir.

Le lendemain, quand les deux sœurs revirent leur père, elles furent ce qu'elles étaient ordinairement, timides et silencieuses. Cependant, quand le moment du départ fut arrivé, quand les deux pauvres enfans virent commencer une séparation dont elles ne connaissaient point le terme, leur douleur fut déchirante, et Louise, retrouvant de la fermeté, se dégagea des bras de sa sœur, et courut à l'appartement de M. Munster.

C'était une chose si peu usitée que la présence de quelqu'un dans son cabinet, où il avait défendu qu'on entrât jamais, que sa figure, ordinairement sévère, devint presque menaçante. Il était en habit de voyage et prêt pour le départ; mais,

comme s'il avait voulu s'épargner la vue des adieux des deux sœurs, il était revenu, selon son habitude, s'enfermer chez lui. M. Munster regarda Louise avec tant de dureté que la pauvre enfant resta pâle et troublée, sans faire un pas pour avancer ou pour reculer.

« Que voulez-vous ? prononça enfin M. Munster d'une voix haute et brève; qui vous a permis de venir m'interrompre ? »

Louise sentit d'abord les pleurs la gagner ; mais il est rare qu'en voulant atteindre un but on ne le dépasse. M. Munster voulait trop se faire craindre, et la colère qu'il montra pour un sujet qui en méritait si peu produisit un autre effet. Louise se dit qu'il ne pourrait guère être plus irrité si la chose en valait réellement la peine, et, avec une résolution dont elle s'applaudit d'autant plus qu'elle lui coûtait davantage, elle demanda à son père la permission d'emmener sa sœur, ou du moins de la faire venir si son mariage se concluait.

« Et qui peut vous inspirer ce doute? répondit froidement M. Munster; vous ne prétendez pas, je crois, en savoir plus que moi sur cet article, et encore moins vous opposer à ce que j'ai résolu?

— Mais, mon père, je ne connais point M. Warner; il se pourrait que je ne pusse l'aimer, qu'à mon tour je ne lui plusse pas, et je ne suppose point que votre intention ni celle de son père soient de nous forcer à contracter un mariage pour lequel nous éprouverions de l'antipathie. »

Pendant que Louise parlait, M. Munster coupait avec attention les feuillets d'un livre, et semblait beaucoup plus occupé de ce travail que de ce que disait sa fille. Elle se sentit blessée de cette indifférence, et reprit avec plus de hardiesse :

« Enfin, monsieur, pourquoi faut-il donc que je me marie loin de ma sœur, loin de la maison paternelle? et même, après tout, quelle grande nécessité y a-t il à ce que je me marie aussitôt?

— Je vais vous l'apprendre, dit M. Munster en quittant son livre, et en tournant vers Louise son regard froid et sévère : c'est que je me suis marié moi-même, jeune, beaucoup trop jeune, et que des circonstances qu'il est inutile que vous connaissiez m'ont rendu méfiant sur le compte des femmes. Si le sort m'avait donné des garçons au lieu de filles, je n'aurais pas été embarrassé d'un fardeau qui me pèse, celui de surveiller des têtes de femmes, qui trouvent toujours le moyen, d'une manière ou d'une autre, de jeter le trouble dans une maison. Mais comme enfin je ne pouvais faire que vous ne fussiez pas ce que vous êtes, j'ai songé de bonne heure à vous établir. J'ai pour ami d'enfance un homme estimable de toutes manières; il a deux fils, et de loin nous avons arrangé votre union avec l'un d'eux. Il y a convenance de situation, d'âge, de fortune; Ludovic Warner est, dit-on, fort bien; je me suis assuré de la bonté

de son caractère et de la pureté de ses mœurs. Cependant, si vous éprouvez de la répugnance, je ne vous forcerai point, Louise, et vous pourrez passer quelques mois chez ma sœur. Pendant que vous y demeurerez, vous serez à portée de choisir vous-même; bien entendu que ce choix sera à peu près raisonnable. Si, au bout d'un certain temps, vous ne trouvez pas quelqu'un qui vous convienne, ainsi qu'à moi, eh bien! vous rejoindrez Mina dans la maison religieuse où elle se rendra dans quelques mois.

— Mina dans une maison religieuse! et pourquoi, mon Dieu? qu'a-t-elle fait, mon père, pour que vous la punissiez et la condamniez à un pareil sort? »

M. Munster avait repris son couteau d'ivoire, et continuait de couper ses feuillets; mais, à cette interrogation faite avec une insistance que personne n'osait lui montrer, il jeta le livre et le couteau, et, se levant avec violence, il demanda à sa fille qui pouvait lui inspirer tant de hardiesse et de curiosité.

« Vous abusez étrangement, poursuivit-il, de la condescendance avec laquelle je viens de vous répondre, condescendance que je me reproche, car je ne vous dois compte, à vous, ni à personne, ni de mes projets, ni de mes volontés; prenez donc le parti de vous conformer à mes ordres, sans abuser davantage de ma patience : nous partons dans dix minutes. »

En achevant ces mots, M. Munster passa dans sa chambre, et laissa Louise seule au milieu de son cabinet. La pauvre fille retourna pâle et tremblante auprès de sa sœur, qu'elle trouva l'attendant à la porte, prête à prendre la moitié de ses peines, à supporter sa part de la colère à laquelle sa Louise chérie était allée s'exposer. Les deux sœurs tombèrent dans les bras l'une de l'autre, et Mina n'eut pas besoin de demander la réponse de son père, elle était écrite sur la figure couverte de larmes de Louise.

Cependant, celle-ci eut assez d'empire sur

elle-même pour ne pas découvrir à sa sœur le sort qu'on lui réservait. Elle ne voulut point apprendre à Mina qu'elle n'aurait même pas comme elle la liberté de choisir sa destinée, et elle eut le bon sens de se dire que si Ludovic Warner était bon et aimable, elle ne devait pas balancer à l'épouser, parce qu'il deviendrait au moins un appui pour sa sœur, pour sa chère Mina.

Dans ce moment, elles entendirent sur le sable de la cour le roulement de la voiture qui allait emmener Louise, et Mina se hâta d'attacher à son cou le portrait de leur mère.

« Je le ferai copier à Vienne, répétait Louise en pleurant, puis je te le renverrai; mais dans ce moment je ne pourrais me décider à m'en séparer, car il te ressemble. »

Mina baisait les yeux, les cheveux de sa sœur, s'attachait à elle, essayait de la retenir, et trouvait, pour être malheureuse

et pour souffrir, une énergie et une force dont on ne l'aurait pas crue capable. Son désordre, sa douleur étaient tellement violens, que la cousine Brigitte, qui vint rappeler à Louise de ne pas faire attendre M. Munster, conseilla à Mina de ne point se montrer. Elle resta donc seule, la tête cachée sur l'oreiller du petit lit blanc où sa sœur avait reposé tant d'années, et, pour la première fois, elle ressentit dans son âme un sentiment amer contre son père. Qu'avait-elle fait pour qu'il les séparât? pour qu'elle n'eût pas même la permission de voir marier sa sœur? Qu'avait-elle fait pour n'avoir jamais obtenu de son père, quelque petite qu'elle fût, ni un mot d'encouragement, ni une caresse? Certes, il n'était pas bien tendre pour Louise; mais quelquefois au moins on l'avait vu sourire à ses gentillesses ou à ses espiègleries. Il avait fait venir de Vienne plusieurs maîtres pour Louise, et ce n'avait été que parce qu'elle avait déclaré qu'elle

ne pouvait rien apprendre seule, que Mina avait partagé le même avantage. Quelquefois, et quoique ce fût sans épanchement, les lèvres de M. Munster s'étaient appuyées sur le front de Louise; jamais celui de Mina n'avait reçu cette caresse; enfin, la voix si sévère de son père le devenait encore davantage quand il lui adressait la parole. Ces remarques, Mina les avait sans doute déjà faites; mais dans ce moment elles se présentèrent à son esprit avec une amère importance. Sa séparation d'avec sa sœur était la première et réelle douleur qu'elle eût ressentie, et une première douleur donne bien de l'étendue à l'esprit; il en surgit une foule de réflexions, de remarques jusqu'alors inaperçues; c'est un grand pas de fait vers l'expérience et le désenchantement; et pendant les heures où, la tête cachée et fondant en larmes, la pauvre Mina pensait à ce qu'elle venait de perdre, elle prévoyait aussi la longue suite de chagrins qui l'attendaient.

Et comme elle se trouvait incapable de la plus légère occupation, de la plus insignifiante conversation, elle se mit au lit, et fut même forcée d'y passer la journée du lendemain. Le soir, elle entendit la voiture qui ramenait M. Munster; pourtant elle ne se sentit point le courage de quitter son lit; d'ailleurs, elle savait bien que son père ne remarquerait point son absence, et qu'il se retirerait chez lui sans même avoir parlé d'elle. Quoique cette idée ne fût pas nouvelle, elle lui sembla pourtant plus pénible que de coutume.

Dans ce moment, Mina entendit un pas assez marqué pour être celui d'un homme, et elle trembla de crainte et d'espérance. Peut-être était-ce son père qui, pour la première fois, sentait le besoin de la consoler, de lui dire quelques paroles de tendresse. Hélas! ce n'était point son père, mais Joseph, le vieux cocher de la maison, qui si souvent l'avait fait danser sur ses genoux quand elle était petite.

« Bien pardon, mademoiselle Mina, dit le brave homme avec respect, d'entrer comme cela quand vous êtes couchée, c'est que mademoiselle Louise m'a tant recommandé de ne remettre cette petite lettre qu'à vous, et on m'a dit que vous étiez malade. J'ai su mademoiselle Brigitte au salon, Geneviève à la lingerie; et je suis venu bien vite, persuadé que vous seriez bien contente d'avoir des nouvelles de cette bonne mademoiselle Louise, qui a tant pleuré le long de la route.

— Merci, mon bon Joseph, merci, s'écria Mina, je n'oublierai point cette preuve de votre dévoûment. Et Louise, comment était-elle aujourd'hui?

— Je ne l'ai vue qu'un instant, cette chère demoiselle; elle s'est échappée pour accourir jusqu'aux remises où j'attelais. Croiriez-vous qu'elle m'a recommandé d'avoir bien soin de vous, à moi, pauvre vieux; et que, pendant la minute qu'elle est restée près de moi, elle m'a donné cinq ou

six ordres qui vous concernent? Mais je me sauve, mademoiselle Mina ; car si l'on me trouvait ici, moi qui n'y viens jamais, cela paraîtrait extraordinaire. »

Et le bon Joseph sortit en fermant doucement la porte et marchant le plus légèrement possible. Mina sonna pour qu'on lui apportât de la lumière, et se sentit plus calme après avoir lu la lettre de sa sœur. Celle-ci lui disait que son père lui avait à peine parlé durant le voyage, et qu'à son arrivée à Vienne il avait résisté à toutes les instances pour ne pas repartir le lendemain.

Toute triste que paraissait Louise de sa séparation d'avec sa sœur, elle n'en faisait pas moins un portrait aussi gai qu'exagéré de la coquetterie de la tante qu'elle voyait pour la première fois. Elle annonçait à Mina qu'elle lui écrirait aussitôt sa première entrevue avec Ludovic, dont on ne cessait de lui faire le plus grand éloge. Le reste de la lettre contenait les expressions

les plus tendres, et surtout la recommandation d'avoir le plus grand soin de sa santé. C'était une recommandation d'autant plus nécessaire que Mina ne s'occupait jamais d'elle, quoiqu'elle fût d'une constitution délicate et facilement éprouvée.

Cependant elle se leva le lendemain et parut au salon où était déjà son père. Elle le salua en silence, car il lisait ; puis, elle s'approcha de la table à thé et prépara le déjeûner. C'était une fonction dont Louise se chargeait ordinairement : la cousine Brigitte lui dit qu'elle prendrait ce soin pour aujourd'hui, dans la crainte qu'elle ne se fatiguât, d'autant plus qu'elle la trouvait bien pâle. A ces mots, Mina leva les yeux et rencontra ceux de M. Munster, où elle ne découvrit pas tant de sévérité que d'habitude. Mais, comme s'il eût craint d'y laisser deviner la plus légère émotion, il les baissa promptement sur son livre, et ne fit plus aucune attention à sa fille. Ce mouvement, tout impercep-

tible qu'il eût été, porta dans le cœur de la pauvre Mina comme une impression de bonheur et de consolation, et ce fut avec un mouvement moins craintif qu'elle approcha doucement sa chaise, et qu'elle se mit près de son père, à la place accoutumée de Louise. Cependant, excepté quelques monosyllabes que hasardait de temps en temps la cousine Brigitte, le silence régnait comme de coutume, quand un domestique apporta une lettre que M. Munster décacheta avec distraction, et qu'il parut lire avec humeur.

« Voici la deuxième invitation que me fait envoyer la princesse, s'écria-t-il impatienté, et je me vois, bien malgré moi, forcé de l'en remercier; à moins, cousine, que vous ne vouliez aller à ce bal.

— J'ai vu des jours, prononça Brigitte avec affectation, où vous n'auriez pas trouvé si ridicule que j'y fusse, Williams; mais les temps sont changés; pourtant si je puis être utile à Mina, lui servir de

chaperon, j'ai assez l'usage du monde.....

— Merci, cousine, interrompit doucement Mina; mais, si mon père le permet, je n'irai point au bal; il me semble que l'absence de ma sœur, la faiblesse de ma santé, peuvent être de bonnes excuses à donner à Son Altesse. »

C'était la première fois que Mina hasardait son opinion devant M. Munster jamais elle n'avait été aussi loin, et sa timidité, revenant avec la réflexion, elle jeta un craintif regard sur son père, et pâlit encore.

« Mina a raison, dit pourtant M. Munster, et je vais m'excuser auprès de la princesse, qui, à l'avenir, nous ôtera, j'espère, l'embarras de toutes ces cérémonies. »

Il quitta l'appartement, où il était resté plus long-temps qu'à l'ordinaire. C'était de même une chose si inusitée que de lui entendre parler à sa fille avec quelque bienveillance, que la cousine, très-peu observatrice, en fit pourtant la réflexion.

« Ah! si Williams pouvait devenir moins sévère, s'écria-t-elle, on verrait combien il est aimable. Qui dirait qu'avec ce goût pour la solitude, et tant d'aversion pour le monde, il en a aimé les plaisirs jusqu'à la passion !

— Qui a donc pu le changer ainsi ? demanda la jeune fille.

— Ah ! ce qui l'a changé? ce qui change bien du monde : l'amour. »

Mina leva, avec intérêt, ses beaux yeux noirs et mélancoliques; mais on n'y lisait point d'étonnement, car elle se sentait une âme chez qui l'amour pouvait faire des prodiges.

« Oui, continua Brigitte, à qui le caractère prudent de Mina inspirait plus de confiance que celui de Louise, et qui cédait plus volontiers à son goût pour la causerie; oui, Williams avait à peine vingt ans quand il devint amoureux fou d'une très-belle personne qui vivait retirée chez une parente, aux envi-

rons de Vienne : c'était votre mère, mon enfant. Il était riche, maître de son bien, et le mariage fut conclu avec une extrême rapidité. Durant les deux premières années de leur union, rien, dit-on, n'égalait le bonheur dont ils jouissaient; toutes les prospérités de la vie les accablaient; mais cette félicité eut un terme bien rapide, et sans qu'on en sût le motif, sans faire aucun éclat, Williams se sépara de sa femme....

— Mon Dieu! s'écria Mina, étiez-vous auprès d'elle, cousine?

— Non, je ne connaissais pas, je n'ai jamais connu madame Munster; mais j'ai entendu dire qu'elle était très-belle et que vous êtes tout son portrait, Mina; même j'ai toujours pensé que c'était pour cela que Williams vous aime moins qu'il n'aime votre sœur. » Elle continua : « Je ne l'avais point vu depuis son mariage, quand il arriva dans la petite campagne où je m'étais retirée, après avoir renoncé à tout établisse-

ment. Il me proposa de me mettre à la tête de sa maison, de veiller sur ses deux petites filles. Vous aviez alors trois ans et Louise quatre.

» J'avais connu Williams si doux, si aimable, si gai, que je n'hésitai point; mais, quand une fois je fus établie chez lui, je le trouvai bien différent de ce qu'il était jadis, non qu'il ait jamais manqué d'égards pour moi, car il est resté généreux et bienfaisant; mais plus de gaîté, de confiance, d'intimité : c'était alors pire qu'aujourd'hui.

— Et ma mère, cousine, ma mère?

— Je m'informai d'elle auprès de votre père; mais il me demanda comme une grâce, il exigea comme une preuve d'amitié que jamais je ne prononcerais devant lui ni devant vous le nom de madame Munster. Aucun des domestiques restés au service de Williams ne la connaissait, excepté le vieux Joseph, sur la discrétion duquel il compte sans doute : les autres le

croyaient veuf. Mais, environ deux ans après mon établissement ici, je fus réveillé une nuit par la voix de Williams; je passai une robe à la hâte et m'empressai de lui ouvrir. Il était d'une extrême pâleur; je suis sûre même qu'il avait pleuré. « Brigitte, me dit-il, prenez la peine d'ha-
» biller vous-même les deux petites; il
» faut que nous partions à l'instant même;
» nous n'avons pas une minute à perdre.

» — Faut-il faire quelques paquets?
» demandai-je; allons-nous loin?

» — Nous serons de retour demain, » me répondit-il, et il me conjura de me hâter. Je lui obéis. Quelques minutes après nous montâmes en voiture.

» C'était Joseph qui conduisait; il n'y avait point d'autres domestiques. Votre père ne disait pas un mot; mais j'entendais à sa respiration qu'il souffrait extrêmement. Je vous avais placées, Louise et vous, dans chaque coin de la voiture; je croyais que vous dormiez l'une et l'autre; mais je m'a-

perçus bientôt, Mina, que vous aviez les yeux ouverts, et que vous vous étonniez de ce brusque voyage : vous me demandâtes même tout bas où nous allions; mais je vous fis signe, en montrant votre père, et vous ne dites plus rien. Il était à peine jour quand nous arrivâmes à une maison donnant sur une route qui me parut tout-à-fait isolée ; une voiture qui n'était point encore dételée était dans la cour. Je vous pris dans mes bras, votre père se chargea de Louise, et une salle basse nous fut ouverte, où brillait un grand feu, car c'était au commencement de l'hiver. Alors une femme âgée, d'une figure douce et triste, vint parler bas à votre père ; il vous remit entre ses mains ; elle sortit avec vous, et Williams lui-même ne tarda point à me quitter. Je le vis au travers des fenêtres s'élancer rapidement dans un grand jardin inculte et d'un aspect triste, qui était derrière la maison ; il en sortit par une petite porte qui donnait dans les bois. Je

m'assis, et, emportée par les fatigues de la nuit, je m'endormis. Votre retour me réveilla. Louise était triste; cependant elle ne pleurait pas; mais vous, Mina, de grosses larmes tombaient sur vos joues. Votre père rentra et nous partîmes tout de suite.

— Je me rappelle, s'écria Mina avec une profonde émotion, je me rappelle une dame assise, ou plutôt étendue dans un grand fauteuil, auprès du feu; elle parlait lentement, semblait bien malade, et versait beaucoup de larmes en essayant de nous presser sur son cœur. Toute petite que j'étais, une triste impression m'en est restée; je me souviens même que les caresses dont elle m'accablait étaient plus tendres que celles qu'elle faisait à Louise. Je me rappelle si bien tout cela, qu'il me semble que je retournerais dans cette chambre sans me tromper. Hélas! c'étaient sans doute les derniers baisers que nous avons reçus de notre mère

— C'est vrai, répondit Brigitte, car trois jours après Williams tomba malade à la suite de la visite d'un étranger : il avait appris la mort de votre mère; cependant il ne vous fit point porter le deuil ; il ne le porta point lui-même; il voulut sans doute éviter les conjectures que cela aurait fait naître. »

Brigitte se tut alors, et resta triste et réfléchie à côté de Mina, dont les larmes coulaient abondamment.

« Pauvre, pauvre mère, répétait-elle, mourir ainsi seule, isolée!

— Sa mère était auprès d'elle, reprit Brigitte, c'était sa voiture qui était dans la cour à notre arrivée.

— Serait-ce elle que vous avez nommée, je crois, la belle Flavia?

— Oui, mon enfant, balbutia Brigitte en se levant pour éviter de continuer cette conversation. Mais allons-nous coucher, il est tard, et à l'avenir, Mina, ne parlons plus de tout ceci. Vous paraissez abattue, et je craindrais que votre santé ne souffrît de

l'attendrissement que ces souvenirs réveillent en vous.

— Oui, répondit la jeune fille avec un mélancolique sourire ; je ressemble en tout à ma mère : je mourrai jeune. »

La cousine Brigitte tint la promesse qu'elle avait faite de ne plus revenir sur les souvenirs du passé, et cette persévérance fut d'autant plus méritoire que Mina cherchait toujours l'occasion de parler de sa mère. Mais quoique l'esprit de la vieille cousine ne fût ni brillant ni éclairé, elle aimait trop Mina pour ne pas lui éviter tout ce qui pouvait lui causer de la peine.

Il y avait déjà quinze jours que Louise était partie quand M. Munster posa sur la table, près de Mina, une lettre de sa sœur. Louise racontait son entrevue, ou plutôt ses entrevues avec Ludovic Warner. Elle disait qu'il était impossible d'être meilleur et plus aimable ; elle avouait qu'elle avait consenti avec plaisir à entendre fixer le jour

de son union avec lui. « Ainsi tu auras
» bientôt un cœur de plus pour t'aimer,
» ma bonne Mina, poursuivait-elle, car je
» parle continuellement de toi, et Ar-
» nold, le frère de mon fiancé, me de-
» mande sans cesse des détails sur ta fi-
» gure, sur ton esprit et ton caractère. Je
» lui ai montré le portrait de notre mère,
» en lui disant que tu lui ressemblais
» d'une manière frappante; aussi, quand
» on te nomme, c'est toujours la belle, la
» divine Mina. Ma figure, quoique moins
» céleste, semble cependant plaire beau-
» coup à Ludovic; mais son enthousiaste
» de frère dit galamment devant moi qu'il
» n'y a qu'un véritable type de beauté : de
» beaux yeux noirs, un ovale régulier et
» un nez grec. Regarde-toi dans une glace,
» Mina, et tu feras la révérence au goût
» de mon futur beau-frère, et moi à sa
» galanterie, car j'ai les cheveux blonds
» et le nez un peu en l'air. N'importe, je
» voudrais bien que tu vinsses à ma noce,

» dussé-je te céder la palme de la beauté.
» Je viens d'écrire à mon père pour lui
» demander cette grâce. Joins, je t'en
» supplie, tes prières aux miennes. »

Mais, loin de se sentir cette hardiesse, Mina était redevenue plus craintive, car M. Munster lui paraissait plus sérieux encore. Elle osa pourtant le regarder attentivement, et elle remarqua qu'il reçut sans la lire la gazette qui arrivait chaque soir. La cousine Brigitte lui demanda alors s'il n'y avait rien d'intéressant.

« Je ne sais, répondit M. Munster; hier je ne l'ai lue qu'à moitié; les yeux me font souffrir : je crains une ophthalmie.

— Il vous faut beaucoup de repos, Williams; vous lisez trop le soir, et surtout trop avant dans la nuit, vous vous ferez mal. »

Et Brigitte cherchait ses conserves pour s'emparer de la gazette. Mina l'ouvrit avec timidité et en commença la lecture, d'abord presque à voix basse, ensuite tout haut. Son doux et touchant organe, sa

prononciation si nette, plurent à Brigitte et sans doute à M. Munster, qui garda le silence, mais qui fut s'établir commodément au coin du feu et écouta. Il ne se retira même pas lorsque Mina eut cessé de lire. Elle avait eu le soin de poser les lumières loin de lui pour qu'il n'en fût pas incommodé, et, sentant qu'il était de son devoir de vaincre sa timidité pour distraire son père, elle approcha sa harpe, et se mit à exécuter quelques marches, et d'autres morceaux brillans. M. Munster ne faisait pas un mouvement; Mina crut qu'il s'était endormi, et, craignant de le réveiller en cessant brusquement, elle posa son pied sur la sourdine, et changea son allegro en un doux et touchant nocturne. C'était un air commun qui était tombé dans le domaine du peuple, mais qui n'en était pas moins d'une expression ravissante. Quand elle était bien jeune encore, Mina l'avait entendu chanter au vieux Joseph; elle le répéta

plusieurs fois et toujours plus doucement; enfin les sons s'éteignirent, et, pour éviter le moindre bruit, elle resta la tête appuyée sur sa harpe, sans faire aucun mouvement.

La cousine Brigitte s'était retirée; le père et la fille étaient seuls. Mina était plongée dans une douce mélancolie; mais il y avait pourtant dans la situation de son esprit quelque chose de moins pénible, de moins amer : son père ne s'était pas éloigné comme de coutume; il semblait même lui montrer depuis quelque temps moins de froideur, et le cœur de la pauvre Mina, si avide d'être aimé, se trouvait moins oppressé par l'espoir de rencontrer dans son père un ami qui lui tînt lieu de tout; pour la première fois aussi elle accueillit l'idée que peut-être sa mère n'avait pas bien su connaître ou bien apprécier son mari; que peut-être même elle avait eu quelque tort; mais elle ne tarda point à se reprocher ce soupçon, en se rappelant la

douce et mourante figure de cette mère qui l'avait pressée avec tant de tendresse et de douleur dans ses bras. Mina s'oubliait en rêvant ainsi, quand elle tressaillit en entendant son nom prononcé avec une expression presque émue par la voix de son père, cette voix qu'elle avait connue toujours froide et sévère.

« Votre sœur m'écrit pour me demander que vous veniez à son mariage, Mina, lui dit-il ; vous le désirez sans doute beaucoup : ainsi vous pouvez partir avec votre cousine ; moi je resterai seul ici. »

Il y avait, dans la manière dont M. Munster prononça cette phrase, quelque chose de résigné et de touchant qui émut vivement la pauvre Mina ; aussi la timidité qu'elle éprouvait toujours devant son père disparut presque, et elle approcha doucement sa chaise du fauteuil sur lequel la main de M. Munster était appuyée ; elle la prit ; il ne la retira pas.

« Si je croyais, prononça-t-elle avec une

tendresse affectueuse et timide, si je croyais que mes soins pussent parvenir à vous distraire, j'aimerais bien mieux rester ici. Louise est gaie, heureuse ; elle n'a pas besoin de moi pour ses plaisirs. Mon père, je préfèrerais ne pas vous quitter. »

Mina sentit une pression presque imperceptible de la main de son père ; elle n'osa y répondre, mais leurs mains demeurèrent unies.

« Restez donc, dit enfin M. Munster ; d'ailleurs, je m'aperçois avec plaisir, Mina, que vous ne désirez point connaître les distractions du monde ; vous en serez plus heureuse. Cependant, comme je ne veux pas que vous ayez des regrets, vous irez plus tard retrouver votre sœur.

— Je serais bien heureuse de la revoir ; mais j'aime mieux espérer qu'après son mariage Louise viendra passer ici quelque temps.

— Il vaudra mieux que vous alliez à Vienne, si vous désirez absolument la voir,

Mina, car je ne me soucie pas d'ouvrir ma maison à des étrangers, et le séjour de votre sœur ici m'y forcerait. J'ai besoin de repos : toute agitation, toute gêne me fait mal. »

Ces paroles, prononcées avec une expression d'humeur et de fatigue, avaient rendu à la pauvre Mina toute sa timidité ; cependant, l'indisposition de M. Munster le rapprocha un peu plus de sa famille, et il parlait plus doucement à sa fille, quand un homme de loi vint, de Vienne, lui apporter le contrat de Louise à signer. On ignora ce qu'il put dire, ce qu'il put apprendre, mais dès ce jour l'air sombre et sévère de M. Munster reparut plus que jamais ; il reprit ses anciennes habitudes de retraite, et quittait le salon de bonne heure pour n'y plus reparaître de la soirée ; ses manières, surtout avec sa fille, devinrent plus sèches encore que par le passé. Ce nouveau changement affligea amèrement la pauvre Mina ; elle avait

accueilli avec tant de bonheur l'espoir que son père reviendrait à des sentimens plus tendres, que cette déception fut plus pénible même que ne l'avaient été ses chagrins passés. Elle eut un moment l'idée de confier ses peines à sa sœur; mais le caractère de Mina était aussi doux que généreux : elle ne voulut point troubler par ses plaintes le bonheur dont jouissait Louise : Louise aimait et elle était aimée.

En effet, au milieu de bien vifs regrets de ne pas avoir eu sa sœur pour témoin de son bonheur, Louise écrivit à Mina pour lui annoncer son mariage. Elle lui apprit aussi qu'à cette occasion, elle avait enfin entendu parler de leur grand'mère, madame de Valdenne, qui lui avait envoyé un très-beau présent de noces, et avait même voulu lui faire une forte donation. Madame de Valdenne habitait une fort belle terre dans les environs de Vienne.

« Alors, ajoutait Louise, j'ai demandé

» à Ludovic de m'y conduire; mais il
» m'a répondu que ce serait déplaire à
» mon père, qui même n'avait signé notre
» contrat qu'à la condition qu'on refu-
» serait la donation de madame de Val-
» denne. J'ai demandé à Ludovic s'il con-
» naissait la raison de cette conduite de
» mon père; il m'a assuré que non, mais
» qu'il se serait soumis à bien d'autres
» conditions pour m'obtenir, et nous n'en
» avons plus parlé. Mais avec toi, ma
» sœur, ma première amie, j'aime à dire
» tout ce que mon cœur renferme, et je
» ne puis m'empêcher de penser que
» tout cela tient à la même cause, à la
» séparation de M. Munster d'avec notre
» mère. Peut-être madame de Valdenne,
» cette belle Flavia, car on l'a encore
» une fois nommée ainsi devant moi, en
» est-elle la cause? Je me perds dans
» toutes les conjectures que fait naître
» cet événement. Il a été, du reste, bien
» malheureux pour nous, et surtout pour

» toi, pauvre Mina, condamnée à une si
» triste existence! Quant à moi, je te l'a-
» voue, je ne pourrais plus m'y faire main-
» tenant que je connais les plaisirs du
» monde; car tu sauras que depuis mon
» mariage c'est tous les jours de nouvelles
» fêtes, et que je ne me repose d'un bal
» que par un autre. Tu recevras, d'ici à
» quelques jours, mon présent de noces. »

En effet, il arriva à l'adresse de Mina une caisse remplie de chiffons. Elle ne put s'empêcher de sourire et de reconnaître l'étourderie et l'imprévoyance de sa sœur, puisque rien de tout cela ne pouvait lui servir; mais elle baisa avec transport le portrait de sa mère, que Louise lui renvoyait après l'avoir fait copier à Vienne. Elle examina aussi avec empressement de la musique nouvelle et une collection de vues pittoresques que Louise lui envoyait pour copier. Elle lui disait que c'était Ludovic et surtout Arnold qui les avaient choisies. Mina se mit à étudier la musique,

à copier les paysages, et, dans le premier moment, elle trouva tant de plaisir à ces occupations qu'elle ne pensa point aux fêtes de Vienne, dont Louise paraissait si enchantée; mais peu à peu sa mélancolie revint plus profonde, et, sans se rendre compte si c'était d'ennui ou de chagrin, la pauvre Mina se surprit souvent les yeux pleins de larmes et le cœur cruellement serré.

Les mois se passaient, les lettres de Louise étaient toujours fréquentes, mais chaque jour plus courtes. Dans la dernière elle annonçait qu'elle était enceinte et que Ludovic paraissait le plus heureux des hommes. Cette image du bonheur de sa sœur, des jouissances qu'elle devait à l'amour, et qu'elle allait voir s'augmenter par les douceurs de la maternité, ne fit pas connaître l'envie à Mina, elle en était incapable, mais elle lui fit faire un triste retour sur elle-même. La comparaison de son isolement avec l'entourage

et la vie heureuse de sa sœur enfonça un trait cruel dans ce cœur si tendre et qui avait tant besoin d'être aimé. Toujours traitée avec sévérité par son père, d'un caractère mélancolique, souvent abattue par une santé délicate, Mina ne songea point à se révolter contre son sort, mais à l'accepter avec résignation ; elle renonça même, sans plus de combats et d'efforts, à ramener M. Munster à des sentimens plus doux : elle se dit enfin que, puisqu'elle était née pour ne pas être heureuse, il ne fallait pas ajouter le tourment de la lutte à la douleur de la souffrance.

Elle crut aussi qu'elle ferait taire son cœur et sa jeunesse, parce qu'elle le voulait ainsi, et peu à peu il lui devint même pénible de lire les lettres de Louise qu'elle aimait tant ; il lui en coûta chaque fois davantage pour y répondre, et leur correspondance devint moins intime et peut-être moins tendre. Louise avait de nouveaux liens, de nouvelles affections;

elle ne s'en aperçut pas ; Mina le sentit bien, elle; mais elle sentait encore mieux qu'elle voulait du calme, que toute émotion lui faisait mal ; enfin, elle était comme un malade mortellement attaqué, et qui ne demande que la tranquillité et ne se plaît que dans le repos.

Le printemps allait finir ; on entrait dans cette chaude et voluptueuse saison où les matinées sont si brillantes et les soirées si suaves ; Mina se laissa alors entièrement dominer par la mélancolie, et se livra tout-à-fait à cette vie contemplative si commune en Allemagne, cette vie de chimères qui vous enlève à la terre avec tant de facilité, et qui devient une nécessité absolue quand une fois on s'y est abandonné. Tous les jours elle emportait au fond du parc des livres et des crayons ; mais elle rentrait sans s'être servie ni des uns ni des autres ; et pourtant les heures s'étaient rapidement écoulées.... elle avait rêvé! Ces rêves n'avaient d'abord roulé

que sur des scènes heureuses d'intimité de famille ; mais peu à peu une nouvelle chimère qui domina toutes les autres vint s'y mêler ; elle rêva ce que rêvent tous les cœurs innocens et tendres : le bonheur dans un amour constant, éternel. Du moment qu'elle eut caressé cette douce fiction, elle la revêtit d'un corps, créa son héros : quelle est la jeune fille qui n'a pas le sien ? elle l'embellit avec sa neuve et fraîche imagination, et dès ce moment elle ne connut plus l'ennui, mais elle éprouvait une peine extrême quand il fallait s'arracher à ces pensers enchanteurs. Un soir, Mina quitta le parc que la nuit était presque close. Comme elle savait que son père ne paraissait plus au salon, elle n'y entra pas. La famille avait pris, depuis le départ de Louise, excepté durant l'ophthalmie de M. Munster, l'habitude de ne plus se réunir le soir. Il n'y avait même plus de souper.

En traversant la salle à manger, Mina fut donc fort étonnée de voir qu'on y faisait

des préparatifs, et de rencontrer la cousine Brigitte, qui paraissait très-préoccupée. Mina la suivit au salon.

« Mon enfant, tout fait événement dans une solitude comme la nôtre, lui dit Brigitte, et il en est arrivé un pendant que vous étiez à la promenade.

— Malheureux? s'écria Mina.

— On espère que non; voici, du reste, ce que j'en sais. Ludovic Warner, le mari de Louise, s'est battu en duel, j'ignore pourquoi; il a grièvement blessé son adversaire, et comme il faut qu'il se cache quelque temps, il est venu tout naturellement demander à votre père un asile. Je crois bien pourtant qu'il ne lui a pas été accordé sans répugnance; mais enfin il reste. Williams m'a fait appeler pour me donner quelques avis sur l'appartement qu'on destine à votre beau-frère, et pour que je donne des ordres afin que nous reprenions tout de suite une vie un peu plus hospitalière; car si M. Munster a de la répugnance

pour quelque chose, une fois qu'il s'y décide, il veut que tout soit convenable.

— Avez-vous vu mon beau-frère, cousine?

— Mal; le jour était bas : j'ai seulement remarqué qu'il avait une belle taille, haute, élancée. Mais vous allez en juger, car le voici. »

M. Munster entrait suivi de Warner, qu'il nomma d'une manière concise et sans rien ajouter. Mais celui-ci s'approcha de Mina avec une émotion pleine de grâce et d'empressement.

« Et ma sœur, ma chère Louise, comment va-t-elle?

— Elle est bien, très-bien, répondit Warner, en fixant sur Mina des yeux remplis d'admiration; elle ne m'avait point trompé sur le compte de sa charmante sœur, et.... »

M. Munster se retourna avec hauteur, et fixa sur Warner des regards sévères. Les mains des deux jeunes gens, qui s'é-

taient unies comme pour s'accueillir, se quittèrent spontanément.

Le reste de la soirée et le souper furent remplis par une conversation sérieuse à laquelle Mina prit peu de part. M. Munster parla avec le jeune Warner de sa famille et surtout de ses voyages. Mina remarquait la finesse des observations et la modestie de ses réponses. Elle observa aussi qu'il avait un organe sonore et agréable qui prêtait un charme de plus à la douceur et à l'attendrissement avec lequel il parlait de ses relations de famille.

« Oui, Louise doit être bien heureuse avec lui, pensait Mina ; mais ce n'est pourtant point ainsi que je me figurais le mari de ma sœur. Je me le représentais semblable à elle, frais et riant, la santé sur les joues ; je ne m'attendais à lui trouver, ni ces yeux noirs et mélancoliques, ni ce front blanc et élevé, déjà chargé de mélancolie, ni ce sourire rêveur. Il me

semblait que, pour être aimé de Louise et l'aimer, il ne fallait pas qu'il fût ce qu'il était. » Et chaque jour, en revoyant Warner, en l'entendant causer dans l'intimité, elle se redisait que ce n'était point ainsi qu'elle s'était représenté son beau-frère.

M. Munster était resté les premiers jours au salon pour tenir compagnie à son hôte; cependant cette gêne lui devint insupportable, et peu à peu il s'en affranchit; mais sans doute il avait recommandé à la cousine Brigitte de ne pas s'éloigner du salon quand Warner y serait; aussi jamais ne se trouvait-il seul avec Mina. Pourtant la conversation avait insensiblement changé de nature depuis que M. Munster n'était plus toujours là. Ils parlèrent musique, peinture : Mina ne voulait pas montrer ses talens, et ce ne fut d'abord qu'avec hésitation et timidité qu'elle commença à faire de la musique avec Warner; mais l'habitude qu'ils prirent de se voir, l'intimité qui

naît des liens de famille, bannirent toute contrainte. Bientôt la voix douce de Mina s'unit sans efforts à celle de Warner. Ce fut alors seulement qu'elle comprit et le charme et la puissance de la musique ; jusque là elle n'avait été qu'un plaisir, qu'une simple distraction pour elle; mais elle comprit qu'avec son aide on peut peindre tous les sentimens, remuer toutes les fibres de l'âme ; d'ailleurs, jamais personne ne l'avait louée que la joyeuse Louise et Brigitte, qui hochait doucement la tête en signe d'approbation.

En écoutant Warner, elle apprit combien la louange enivre, rend fier de soi-même, et attache à tout ce qu'on fait un intérêt croissant. Enfin, la présence de celui qu'elle regardait comme un frère donnait à la vie de Mina une telle animation qu'elle ne sentait plus les heures lui peser comme par le passé, et que tout devint un but agréable dans son existence. Ils avaient beaucoup parlé de Louise dans

les premiers temps : elle avait appris les détails de son mariage, toutes les habitudes de sa vie ; mais peu à peu ils s'en occupèrent moins. Warner avait confié à Mina que, pour épargner à Louise, un peu étourdie, la peine de dissimuler, on ne lui avait pas dit qu'il était chez M. Munster; elle devait le croire en Russie. Il n'était donc point étonnant qu'il n'eût pas de ses lettres à montrer à Mina; et, sans s'en apercevoir, ils vinrent à n'en presque plus parler.

Warner avait raconté ses voyages à M. Munster quand Mina était présente : mais sa parole avait toujours été pleine de froideur. Presque seul avec la jeune fille, il fut éloquent : tous ses récits étaient neufs pour elle; il la promenait dans des pays qui devaient toujours lui rester inconnus, et, dominée par son âme impressionnable et naïve, elle frémissait aux dangers qu'il avait courus, et demeurait attachée pour ainsi dire

aux lèvres du jeune homme. Brigitte elle-même demandait à chaque instant de nouveaux détails, et les heures fuyaient ainsi sans que personne les comptât.

Les jours raccourcissaient déjà : assise près d'une fenêtre du salon, ou à l'entrée du parc, les yeux de Mina se portaient des nuages qui volaient dans le ciel à la figure charmante de Warner. Souvent un rayon de la lune frappait sur son front blanc et élevé ou sur sa belle chevelure noire et brillante ; il semblait alors à Mina qu'il avait une expression presque céleste, et c'était dans ces momens surtout qu'elle se répétait que ce n'était point là l'image qu'elle s'était faite du mari de sa sœur. Comment pouvait-il lui avoir plu avec son regard pénétrant et triste, son langage si sensible et si différent du sien ? Louise si mobile, si riante, que faisait-elle de ce caractère sérieux qui ne semblait créé que pour ressentir des impressions profondes et pas-

sionnées? Ces remarques se présentaient chaque jour davantage à l'esprit de Mina et influaient plus qu'elle ne le pensait sur la manière dont elle s'occupait de sa sœur; et, sans qu'elle se l'avouât, elle remettait de jour en jour à lui écrire. Ses heures étaient maintenant si remplies! d'ailleurs, elle était embarrassée pour s'entretenir avec elle, car le nom de Ludovic se trouverait naturellement sous sa plume, et elle ne devait point en parler.

Et puis, Louise ne lui avait écrit depuis long-temps qu'une très-petite lettre, où elle disait fort légèrement qu'une affaire malheureuse inquiétait sa famille; mais elle n'entrait dans aucun détail, et parlait ensuite d'une superbe fête qu'on devait donner à la cour. Et Mina ne pouvait comprendre comment la femme de Ludovic, séparée de lui, pouvait s'occuper de fêtes, se montrer si légère, et peu à peu elle blàmait sa sœur et l'aimait un peu moins. Cependant elle était bien loin

de croire qu'elle eût le moindre tort de penser ainsi, d'autant plus qu'elle s'imaginait bien dissimuler la nouvelle opinion qu'elle prenait de Louise. Mais, sans qu'elle s'en aperçût, Mina en vint à parler avec une sorte d'amertume des caractères légers, et même à dire qu'il fallait en avoir un soi-même pour s'y attacher. Warner se trouva naturellement de son avis, car il y avait une admirable affinité d'opinions entre eux, et une sympathie qui se découvrait à chaque instant.

Deux mois s'étaient écoulés ainsi; ces deux mois n'avaient paru qu'un jour à Mina. Elle si réfléchie, si rêveuse, n'avait pas cherché un seul instant la solitude; sa beauté même n'avait plus cette teinte mélancolique qui lui donnait une expression si pensive, ni sa parure cette simplicité remplie de négligence qui annonce toute absence de désir de plaire : elle était devenue femme et femme un peu coquette, doucement animée sous les regards d'un

homme jeune et aimable, quoique ce jeune homme fût presque un frère. Cependant ni l'un ni l'autre ne paraissaient songer que cette vie d'intimité pût avoir un terme, ni qu'ils pussent jamais la voir finir, quand un soir, après que M. Munster se fut retiré, on l'entendit revenir au salon. Par un mouvement involontaire chez Mina, peut-être plus calculé chez Warner, ils reculèrent précipitamment leurs siéges, qui étaient bien rapprochés.

« Mon cher Warner, dit M. Munster en lui tendant une lettre, voici de bonnes nouvelles ; votre adversaire est hors de tout danger, et vous n'avez plus rien à craindre : vous pouvez retourner à Vienne. Brigitte, veuillez demander de la lumière pour que Ludovic puisse lire cette lettre ; moi, je retourne dans mon cabinet faire ma correspondance dont vous voudrez bien vous charger demain en partant, Warner. »

La cousine Brigitte s'était levée pour

sonner : les deux jeunes gens étaient demeurés près de la fenêtre ouverte; Warner avait laissé tomber à ses pieds la lettre que lui avait remise M. Munster; il regardait Mina à la pâle lueur d'un sombre jour à son déclin. L'été était tout-à-fait passé ; la campagne, déjà dépouillée, allait revêtir sa robe de deuil. Quelques minutes auparavant, Mina, ni Warner, n'avaient ressenti aucune impression de tristesse à cet aspect; mais quelques minutes les avaient bien changés.

« Il fait presque froid, dit Brigitte en s'approchant de la croisée ; Mina, reculez-vous pour que le cousin Ludovic fermecette fenêtre. »

Mais Mina ne répondit rien et n'entendit même pas. Les lumières furent apportées.

« Vous voyez que j'avais raison! s'écria la cousine ; vous avez eu froid, car vous êtes tous deux pâles comme des linceuls. »

Ils ne se regardèrent pas ; mais tous deux se levèrent. Mina prit sa broderie, et Warner posa sa lettre sur une table, sans l'ouvrir.

« J'espère, dit Brigitte, que vous direz à Louise combien nous avons eu soin de vous, cousin, et que vous reviendrez bientôt ici avec elle. A présent que Williams a dû se convaincre que ce n'était pas une chose si terrible d'avoir quelqu'un chez soi, cela ne souffrira pas la moindre difficulté; et quand Louise sera débarrassée de son joli fardeau.... Mais à propos, à quelle époque cela doit-il arriver?

—Je ne sais, j'ignore, balbutia Warner.

— Voilà qui est plaisant, reprit Brigitte ; mais je vois que c'est la joie qui vous tourne la tête. Mina elle-même, qui est, j'en suis sûre, bien contente de voir votre affaire arrangée, ne vous en dit rien.

— M. Warner doit savoir combien le bonheur de Louise et le sien me rendront heureuse, balbutia Mina. Mais je crois, cou-

sine, que vous avez raison ; j'ai gagné froid auprès de cette fenêtre : je vais me retirer : je ne me sens pas bien.

— Eh quoi ! s'écria Warner, finir aussitôt cette soirée, qui doit être la dernière peut-être, puisque M. Munster m'a dit de partir demain ! »

Mina retomba sur son fauteuil ; mais la conversation tarissait à chaque instant, et Brigitte seule cherchait à la soutenir. Onze heures sonnèrent : c'était l'heure à laquelle on se retirait ordinairement.

« Si j'osais vous demander un peu de musique? balbutia Warner ; je voudrais vous entendre encore une fois.

— On dirait vraiment que vous partez pour la Terre-Sainte, s'écria la cousine. Eh ! mon Dieu, vous reviendrez au printemps avec Louise, et vous ferez de la musique encore plus agréablement, car Louise a une jolie voix. »

Warner ne répondit rien, et entraîna doucement Mina au piano.

« Je ne puis, murmura-t-elle, je ne puis ce soir, j'ai un mal de tête affreux.

— Quel caprice ! depuis quelque temps surtout, s'écria Brigitte, je vous entends toujours repéter que la musique endort toutes les douleurs ; vous ne pouvez donc refuser, Mina. »

Celle-ci posa ses doigts sur le clavier ; mais l'humidité de la soirée avait désaccordé le piano. Warner lui apporta alors sa harpe, et, dans la disposition où elle était, son vieux et mélancolique nocturne lui revint, et elle le joua. Brigitte était assise à l'écart : Warner, les bras croisés, considérait Mina en silence ; elle ne levait pas les yeux, mais elle se sentait regardée. Peu à peu une trop profonde et trop forte émotion la gagna pour qu'elle pût la comprimer ; elle s'arrêta, d'amers sanglots sortirent de sa poitrine, puis elle s'évanouit. Brigitte se leva pour courir à la sonnette. « Il est tard, peut-être effraieriez-vous M. Munster, s'écria Warner en la

retenant; il vaudrait mieux aller chercher.....

— Oui, oui, j'y cours. »

Alors Warner releva doucement la tête de Mina; ses larmes coulèrent aussi et mouillèrent le front de la jeune fille. Ils demeurèrent ainsi, elle à moitié évanouie, lui presque heureux. Mina revint à elle, ouvrit les yeux, se dégagea des bras de Warner, mais ne prononça pas un mot.

« Ecoutez, lui dit-il avec exaltation, écoutez, Mina; peut-être ne pourrais-je vous revoir sans témoin; il faut donc que vous m'accordiez une grâce.

— Une grâce! répéta-t-elle doucement.

— Ecoutez! je partirai ostensiblement demain; mais à la nuit tombante je reviendrai à cette petite grille qui donne sur le chemin, et dont vous pouvez facilement vous procurer la clé. Là, seul avec vous, Mina, je vous confierai un secret.

— Un secret, monsieur Warner! que vous ne pouvez me dire dans la maison de mon père!...dois-je vous promettre?...

— Il le faut, interrompit-il en se jetant à genoux, il le faut : mon bonheur, ma vie en dépendent.

— J'irai, j'irai,» se hâta de dire la douce créature; et Warner se releva vivement, car Brigitte entrait. Mina accepta ce qu'elle lui présentait; mais elle demanda à se retirer à l'instant même, car elle se sentait dans un état dont elle ne pouvait se rendre compte, dont pourtant même elle ne comprenait pas la force. Sa parfaite innocence, la pureté de son âme, lui cachaient encore le mal dont elle était atteinte : Ludovic était l'époux de sa sœur, et ce rempart semblait, à son âme pure, devoir la rassurer sur la puissance d'un sentiment dont elle éprouvait le malheur sans en comprendre le danger.

Mina passa une partie de la nuit à se

demander ce qu'il pouvait avoir à lui dire, quel secret, d'où dépendait sa vie, il pouvait lui confier; et l'innocente et pure Mina n'eut même pas la pensée qu'elle pût mal faire ou encourir quelque blâme : n'était-il pas le mari de sa sœur? Cependant, au milieu de cette pensée rassurante, pourquoi ce serrement de cœur si douloureux? pourquoi tombe-t-elle dans un sombre découragement en pensant que ces deux mois qui venaient de s'écouler si rapidement ne laisseraient peut-être de trace que dans sa pensée? Warner allait retourner à Vienne, auprès de Louise, gaie, aimable, dont il était, dit-on, si épris; il aurait bientôt oublié leur amitié si tendre, leur causerie si intime; mais elle, aucune distraction ne viendrait lui enlever le souvenir des seuls momens heureux dont elle aura joui dans sa vie. M. Munster lui avait bien dit qu'elle irait à Vienne si

elle le voulait absolument ; mais elle se sentait de la répugnance pour aller chercher les plaisirs d'un monde qu'elle n'aimait pas, qui lui inspirait une secrète terreur. Elle ne s'expliquait pas encore l'émotion douloureuse qui l'avait frappée en apprenant le départ de Warner ; mais elle ressentait un sombre découragement à la pensée de cette vie solitaire qu'elle allait reprendre, de cette vie sans mouvement, sans intérêt, dans laquelle Warner avait jeté tant de vivacité et tant de bonheur. Tout allait devenir désenchantement, ennui ; tout justifiait, elle le croyait du moins, sa profonde tristesse.

Ce fut ainsi que Mina passa la nuit, agitée, tourmentée, malheureuse. Vers le matin elle s'endormit, et Warner lui apparut dans ses rêves avec son expressif sourire et ses regards supplians ; il lui semblait entendre qu'il disait encore : *Mon bonheur, ma vie en dépendent.*

Mina allait se lever quand la cousine Brigitte entra dans son appartement.

« Voyez l'affreux temps qu'il fait, dit-elle en ouvrant les rideaux. Vous avez bien fait de dormir tard ; j'ai averti Williams que vous aviez été malade hier soir ; on vous a laissée reposer, et Ludovic est parti après avoir déjeûné avec nous.

— Parti ! balbutia Mina en retombant sur son lit qu'elle s'apprêtait à quitter.

— Parti, répéta Brigitte ; votre père l'a conduit jusqu'à la première poste, où il doit prendre le courrier qui va à Vienne. Voilà, du reste, une triste journée d'automne. Je ne sais si c'est l'amabilité de Ludovic, le mouvement qu'il jetait au milieu de notre isolement ; mais il me semble déjà qu'il me manque quelque chose. Elle est bien heureuse, Louise, d'avoir un tel mari, doux, aimable, modeste surtout, si instruit et si beau ! »

Mina ne répondait rien ; elle retenait

même son souffle pour entendre louer Warner. Il lui semblait alors sentir se soulever le poids qui l'oppressait depuis quelques heures.

« J'ai su par lui des détails, reprit la cousine en rapprochant son fauteuil du lit de Mina, oui, des détails sur madame de Valdenne, votre grand'mère. Elle est très-riche, possède une superbe propriété aux environs de Vienne, et reçoit une cour presque comme autrefois.

— Comme autrefois! reprit Mina; qu'était-elle donc ?

— Je ne sais, » répondit Brigitte, embarrassée d'avoir commencé ce récit ; puis elle se leva, quoiqu'elle eût annoncé qu'elle resterait à causer avec Mina. Celle-ci ne la retint point, et l'aperçut même à peine sortir; car jamais elle ne s'était sentie autant le besoin d'être seule.

« Qu'a-t-il à me dire? Que me veut-il ? » Telles furent les questions qu'elle s'adressa cent fois jusqu'au moment qui allait les ré-

soudre : enfin ce moment arriva. Les arbres se balançaient avec violence, agités par un vent froid et triste; des nuages noirs, précurseurs de la nuit, couraient dans le ciel. Mina, ne voulant pas être retenue par Brigitte, ne fut point auprès d'elle, et, après s'être soigneusement enveloppée d'un manteau brun, elle descendit doucement l'escalier, traversa la salle à manger, sortit par la porte qui donnait dans le jardin, et gagna rapidement le parc; là elle fut obligée de s'arrêter : son émotion était extrême et le battement de son cœur devenait trop douloureux. Si elle était surprise ouvrant cette grille, si on apercevait Ludovic, que penserait-on? Pour la première fois, un pareil rendez-vous, même avec un parent, lui parut inconvenant et blâmable; elle regarda autour d'elle avec effroi, et ressentit toute l'anxiété qu'envoie une conscience qui crie plus haut que tous les autres sentimens; alors, elle fit quelques pas pour

retourner à la maison; mais l'image de Ludovic trompé dans son attente, le souvenir de ces mots : *Mon bonheur, ma vie en dépendent*, l'arrêtèrent. Hélas! il est rare qu'entre la raison et le penchant une femme balance bien long-temps, et Mina s'achemina vers la grille. Elle marchait même avec rapidité et la découvrait déjà, quand il lui sembla entendre un autre pas que le sien foulant les feuilles sèches du chemin; mais sans doute c'était le vent, et elle ne se retourna pas; déjà elle arrivait à la grille, quand une main retint la sienne.

Mina s'arrête : elle a reconnu M. Munster!

Dans toutes les situations, même les plus simples de la vie, la pauvre enfant se sentait intimidée et troublée à la vue de son père; que ne dut-elle pas éprouver en le trouvant si près d'elle dans un moment où elle allait commettre une action qu'elle s'avouait condamnable?

« Vous êtes bien tard loin de la maison, Mina, » prononça M. Munster d'une voix grave.

Elle était demeurée immobile, et, se sentant incapable de se soutenir, elle s'appuya contre un arbre et ne répondit pas.

« Venez, continua-t-il, venez; » et, passant son bras sous celui de la jeune fille, il l'entraîna du côté de la maison.

Ils avaient commencé par marcher doucement; mais les nerfs de Mina, d'abord détendus et affaiblis par la terreur, avaient repris une force convulsive : c'était le courage du désespoir qu'elle ressentait à l'idée des paroles dures et menaçantes qu'elle croyait déjà entendre; et puis, s'élevait dans son cœur une pensée bien plus cruelle encore : Ludovic l'attendrait, et l'attendrait vainement; elle ne le reverrait plus; elle ignorerait quel était ce secret d'où dépendaient son bonheur, sa vie; lui-même l'oublierait sans doute... Cette pensée était assez poignante pour ôter à la crainte que lui

inspirait M. Munster une partie de son influence, et ce ne fut plus qu'avec une obéissance passive et résignée qu'elle entra dans l'appartement de son père. Le feu et les lumières éclairaient la chambre : elle put alors remarquer combien le front de M. Munster était plus sévère et plus menaçant encore que de coutume. Alors aussi, comme une faible femme, elle revint à la peur du moment, elle sentit qu'elle allait perdre connaissance, et tomba sur un fauteuil. M. Munster lui tendit froidement un flacon, et, après avoir fermé la porte avec soin, il se plaça droit devant elle.

« Tâchez de vous contenir, lui dit-il, car j'ai à parler à votre raison, et je voudrais nous épargner à l'un et à l'autre des scènes d'attendrissement ou des crises de nerfs que je ne saurais point soulager; je voudrais, d'ailleurs, ne mettre personne en tiers avec nous, car ce que j'ai à vous dire est de la plus grande importance. »

Mina releva la tête, et, la crainte d'irri-

ter davantage son père ranimant son courage, elle s'inclina avec plus de calme que M. Munster ne s'y attendait.

« Je ne vous demanderai point où vous alliez ce soir, je le sais, et je veux vous épargner un aveu qui coûterait à votre pudeur, s'il vous en reste encore.

— Mon père.... balbutia Mina.

— Ne m'interrompez point ; je m'attends que vous me direz que vous alliez trouver presque un frère, et que vous n'y voyez point de crime ; je vous répondrais, moi, que c'est toujours un tort grave d'accepter ou de donner un rendez-vous à un homme, quel qu'il soit, à l'insu de son père. Cependant, je n'éprouve point d'étonnement : vous êtes femme et faite pour trahir et tromper ; il ne vous fallait qu'une occasion ; vous ne l'avez pas laissée échapper. Mais comme, après avoir commencé si bien, vous pourriez peut-être vous arrêter difficilement, je veux du

moins que vous connaissiez votre position tout entière : vous choisirez ensuite.

» Sans doute et plus d'une fois, Mina, vous vous êtes demandé pourquoi, plus sévère pour vous que pour Louise, je ne vous prodiguais pas ces caresses de père que, malgré moi, j'accordais à votre sœur, au moins de temps en temps. Vous crûtes qu'une préférence peu naturelle, car vous n'étiez pas moins aimable, causait ma sévérité ; non, Mina, non : cette sévérité était justice : vous n'êtes point ma fille. »

A ces terrifiantes paroles, prononcées avec une force sans pitié, l'infortunée Mina tendit vers M. Munster ses mains suppliantes. Il détourna les yeux ; mais il continua :

« Votre mère sortait à peine de l'enfance quand je l'épousai ; cependant elle me trompa, elle me trahit, moi, qui l'aimais avec une tendresse aveugle et passionnée ; mais je ne m'en étonnai plus quand je

sus que sa mère avait été une courtisane fameuse, la maîtresse d'un prince enfin! Je me séparai de ma femme : je ne la revis jamais, même à son lit de mort; pourtant, retenu par un sentiment de pitié, ne voulant pas que vous tombassiez dans les mains de votre grand'mère, puisque les lois vous accordaient mon nom, je vous élevai avec ma propre enfant, bien décidé cependant à ne pas la dépouiller pour une étrangère. Quand j'ai marié Louise, j'ai fait mes dispositions en conséquence; vous êtes libre, vous, d'accepter toute la fortune de madame de Valdenne, mais ma fille n'en doit rien recevoir. »

Un sanglot déchirant sortit de la poitrine oppressée de Mina. Quelle que fût la dureté de M. Munster, ce sanglot atteignit son cœur et il se rapprocha de la jeune infortunée.

« Vous me trouvez cruel, prononça-t-il plus doucement; mais vous ne savez pas quel effet peut produire sur un cœur franc

et dévoué une horrible trahison comme celle dont j'ai été victime ; vous ne savez pas combien je l'aimais, cette femme perfide que j'épousai comme un fou, comme un insensé, ne sachant rien de sa mère, de sa famille; me hâtant, comme si ma vie dépendait d'un jour de retard! Hélas! j'ignorais qu'il est des vices qui se perpétuent avec le sang; j'ignorais que les femmes ont reçu du démon l'instinct de la tromperie et du mensonge; et voyez si cela n'est pas vrai : Warner vient ici; vous savez qu'il n'est pas libre, qu'il est l'époux d'une autre, de votre sœur, et pourtant vous vous laissez aimer, vous aimez vous-même !

— Ah! monsieur! s'écria Mina avec horreur; c'est trop.....

— Oui, vous l'aimez; sans cela seriez-vous allée à ce rendez-vous, où, sans doute, Warner voulait vous décider à le suivre à Vienne, à connaître le monde, ses plaisirs, ses erreurs? Mais peut-être même

a-t-il déjà commencé à vous séduire, a-t-il oublié à la fois et les droits de l'hospitalité et ceux de l'honneur ?

— Non, monsieur, s'écria Mina avec force ; si j'aime Ludovic, c'est un malheur de plus pour moi ; mais c'est un crime qu'il n'a point partagé : du moins ne m'a-t-il montré que de l'amitié.

— On sait quelle est cette amitié qui tourne la tête aux femmes ; mais apprenez-le de moi, Mina ; les hommes sont à la fois vos séducteurs et vos juges, et si Warner vous avait trouvée à ce rendez-vous, il vous mépriserait. Maintenant vous savez la vérité, et c'est à vous à prendre le parti qui vous conviendra. Si vous voulez rester dans le monde, mettez-vous sous la protection de madame de Valdenne ; mais ne vous étonnez pas si alors je déclare que vous n'êtes point ma fille.

— Que faut-il faire, monsieur, pour ne pas déshonorer ma mère ? mur-

mura Mina avec un sombre abattement.

—Ce qui vous assurera le repos et ma protection : vous ensevelir dans une maison religieuse. Moi-même, Mina, fatigué, désenchanté de la vie, mon intention est de me retirer dans une retraite profonde. J'irai tâcher d'oublier que j'ai follement cherché la félicité dans les passions.

— J'obéirai, monsieur, dit Mina; vous m'avez trop prouvé que je n'avais aucun bonheur à attendre dans ce monde. Pourquoi lutterais-je contre mon sort? Je vous dois de la reconnaissance, je dois vous obéir; car je n'étais pas votre enfant, et vous avez permis que je vous nommasse mon père. »

La voix brisée de la jeune fille, son accent plaintif et doux touchèrent pourtant M. Munster; il s'approcha d'elle, et, prenant sa main, il la retint dans les siennes.

« Écoutez, Mina, et si l'aveu que je vais vous faire, tout bizarre qu'il est, peut vous faire du bien, je ne dois pas hésiter.

Apprenez donc qu'il m'a fallu lutter vingt fois contre mon propre cœur; que je ne vous traitais si sévèrement que parce que je me reprochais de vous aimer trop; en un mot, que je vous préférais à mon enfant, et que votre perte, votre déshonneur déchireraient mon cœur. Ah! ne me croyez pas devenu cruel parce que je suis malheureux. Aigri par mes souvenirs, mon âme n'est, hélas! restée que trop sensible; car moi, qui tant de fois vous ai parlé avec dureté, que de nuits j'ai pourtant passées derrière vos rideaux quand vous étiez enfant et malade! »

A ces bienveillantes paroles, les pleurs de Mina devinrent moins amères, mais non moins abondantes. M. Munster lui-même, depuis si long-temps contraint et retenu, ne put commander à son émotion, et pleura avec elle. Ce moment fut rapide, mais plein de charmes, et il donna à Mina un nouveau courage pour souffrir. Peut-être aussi se dit-elle alors qu'elle ne de-

vait rien regretter, puisque Ludovic était l'époux d'une autre; peut-être, malgré son innocence, le malheur venait-il de lui révéler les passions, et s'avouait-elle que son cœur en renfermait une coupable?

Mais, quels que fussent ses sentimens secrets, elle s'imposa de les cacher au fond de son cœur, et, depuis ce jour, elle ne prononça plus le nom de Ludovic Warner. Cependant elle écrivit à Louise, mais sans lui parler du parti qu'elle comptait prendre. Sa lettre montrait seulement un profond dégoût du monde et une sombre tristesse. Louise, en lui répondant, lui annonça qu'elle était mère d'un fils. Cette nouvelle affection paraissait l'occuper entièrement, car, tout en assurant sa sœur de son amitié, elle traitait légèrement sa tristesse, et lui disait qu'elle espérait la trouver gaie et bien portante quand elle viendrait la voir.

Alors Mina s'avoua, avec une humble et angélique candeur, que, toute résignée qu'elle fût à son sort, toute certaine qu'elle crût être de ne point caresser un sentiment coupable, elle ne se sentirait pas le courage de voir Ludovic près de sa sœur; « et, puisque mon sort est fixé, qu'il s'accomplisse, » se dit-elle, et, avec une fermeté dont elle ne se serait point crue capable, Mina fut trouver à l'instant même M. Munster, et le pria de la conduire dans la retraite dont il lui avait parlé. C'était une maison religieuse située non loin de la ville de Neustadt. On y prononçait des vœux au bout de deux ans de noviciat; aucune violence n'avait jamais été exercée dans cette sainte maison : c'était seulement un abri contre l'orage, un refuge contre le malheur.

« Les passions, dit Williams Munster, doivent s'arrêter sur son seuil. Cependant Mina, ajouta-t-il, vous serez libre de quit-

ter cette retraite au bout de quelque temps d'épreuve. »

Mina secoua doucement la tête et garda le silence.

« Tout ce que vous désirerez, mon enfant, tout ce qui pourra flatter vos goûts, vous n'aurez qu'à le demander, » dit-il encore avec une grande bonté.

Ils convinrent qu'ils partiraient au point du jour, et Mina pria M. Munster de ne pas parler à Brigitte de cette résolution.

« Je ne me sens pas la force de m'exposer à l'attendrissement ou aux observations, ajouta-t-elle; je redoute tout ce qui m'agite et m'émeut. »

Mina passa le reste de la journée à s'occuper de ses préparatifs de départ; elle ne montra ni attendrissement ni regrets dans ses lettres à sa cousine et à sa sœur : ses adieux furent presque froids. Hélas! c'est que l'infortunée était arrivée au moment le plus triste et le plus douloureux de son existence; elle ne se croyait nécessaire au

bonheur de personne, et elle se disait que sa vie inutile était le résultat d'un crime.

Pour un cœur aussi pur, aussi tendre que celui de Mina, se croire le fruit d'une trahison, l'enfant de la honte, et n'être point aimée, c'était trop; et, sans appeler la mort, sans éprouver un désespoir violent, Mina se sentait atteinte d'un mal qui fait de lents, mais de sûrs progrès. Depuis la révélation de M. Munster elle s'apercevait que son oppression au cœur devenait de plus en plus violente. Dès son enfance, elle avait eu une grande disposition à cette maladie, et le chagrin l'avait développée. Elle s'affaiblissait chaque jour; peut-être son changement était-il imperceptible aux yeux des autres; mais il ne l'était point aux siens, et elle le voyait avec résignation.

Le soir, quand elle eut tout préparé pour son départ mis à l'adresse de sa sœur sa part des diamans de leur mère, laissé quelques souvenirs à sa cousine, elle

voulut dire adieu à ces jardins, à ce parc qu'elle avait parcouru tant de fois riante et joyeuse enfant, pure et calme jeune fille; et depuis, si agitée, si malheureuse. Cinq mois s'étaient écoulés depuis que Warner était parti; cinq mois, c'était bien peu, et pourtant, quel changement s'était opéré dans sa vie! Elle marchait péniblement : le ciel où elle ne cherchait plus, comme par le passé, des nuages légers pour les revêtir d'une forme et d'une image à son gré, le ciel était déjà égayé par l'approche du beau temps; déjà il envoyait à la terre un air doux et bienfaisant. Mais cet air doux et tiède, qui autrefois causait tant de joie à Mina, ne faisait naître en ce moment aucune émotion dans son cœur. Les lilas poussaient leurs vigoureux bourgeons, les marguerites, les paquerettes perçaient le gazon; mais elle ne voyait rien, et, machinalement, foulait, sans les voir, ces premières messagères du printemps. Elle arriva à la

grille qu'on n'ouvrait jamais, dont presque personne de la maison n'approchait, et, dans un abattement qu'elle ne chercha plus à vaincre, elle s'appuya sur les barreaux que Warner avait sans doute touchés, d'abord pleine d'espérance, ensuite avec découragement, et peut-être avec colère. Quoiqu'elle se fût interdit de jamais prononcer son nom, quoiqu'elle n'eût peut-être pas osé s'avouer à quel point il lui était cher, elle se sentit tellement malheureuse, qu'elle sanglota : la douleur était alors plus forte que sa volonté. A l'instant même elle entendit les sons monotones d'un chant religieux, et, quelques minutes après, elle vit lentement passer devant la grille le convoi d'une jeune fille qu'on menait au cimetière, situé dans la campagne, sur le chemin de la maison de M. Munster.

Mina ne connaissait personne dans la ville de Neustadt : elle ne pouvait donc regretter personne; mais la vue du cer-

cueil, couvert d'un blanc linceul, et surmonté d'une couronne de roses blanches; l'aspect de ces jeunes filles portant, les yeux baissés, la pâleur sur le front, le corps de leur jeune compagne, lui firent éprouver un serrement de cœur qu'elle eût ressenti dans tous les temps, mais qui fut bien plus vif encore dans sa situation. Mina se mit à genoux près de la grille pour honorer la morte, et, regardant s'éloigner ce corps insensible que la terre allait bientôt cacher, elle murmura ces paroles touchantes et vraies d'un poète de sa nation :

« Venue innocente du ciel, innocente
» elle y retourne; Dieu lui épargne, en la
» rappelant, des douleurs et des fautes. »

Mais il est rare qu'une douleur qui s'augmente à la vue d'un cercueil ne se change pas en résignation.

« Je mourrai bientôt comme cette jeune fille, » se dit Mina; et le lendemain elle partit avec beaucoup de calme.

M. Munster, quoique presque toujours

froid et embarrassé avec elle, fut pourtant rempli de soins, et, quand il la remit à la supérieure de la maison, il parut avoir oublié le souvenir qui le tourmentait depuis tant d'années, et il la recommanda avec une vive tendresse. Mina, qui avait eu jusqu'à ce moment beaucoup d'empire sur elle-même, et qui, depuis la déclaration de M. Munster, ne l'avait jamais nommé son père, s'approcha de lui au moment où elle le vit près de la quitter, et, saisissant une de ses mains, elle la porta à ses lèvres : on les avait laissés seuls.

« Bénissez-moi, s'écria-t-elle en tombant à genoux, bénissez-moi comme si....

— Oui, s'écria M. Munster ; et dans ce moment où nous nous séparons dans ce monde pour ne plus nous revoir peut-être, je veux laisser à ton âme une pensée consolante. Enfant de ma honte et du crime, je te bénis du fond du cœur, et, en faveur de ton âme angélique, j'irai prononcer le pardon de ta mère sur sa tombe. Mina,

je resterai encore une année à Neustadt; rappelle-moi si tu as besoin d'un ami. »

Mina parut, à la supérieure du couvent et à ses compagnes, tellement résignée, qu'elles ne se doutèrent jamais que son cœur fût aussi cruellement déchiré qu'il l'était en effet. Elle remplissait tous ses devoirs avec une exactitude, une douceur si exemplaire, qu'elle s'attira en peu de temps l'estime et l'amitié de tout ce qui l'entourait, et six mois étaient écoulés depuis qu'elle avait revêtu l'habit de novice sans qu'elle témoignât la moindre répugnance à s'engager pour jamais, quand une vieille religieuse, chargée du soin des novices, crut devoir avertir la supérieure du changement qui s'opérait chaque jour chez Mina.

« Ma mère, dit-elle à la supérieure, cette jeune fille ne se plaint jamais; mais je la crois très-mal. Sa cellule est auprès de la mienne, et j'entends ses douces et tristes plaintes. Si je l'interroge, elle dit

qu'elle ne souffre pas et ne veut faire aucun remède ; cependant elle ne mange point et maigrit d'une manière effrayante. »

La supérieure examina alors Mina avec attention, et trouva qu'en effet ses traits si purs, si délicats, avaient une expression indéfinissable de souffrance ; sa main était brûlante, et pourtant elle supplia la supérieure de ne point la forcer à consulter un médecin.

« Je suis sûre que je ne souffrirai pas long-temps, » répétait-elle avec un tranquille sourire.

La supérieure, à qui elle était vivement recommandée, ne voulut point la contrarier, et crut qu'elle devait avant tout écrire à M. Munster. Malheureusement, il était absent de chez lui pour plusieurs jours, car il s'occupait à vendre des propriétés assez éloignées. Il y avait donc près d'un mois que la première lettre de la supérieure était partie quand elle en écrivit une seconde plus alarmante; elle annonçait que

malgré Mina elle avait fait venir le médecin de la maison, qui avait déclaré la jeune fille atteinte d'une affection au cœur, très-grave, qu'il croyait causée par un chagrin profond et contenu. Cette seconde lettre était depuis plusieurs jours chez M. Munster quand il y revint. En la lisant, il ressentit une douleur d'autant plus violente qu'il se reprocha le malheur de Mina. « J'ai été cruel envers elle, se dit-il avec un amer remords : devais-je punir cet être si bon et si pur d'une faute dont elle était innocente? Mais je puis, je dois tout réparer; » et, sans perdre un instant, il écrivit à Mina la lettre suivante qu'il expédia par un exprès :

« J'apprends avec un vif chagrin, ma
» chère Mina, que votre santé est grave-
» ment attaquée, et je me hâte de partir
» pour Vienne afin de vous amener un mé-
» decin célèbre en qui j'ai la plus grande
» confiance; mais ce ne sera point assez
» de m'occuper de la santé de votre corps,

» c'est votre cœur aussi que je veux gué-
» rir, et j'en ai le moyen. Mina, pardonnez-
» moi l'aveu que je vais vous faire en son-
» geant à mes affreux malheurs, pardon-
» nez-moi en faveur de ce que je vais vous
» apprendre. Revenez à la vie, car vous
» pouvez encore être heureuse; celui que
» vous aimez est libre; il n'est point l'époux
» d'une autre. Votre amour n'est point un
» crime, car ce n'est point Ludovic War-
» ner qui en est l'objet, mais son frère,
» Arnold Warner. Maintenant, écoutez-
» moi : vous savez ce que j'ai souffert et
» si j'étais payé pour craindre que les pas-
» sions ne vinssent troubler votre tran-
» quillité, puisqu'un préjugé dont je ne
» me sens pas guéri, mais auquel je re-
» nonce pour votre bonheur, me faisait
» désirer que vous ne vous mariassiez ja-
» mais. Arnold Warner eut un duel à
» Vienne, et, mon sang bouillonne d'indi-
» gnation en l'écrivant, il exposa son es-
» timable vie pour défendre la réputation

» de madame de Valdenne, votre grand'-
» mère, seulement parce que son frère se
» trouvait lui être allié. Quelques heures
» après que j'eus reçu cette nouvelle, Ar-
» nold arriva et me demanda l'hospita-
» lité : ma vie retirée, la connaissance
» qu'on a à Vienne que toutes mes rela-
» tions avec le monde sont interrompues,
» rendaient cette retraite si sûre que je ne
» pouvais la fermer au frère de l'époux
» de ma fille. Cependant je savais que
» Louise désirait que son beau-frère vous
» plût, et j'allais, je crois, refuser à Ar-
» nold l'entrée de ma maison, quand il
» m'assura que, par précaution, Ludovic
» seul connaîtrait le lieu de son refuge.
» Je consentis donc, mais je crus unir la
» prudence avec les lois de l'hospitalité
» en faisant jurer à Arnold qu'il prendrait
» le nom de son frère. C'était sans doute
» le secret qu'il voulait vous apprendre
» quand je vous ai arrêtée au moment où
» vous vous rendiez près de lui. Je vous

» avais entendue ouvrir la porte qui » donne sur le jardin, et moi, qui con- » naît si bien la marche des passions, je » me doutai où la vôtre vous conduisait. » Vous savez tout maintenant, Mina, ex- » cepté qu'Arnold m'a écrit dix fois qu'il » vous aime passionnément, et que je vais » tout faire pour vous réunir. Mina, vous » me pardonnerez quand vous serez heu- » reuse. »

M. Munster ne perdit pas une minute, et il serait difficile de peindre l'inquiétude que l'état de Mina causa à Arnold et à Louise. Cette inquiétude fut cependant adoucie par la joie qu'ils éprouvèrent de la nouvelle résolution de M. Munster. Louise voulait courir à sa sœur; mais elle craignit de retarder la célérité que M. Munster voulait mettre à conduire le médecin de Vienne. Pendant la route, lui et Arnold ne cessaient d'interroger le docteur pour savoir s'il était certain de guérir promptement la malade : hélas! ils ne dou-

taient pas de sa guérison ; ils s'inquiétaient seulement du plus ou moins de durée de ses souffrances. M. Munster semblait avoir oublié sa froideur passée; les éloges que la supérieure donnait à Mina dans ses lettres, la passion qu'Arnold montrait pour elle, l'idée du danger où était sa vie, faisaient taire de cruels souvenirs, et il oubliait tout, excepté qu'il avait servi de père à cette pure et charmante jeune fille. Hélas! il est des momens dans la vie où le cœur a besoin de se reposer de haine et de ressentiment, où on a besoin d'aimer sans réflexion et sans retenue, et ce moment était arrivé pour Williams Munster; aussi se précipita-t-il aussi vivement qu'Arnold à la cloche de la grande grille du couvent.

La tourière vint ouvrir, et annonça que la supérieure et toute la communauté étaient au chœur.

« Mais Mina Munster, la jeune novice malade, ne peut y être ? » s'écrièrent les voyageurs.

La tourière baissa son voile sans répondre, et montra de loin la porte de la chapelle, qui donnait sur un long cloître. M. Munster marcha quelques pas avec assez de résolution.

« Ma fille ne doit pas être là, dit-il en s'arrêtant; elle si malade ne peut certainement remplir les devoirs de son état. » Dans ce moment, les deux battans de la chapelle s'ouvrirent; une longue file de religieuses en sortit un cierge à la main : les voyageurs se rangèrent pour les laisser passer; elles marchaient lentement et chantaient de tristes prières. Du fond de l'église, s'échappaient les sons éclatans et pénétrans de l'orgue, et une odeur d'encens parfumait l'air; bientôt après apparut une civière sur laquelle était étendu quelque chose de blanc. Le médecin ne devina rien; mais l'âme de Williams Munster, faite à la douleur; mais le cœur passionné d'Arnold, comprirent qu'un affreux malheur allait tomber sur eux; ils avancèrent leurs

têtes : pâles de terreur, et la bouche tremblante d'émotion, ils regardèrent avec des yeux fixes et hagards. Mais le pressentiment du malheur trompe rarement, et c'était bien la jeune et pure Mina endormie pour ne se réveiller jamais, endormie pour ne plus souffrir !

Quelques semaines après, la supérieure fit passer à M. Munster les effets qui avaient appartenu à sa fille, et sa longue chevelure qu'elle avait coupée elle-même le matin de sa mort ; on y avait joint aussi le portrait de la mère de Mina : le premier mouvement de M. Munster fut de le repousser ; mais la mort de la pauvre jeune fille avait abattu sa violence et son ressentiment, et il reprit le portrait avec plus de pitié que de colère.

« Je t'ai punie dans ta fille, se disait-il en regardant cette charmante figure, et pourtant, combien je t'ai aimée ! » Alors il se rappela que c'était lui qui avait fait faire ce médaillon fermé par un secret que

sa femme et lui connaissaient seuls. Dans le temps qu'il le portait, il renfermait des cheveux de la mère de Mina. Il voulut voir s'ils y étaient encore : il l'ouvrit. Les cheveux s'y trouvaient, et un petit papier écrit très-fin y était joint. M. Munster reconnut l'écriture, tressaillit, et le rejeta loin de lui ; mais, entraîné par un sentiment plus fort que sa colère, il le lut. Au milieu de mille expressions de tendresse et d'amour, cette voix du tombeau, qui ne trompe jamais, apprenait à Williams que son épouse était déjà déshonorée quand il l'avait épousée, que sa mère était seule cause de ce crime, de cette odieuse trahison; mais que, devenue maîtresse d'elle-même, elle avait su résister à de nouvelles séductions, car elle aimait Williams plus que la vie.

« Dans votre colère si violente et si » juste, vous me repoussâtes; vous ne voulûtes rien entendre; jamais vous ne consentîtes à me revoir; mais voici la vérité

» que j'atteste sur l'image de Dieu ; Louise
» n'est pas votre fille : elle fut le fruit de la
» violence et de la séduction ; Mina seule
» vous appartient.... »

Trois jours après cette découverte, Williams Munster disparut, et jamais on n'en entendit parler.

— FIN. —



AURÉLIE ;

PAR

Mme AIMÉE HARELLE.

AURÉLIE.

I

Six heures sonnaient à l'abbaye de Buzé, et tour-à-tour les horloges des bourgs épars çà et là les répétaient comme de lointains échos. Le mois de mai commençait à peine, et l'un de ses plus beaux jours éclairait la campagne. La

Loire, déjà dégagée des brouillards de la nuit, réfléchissait l'éclat du soleil : belle et majestueuse, elle semblait, par ses molles ondulations, saluer la ville de Nantes, au bas de laquelle, réunissant les sept bras dont elle entoure des îles nombreuses, elle prend, dans son immense étendue, l'aspect de cette mer houleuse, où, sept lieues plus loin, elle va se jeter. Les vagues, grossies par la marée montante, bruissaient légèrement, et, se déferlant en larges plis sur l'herbe des prairies, y jetaient des flocons d'écume semblables à des boules de neige. Une foule de barques, amenées par une brise sud-ouest, remontaient le fleuve et se dirigeaient vers Nantes. A les voir courir rapidement toutes penchées, et comme prêtes à sombrer sous le poids de leurs voiles, vous eussiez été saisi d'effroi, si les chansons et les joyeuses paroles dont les mariniers faisaient retentir le rivage

n'eussent écarté toute idée de danger.

En tête de cette petite flotte, dont la voilure tantôt blanche tantôt rouge s'inclinait presque horizontalement sur les eaux, on distinguait le canot d'un navire de la marine royale, et le pavillon qui flottait au-dessus de son gouvernail annonçait la présence du capitaine. En effet, debout à l'arrière, le regard fixé sur un point du rivage, il semblait y porter toute son âme. Tout-à-coup il tressaille, agite en l'air le mouchoir qu'il tient à la main, et presque au même instant le vent apporte à son oreille des sons doux et inarticulés comme ceux qu'on entend dans un rêve.

« Arrive à tribord ! » s'écrie-t-il aussitôt d'un accent précipité.

A cet ordre, les matelots, faisant force de rames, dirigent le canot vers la terre. Il n'y touchait pas encore que déjà Georges de Valmer était sur la rive et que de fai-

bles bras l'enlaçaient et semblaient se disputer la vive étreinte des siens.

Vous tous, marins, qui après une longue absence revoyez les objets de vos plus chères affections; et vous, pauvres femmes, que des liens chéris, quelle qu'en soit la nature, attachent, à vous briser le cœur, à ces êtres fugitifs qu'un coup de vent tour-à-tour vous enlève et vous ramène, vous seuls pouvez comprendre toute la joie, tous les sentimens délicieux qu'exprimaient ces baisers, ces étreintes et ces mots échangés entre une mère et son fils, une sœur et son frère!.... Mais si le cœur maternel, si le cœur de la jeune fille étaient pleins d'un bonheur auquel rien ne manquait, il n'en était pas ainsi de celui du marin : deux personnes seulement étaient là; ses yeux en cherchaient, son âme en demandait une autre.

« Aurélie!... » Ce nom s'échappa de ses

lèvres avec l'accent d'un espoir déçu et d'une vive inquiétude.

« Depuis deux jours son beau-père est arrivé de Rennes sans qu'elle l'attendît, répondit madame de Valmer, et ce grave magistrat, aussi rigide sur les lois de l'étiquette que sur celles de la justice, s'est opposé à ce que madame Dorgeval accourût à la rencontre d'un jeune fou....

— Qui sera son mari dans peu de jours, interrompit vivement le marin.... à moins que l'absence.... » Le reste de la phrase mourut sur ses lèvres.

« N'ait rendu la fiancée inconstante ? dit gaîment la jeune Elise. J'ai bien envie de te répondre par l'affirmative, Georges, pour te punir de ce soupçon.

— Ne doute jamais de l'amour d'Aurélie, mon fils, ajouta madame de Valmer; celui qu'elle t'a voué fait maintenant partie de son existence; cesser de vivre lui serait plus facile que cesser de t'aimer. Va,

c'est avec toute la minutieuse et jalouse susceptibilité de mon cœur de mère que j'ai sondé celui de la compagne que tu t'es choisie, et cet examen m'a laissée tranquille sur ton bonheur. Georges, je le dis avec une entière conviction, c'est véritablement un ange dont la main va s'unir à la tienne. »

Le jeune homme serra sa mère avec transport.

« Tu vas m'embrasser aussi, mon frère, car à mon tour j'ai d'agréables choses à te dire : d'abord, regarde bien ce billet que m'a écrit Aurélie ; » et les jolis doigts d'Elise faisaient papillonner devant les yeux de son frère un papier élégamment plié, et d'où s'exhalait un doux parfum. Aussitôt Georges s'en saisit, malgré la folâtre résistance que semblait lui opposer la jeune fille.

« Indiscret! » disait-elle... puis elle se prit à sourire, et de douces larmes coulèrent

sur sa blanche et rose figure. Bonne Elise! elle était si heureuse du bonheur de son frère!

Dans ce billet Aurélie annonçait qu'accompagnée de son beau-père, elle viendrait passer la journée à la maison de campagne de madame de Valmer, et, d'après l'heure matinale qu'elle avait fixée pour son départ de Nantes, ses amis devaient s'attendre à la voir arriver d'un instant à l'autre.

La maison où allait avoir lieu une réunion si douce, si impatiemment attendue, était située sur le haut d'une colline d'où l'œil pouvait embrasser le cours de la Loire presque jusqu'aux portes de Nantes.

Dans l'espoir d'apercevoir plus tôt la barque d'Aurélie, Georges prit le bras de sa mère et celui de sa sœur, et hâta leur marche sur le flanc rapide du coteau. A peine entré dans la maison, le jeune homme, tout haletant encore, ouvrit pré-

cipitamment une fenêtre et dirigea sa lunette marine sur chaque barque qu'il vit poindre au loin sur les flots. Plusieurs fois il jeta de dépit l'instrument qui ne lui montrait pas encore l'objet si vivement désiré. Enfin une exclamation de joie partit de son cœur.

« Elise! Elise!... tiens, regarde : ne vois-tu pas, à la hauteur de Roche-Maurice, quelque chose d'indistinct encore, mais d'une éclatante blancheur qui scintille aux rayons du soleil? C'est elle, c'est mon Aurélie!... Ma bien-aimée vient à moi dans cette blanche parure si chère à mon souvenir... tu sais bien, ma sœur?...

— Oui, oui, répondit en riant la jeune fille, je sais par cœur tout ce qui se rapporte à votre amour. En ma qualité de confidente, n'ai-je pas dû en entendre répéter jusqu'aux moindres détails? et combien de fois, cet hiver, Aurélie ne m'a-t-elle pas fait impitoyablement prolonger la

veillée pour me redire tes paroles, ses pensées, tes craintes, son espérance, que sais-je!... tout ce qui vous avait passé par la tête et par le cœur. Bien souvent le jour nous a surprises que, bouche béante, les yeux fixés sur les siens, je l'écoutais encore.

— Mon Elise n'avait-elle donc pas à donner confidences pour confidences?...

— Peut-être.... mais tu le sauras plus tard, car je veux aussi un confident qui me donne toute son attention, et la tienne est concentrée sur cette barque si rapidement amenée par ses quatre rameurs, que nous n'avons, ce me semble, que le temps de courir au rivage. »

En effet, le léger esquif semblait voler sur l'eau, et bientôt Georges serra dans ses bras la fiancée dont ses songes seuls, depuis un an, lui avaient rendu la présence.

Elle n'avait pas vingt ans, cette belle Aurélie, et comptait déjà trois années de veuvage. Quand sa mémoire la reportait

au temps de sa première enfance, elle se souvenait d'avoir appelé du nom de mère une jeune et charmante femme qu'elle n'avait jamais vue qu'en habits de deuil, et qui disparut bientôt pour ne plus revenir. L'orpheline tout en pleurs demandait en vain sa mère; elle ne vit venir à ses cris qu'un homme que ses yeux d'enfant prirent pour un vieillard, quoiqu'il n'eût pas encore atteint l'automne de la vie. C'était M. Dorgeval, à qui la mère mourante d'Aurélie avait confié la tutelle de cette enfant. Ils s'étaient aimés autrefois; mais, tous deux séparés par des circonstances funestes, mariés contre leur gré, ils venaient, par un double veuvage, de recouvrer leur liberté et pouvaient enfin s'unir, quand une mort prématurée vint enlever Clémence de Reuilly au bonheur qui avait été le rêve de sa jeunesse.

La maison de M. Dorgeval devint l'asile d'Aurélie; elle y grandit et s'embellit sous

les yeux de son tuteur, qui l'aimait à l'égal des deux fils dont sa femme l'avait rendu père dix ans avant la naissance de l'orpheline. Cette différence d'âge empêcha d'abord l'intimité de s'établir entre la petite fille et les jeunes garçons. Elle n'était pour Henri et Ludger qu'un joli jouet dont ils s'amusaient un moment et s'ennuyaient l'instant d'après; mais quand, après dix ans d'absence, ils revinrent à la maison paternelle, les deux frères s'attachèrent de toute leur âme à Aurélie, mais d'une manière différente : Henri, séduit par sa naïve beauté, devint son amant passionné; Ludger ne fut pour elle que le meilleur des frères. Il ne resta que peu de temps au milieu de la famille, et, chargé du soin qu'exigeaient les propriétés de son père, il partit pour Saint-Domingue. Henri resta et fit à son père l'aveu de son amour pour Aurélie.

M. Dorgeval, en recevant cette confidence, ressentit une vive joie. Cette union

était le secret désir de son cœur. Voir la fille de Clémence devenir la sienne était un bonheur dont il voulut tout de suite s'assurer. Sans se demander si son titre de tuteur ne lui faisait pas un devoir de retarder l'époque d'un mariage qui, vu l'extrême jeunesse d'Aurélie, compromettait peut-être le bonheur de son avenir, il l'appela, et, l'embrassant avec un redoublement de tendresse, il lui demanda si elle consentait à épouser Henri. Toute joyeuse, la douce fille de quatorze ans, qui ne comprenait encore ni l'amour ni le mariage, répondit sans hésiter qu'elle aimait beaucoup Henri et se trouverait très-heureuse d'être sa femme.

Oui, elle l'aimait; mais du même sentiment qu'elle eût éprouvé pour la plus complaisante, la plus gaie de ses compagnes; car, depuis qu'il était de retour, ne se prêtait-il pas à toutes ses fantaisies encore si enfantines? Le joli serin qu'elle

avait tant de plaisir à voir voltiger autour d'elle, n'était-ce pas Henri qui le lui avait donné? N'était-ce pas de lui qu'elle tenait ces belles corbeilles de fleurs qui, chaque matin, parfumaient sa chambre? Puis, Henri était le meilleur, le plus infatigable danseur qu'elle eût jamais rencontré. Comment alors ne pas croire qu'avec lui toute la vie ne serait qu'enchantement et bonheur? Henri, ivre de joie, entendit donc la jeune fille lui protester qu'elle le préférait à tout et n'aimerait jamais un autre que lui; alors le mariage fut décidé.

Environ un mois après une détermination fondée sur d'aussi puissans motifs, une foule de curieux s'assemblèrent, malgré l'heure de minuit, devant l'église cathédrale de la ville de Nantes. Bientôt ils y virent arriver une longue file de voitures. Le cocher de chaque équipage avait un gros bouquet à sa boutonnière, et

des laquais portaient des torches allumées. Les chevaux piaffaient en relevant coquettement la tête, comme s'ils eussent été fiers de la multitude de nœuds de rubans bleus et blancs dont leurs harnais étaient couverts. Quand la première voiture s'ouvrit, on en vit descendre un homme d'environ cinquante ans, qu'à son costume noir et surtout à sa longue chevelure pendant sur ses épaules, on reconnaissait appartenir à la magistrature. Une très-jeune fille s'appuyait sur son bras et chancelait sous le poids d'une robe d'étoffe brochée d'argent et surchargée de garnitures. Le haut édifice de ses cheveux, artistement crêpés et poudrés à blanc, selon la mode du temps, était couronné d'un mélange de fleurs, de plumes et de perles, du milieu desquelles retombaient jusqu'au bas de la taille de larges barbes en riche dentelle. Sur sa poitrine blanche et fraîche, mais qui n'était encore que celle d'un en-

fant, brillaient une rivière et un bouquet de diamans.

« Quelle belle mariée! s'écriait la foule se pressant sur les pas d'Aurélie pour mieux la voir.

— Pauvre petite! » dit d'un accent triste et profond une jeune femme dont l'extrême maigreur et les traits flétris décelaient d'âpres et longues souffrances. Ces mots et l'expression de pitié qui les accompagnait frappèrent Aurélie; elle tourna la tête et vit deux grands yeux noirs pleins de larmes se fixer sur les siens, puis, sur ces yeux, passa une main pâle et desséchée dont l'un des doigts portait un anneau de mariage; mais cet anneau, devenu trop large, semblait près d'échapper à la phalange osseuse qui le retenait.

« Et moi aussi j'étais une belle et joyeuse mariée! dit encore la même femme s'adressant à l'une de ses compagnes, et maintenant, tu vois..... »

Le reste de la phrase ne parvint pas à l'oreille d'Aurélie; mais un trouble extrême s'empara de son cœur : elle s'arrêta sur les marches de l'église, comme indécise si elle en franchirait la lourde porte qui dans ce moment s'ouvrait lentement devant elle.

« Entrons donc, ma fille, » lui dit M. Dorgeval, étonné de son immobilité.

Elle tressaillit et se laissa conduire; mais quand, suivie de Henri et de toute la noce, elle arriva au milieu de l'église, un cri lui échappa et elle recula glacée de terreur.

C'est qu'au lieu d'être parée de ses ornemens de fêtes, de fraîches guirlandes, de lustres éclatans de lumière, l'antique église se trouvait préparée pour une cérémonie funèbre ordonnée pour le lendemain en commémoration d'une perte royale. Le bonheur particulier de quelques êtres devait céder ses pompes à celles d'une dou-

leur ordonnée. Un des bas-côtés de l'église, qu'Aurélie devait monter dans toute sa longueur, était tendu de longues draperies noires; elles jetaient dans la nef une obscurité profonde que perçait à peine la lueur de quelques cierges brûlant sur l'autel; d'espace en espace grimaçaient des têtes de mort entourées de larmes blanches et d'ossemens croisés; puis de grandes croix d'argent s'élevaient çà et là comme des spectres ouvrant leurs longs bras. Placé au milieu de cet appareil lugubre, recouvert d'un tapis de velours cramoisi, le prie-dieu devant lequel les époux allaient recevoir la bénédiction nuptiale présentait à l'imagination effrayée l'image d'un cadavre gisant sous un linceul ensanglanté.

« Mon Dieu, oh! mon Dieu! » dit Aurélie en joignant les mains; puis elle défaillit, et serait tombée si deux bras ne l'eussent fortement étreinte. Alors elle en-

tendit comme une voix sourde qui murmurait à son oreille des mots inarticulés.

La pauvre enfant perdit entièrement connaissance.

Quand elle reprit l'usage de ses sens, Aurélie vit agenouillé devant elle Henri, qui, pâle et tremblant, épiait avec anxiété son retour à la vie. Elle lui sourit faiblement, et, se penchant vers lui, cacha sa tête dans son sein pour qu'il ne vît pas les larmes dont elle sentait ses joues inondées. Bientôt, pourtant, rassurée par les tendres paroles d'Henri, par la présence de ses amis, qui tous l'entouraient, elle passa, avec la mobilité des impressions de son âge, des larmes au sourire, de la frayeur à la sécurité. Ses craintes superstitieuses s'évanouirent et le mariage fut célébré.

Pendant le premier mois qui suivit les noces d'Aurélie chaque jour amena pour

elle de nouveaux plaisirs : chacun s'empressait de fêter la nouvelle mariée, et, dans les assemblées, dans les bals dont elle était l'objet, c'était à qui des jeunes amis d'Henri l'entoureraient de soins et d'hommages.

Un seul, Edouard de Blamont, frère d'armes et intime ami d'Henri, parut dédaigner de grossir la foule qui se pressait autour de la jeune femme. Dès qu'Aurélie paraissait, il se tenait à l'écart, et les visites, jadis si fréquentes, qu'il faisait à son ami, devinrent chaque jour plus rares et plus courtes : Henri s'en plaignit.

« Non, mon attachement pour toi n'est point altéré, lui répondit Edouard; mais depuis ton mariage nos rapports intimes ne peuvent plus être les mêmes que pendant ces jours de joie et de liberté passés à notre régiment, et qui nous semblaient si courts. Ils renaîtront, je l'espère, au moment où nous rejoindrons notre garnison;

d'ici-là, amuse-toi des jeux de ta folâtre compagne, mais n'espère pas me les voir partager : quelque intérêt que m'inspirent les enfans, j'ai le malheur de m'ennuyer avec eux, et j'ai tout-à-fait désappris la langue que l'on parle à quatorze ans.

—Edouard, tu juges mal mon Aurélie; quelques entretiens avec elle t'auraient bientôt convaincu qu'elle n'est....

— Rien encore, mais qu'avec le temps elle peut devenir une femme ravissante, j'en conviens. Oh! que n'as-tu suivi mon conseil! que n'as-tu consenti à reculer ton mariage jusqu'à cette époque, comme je t'y engageais! c'est alors qu'un amour mutuel entre Aurélie et toi eût été profond et durable. Aujourd'hui le sentiment que tu obtiens d'elle ressemble à ces frêles bourgeons qu'une sève factice arrache prématurément aux plantes : ils meurent avant de s'être développés et ne renaissent plus. Toi-même, mon ami, ne t'aperçois-

tu pas déjà que cette chaîne de fleurs qui te lie commence à se faner?... Désirer tant ma présence, c'est avouer que le tête-à-tête a perdu de ses charmes, et que passer toujours du colin-maillard au jeu de la main-chaude, est chose assez fastidieuse à ton âge. »

Henri, en repoussant avec un honteux embarras les sarcasmes d'un ami auquel la faiblesse de son caractère l'avait dès long-temps soumis, ne sollicita plus ses visites, mais lui en rendit de plus fréquentes; et à mesure qu'il se rapprocha d'Edouard, la présence d'Aurélie lui devint moins nécessaire. Bientôt la jeune femme fut réduite à la société de ses compagnes. L'amour n'avait encore pu pénétrer la jeune âme d'Aurélie; mais déjà l'influence de celui qu'elle avait inspiré à son mari s'était fait sentir en tout son être; quelque chose de posé et de réfléchi apparaissait parfois et tout-à-coup sur sa figure en-

fantine et venait arrêter son rire si frais et si joyeux. Alors elle pressentait dans la vie quelque chose de plus doux et de plus grave que les joies de l'enfance, et pourtant celles-ci, en lui échappant, excitaient des regrets et comme l'appréhension de ne pouvoir atteindre rien qui les valût. Peu à peu ces interruptions de plaisirs devinrent plus fréquentes; de plus longues rêveries y succédèrent, et quelquefois un nuage sur le front de la jeune femme venait interrompre l'harmonie de sa naïve figure et déceler une souffrance prématurée chez un être qui n'eût dû ressentir que les brillantes illusions de l'espérance.

C'est qu'elle ne pouvait plus se dissimuler le refroidissement d'Henri pour elle. Entraîné par une influence fatale dont Aurélie ne pouvait deviner la source, il la fuyait; et toujours, quand elle essayait de le retenir, un homme, comme un mauvais

génie, était là, près d'Henri; et bien qu'en paraissant comprendre les désirs de la jeune femme, seconder même ses efforts, un mot jeté avec une infernale adresse fournissait tout-à-coup au faible Dorgeval un spécieux prétexte auquel il donnait le nom de nécessité absolue.

Henri, poussé dans de nombreuses réunions d'hommes dont le premier principe était de n'en point avoir, prit avec facilité les goûts dégradans auxquels il les voyait se livrer. Des excès de tous genres remplacèrent bientôt les doux sentimens qui naguère encore faisaient son bonheur, et peu à peu on le vit perdre jusqu'aux manières élégantes qui l'avaient toujours distingué.

Aucun des désordres d'Henri ne demeura secret pour sa femme : de fâcheux hasards lui en apportaient toujours la connaissance, et alors elle pleurait amèrement sur la chaîne déjà si lourde qu'elle était

condamnée à traîner toute la vie. Mais ses larmes coulèrent silencieuses et inaperçues ; nul reproche ne sortit de sa bouche, nulle plainte surtout n'apprit à son beau-père le secret de son malheur.

A l'expiration du long congé qu'ils avaient obtenu, Henri et son ami rejoignirent leur régiment. M. Dorgeval quitta sa femme avec son insouciance accoutumée; mais on eût pu croire qu'Edouard était vivement ému : il attacha sur Aurélie un long regard dont l'expression étrange la surprit et lui causa un vague effroi. Les deux amis ne croyaient pas s'éloigner pour long-temps, et cependant leur absence se prolongea près de deux années.

Pendant ce temps les qualités morales et la beauté d'Aurélie avaient acquis tout leur développement. L'expression habituelle d'une mélancolie rêveuse adoucissait la dignité de ses traits réguliers et

leur prêtait un charme dont on ne pouvait se défendre. Eh! qui n'eût été ému en voyant cette tête de seize ans se pencher comme affaissée sous le poids continuel d'une sombre pensée? Qui n'eût été touché de la désespérance profondément empreinte dans ces yeux si beaux, quand ils s'élevaient lentement sur vous? Pauvre Aurélie! pendant ces deux années elle avait péniblement médité sur son sort, et quand, le cœur palpitant sous sa puissance d'affection, elle appelait le bonheur, une voix dure et constante lui répétait : « Tu n'y dois plus prétendre. » Pourtant, il était de courts instans où la jeune femme se ressaisissait aux doux prestiges de son jeune âge. L'imagination, cette fée créatrice et puissante, la transportait tout-à-coup dans un monde enchanté; alors vous l'eussiez vue, sous l'empire de ses songes, vive et presque enjouée comme aux jours de sa douce liberté; mais bientôt le souvenir de

cette union, que la mort seule pouvait rompre, venait détruire son fantastique bonheur, et la tristesse reparaissait plus sombre, plus opiniâtre sur son front abattu.

A l'aspect d'Aurélie dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, la passion qu'Henri avait eue pour elle se ranima tout-à-coup. Mais ce fut en vain, son ardeur ne se communiqua plus à l'âme dans laquelle il l'avait étouffée. Aurélie, sachant maintenant calculer la durée de l'éternité d'amour qu'Henri osait encore lui promettre, ne répondait à ses transports que par un amer et triste sourire, et quand les lèvres de son mari venaient chercher les siennes, par un mouvement qu'elle ne pouvait réprimer, elle détournait la tête, dédaigneuse de baisers qu'elle savait avoir été prodigués au vice.

C'était un tort; elle le reconnut, et se soumettant enfin au joug qui lui était im-

posé, elle tâcha de dissimuler une froideur dont Henri eût pu s'autoriser pour se livrer de nouveau à une conduite coupable.

Une apparence d'union s'établit donc dans le jeune ménage. En vain M. de Blamont, surpris et déçu, fit renaître les occasions de plaisir qui deux ans auparavant enivraient le mari d'Aurélie; cette fois il les repoussa et parut s'attacher profondément à sa femme. Mais de nouveau il lui fallut la quitter. Prêt à partir, il la pressait sur son cœur et ne pouvait se décider à s'en éloigner.

« Pardonne-moi, lui répétait-il, pardonne-moi la douleur dont j'ai si long-temps rempli ton âme. Va, cette coupable folie dont je t'ai fait la victime ne se renouvellera plus, et je ne reviendrai que pour te rendre tout le bonheur que je tiens de toi. Aurélie, dis-moi que mes torts sont oubliés et que tu ne penseras à moi qu'avec cette tendresse que tu m'accordas autre-

fois et qui fut les prémices de ton âme. »

Présent à ces adieux, Edouard, les dents serrées, le front plissé, les interrompit brusquement.

« Allons donc, dit-il à Dorgeval, l'heure s'avance, nous manquerons celle du départ. » Il entraîna son ami, et celui-ci tourna plusieurs fois la tête en s'éloignant pour voir Aurélie, qui de son côté, touchée de ces derniers mots, attachait sur lui des yeux pleins de larmes.

Elle ne devait plus le revoir. Trois mois après cette nouvelle séparation une lettre de M. de Blamont annonça que Dorgeval venait d'être frappé de mort subite. Edouard, désespéré de ce funeste événement, serait, disait-il, venu mêler ses pleurs à ceux de la famille de son ami; mais, déjà embarqué avec son régiment pour une expédition lointaine, il avait à peine le temps d'adresser à M. et madame Dorgeval un adieu peut-être éternel.

Dans cette lettre, qui devait être ostensible, était incluse une feuille particulière pour M. Dorgeval. Le malheureux père n'en communiqua pas le contenu à sa fille; mais, en la lisant, il la froissa avec rage entre ses mains; des exclamations, des mots sans suite s'échappaient de ses lèvres pâles; puis, arrêtant tout-à-coup son regard sur le portrait d'Henri qui décorait sa chambre, la vengeance parut sur les traits du vieillard, profonde, immuable, comme l'étaient tous ses sentimens, et un serment terrible fut prononcé.

Les regrets d'Aurélie furent vifs et poignans; le linceul voilait à ses yeux tous les torts de son époux et lui rendait plus distincts ceux qu'elle se croyait envers lui; le souvenir de chaque parole, de chaque reproche échappés à son ressentiment lui était lourd comme le poids d'un remords. Elle comptait avec une douloureuse exactitude les momens de bonheur

dont peut-être elle avait privé celui pour lequel elle ne pouvait plus rien; et les motifs de l'indifférence que souvent elle lui avait montrée lui paraissaient maintenant exagérés ou futiles. Oh! qu'elle est cruelle pour une âme aimante l'idée d'avoir pu rendre plus amère cette coupe de la vie qu'un être chéri vient d'épuiser et envers lequel toute faute est désormais irréparable!.... Irréparable!.... ce mot nous semble alors comme un écho qui nous vient de l'enfer.

La jeune veuve voulut du moins honorer la mémoire de celui dont elle portait le nom, en entourant son père de soins plus tendres, s'il était possible, plus assidus encore que ceux qu'elle avait toujours eus pour lui. De son côté, M. Dorgeval s'attacha plus étroitement que jamais à sa belle-fille; c'était d'elle seule que, dans l'absence de Ludger, il recevait quelque consolation; et comme si le mouvement

eût pu chasser au loin la douleur qui le consumait, il fit avec Aurélie de fréquens voyages de Nantes à la maison de campagne qu'ils possédaient sur les bords de l'Erdre.

II

Entre tous les paysages si variés dont la ville de Nantes est entourée, les bords de la rivière d'Erdre frappent par un genre de beauté qui leur est particulier, et la mémoire en garde un long et doux souvenir. Ce ne sont point ces tableaux vastes

et majestueux des riches coteaux de la Loire, ni le large développement du grand fleuve coulant impétueux sur un sable doré. L'Erdre, lente et sombre, serpente à travers des champs agrestes. D'espace en espace une colline, s'avançant brusquement, semble tout-à-coup borner le cours de l'eau, et vient arrêter le regard qui cherche en vain à s'égarer au-delà de cette verte limite. Ces sinuosités successives forment comme autant de petits lacs dont chacun présente un différent aspect. Sur leurs rives tranquilles et bocagères rien n'étonne l'imagination, mais tout séduit le cœur. On aime comme de vieux amis ces chênes séculaires, ces immenses châtaigniers aux branches tortueuses et s'abaissant en voûte presque au niveau du frais gazon, dont le tapis s'étend jusqu'au bord de l'eau et l'empreint de sa couleur. Je ne sais quelle impression rêveuse et mélancolique vous saisit et vous retient

comme enchanté sous cette ombre épaisse, au milieu de cette nature si douce, si reposée que la douleur même y pourrait s'assoupir. Là, tout est solitude et silence; si quelque faible bruit interrompt votre recueillement, c'est le vent passant à travers le feuillage; c'est le léger clapotement de l'eau jaillissant sur des joncs desséchés; puis le mouvement mesuré des rames qui, comme de longs bras, s'élèvent et s'abaissent tour à tour à l'avant d'une paisible gondole dont le sillage brise l'uniformité des flots.

Un matin, deux barques parties en même temps de Nantes voguaient de front sur l'Erdre, et l'une ne parvenait point à devancer l'autre, malgré les efforts des rameurs pour l'emporter de vitesse; cette joûte entre les mariniers amusait les voyageurs qu'ils conduisaient. Une jeune fille surtout, vive et rieuse comme on l'est à dix-

sept ans, les animait du geste et de la voix; puis, malgré les douces réprimandes de sa mère, soulevant de temps en temps le rideau de toile qui retombait autour du bateau, elle avançait la tête et jetait un regard furtif et curieux sur les personnes que portait la barque rivale.

« Oh! Georges, dit-elle à demi-voix à son frère en l'attirant près d'elle, regarde donc comme cette dame est jolie. »

A son tour, Georges regarda et resta comme frappé d'extase à l'aspect de l'angélique figure qui lui apparut entourée de vêtemens de deuil; elle aussi, vit le beau jeune homme dont le regard se fixait sur elle et ne pouvait plus s'en détacher. Elle rougit, et, tout émue, abaissa entre elle et lui son voile de veuve. Cette action si simple jeta dans l'âme impressionnable de Georges un sentiment indéfinissable de tristesse : c'était comme un regret d'un

bonheur qui subitement nous échappe; comme le pressentiment d'un malheur prêt à fondre sur nous.

Après un trajet d'environ deux lieues, les barques arrivèrent, toujours ensemble, au point où les collines qui bordent l'Erdre, s'écartant tout-à-coup, laissent à son lit une étendue assez considérable; là, comme au fond d'une baie, s'élève, du milieu de profondes galeries de feuillage, un château de forme gothique. Ses fenêtres anguleuses et armoriées, ses murs formés de briques et surmontés d'un beffroi féodal, ont un aspect bizarre et indiquent l'époque reculée de leur construction. Cette antique demeure d'un noble suzerain reçut jadis la reine de Navarre, sœur de François Ier. Sous ces allées ombreuses qui par une pente insensible vous amènent jusques au bord de l'eau, dans ces vastes jardins dont de vieux pins semblent seuls aujourd'hui défendre l'en-

trée, la belle Marguerite se reposait du tumulte des cours; et peut-être devons-nous aux inspirations qu'elle puisa dans ces lieux, quelques-uns de ces gais et naïfs fabliaux qui charmèrent son siècle et qui nous font encore sourire.

Depuis un moment, debout sur l'avant du bateau, Elise examinait avec un plaisir extrême ce paysage qu'elle voyait pour la première fois; puis, s'apercevant que ses bateliers étaient enfin parvenus à dépasser les autres, elle battit des mains en signe de triomphe; mais aussitôt les vaincus imprimèrent à leur barque un mouvement si vif et si peu mesuré qu'elle courut comme un trait sur celle qui la dépassait, et la heurta avec tant de violence, qu'Elise, perdant l'équilibre, tomba dans l'eau. Le cri terrible que jeta sa mère fut répété par Aurélie et par tous les témoins de cet accident; mais, prompt comme la pensée, Georges se précipite

dans la rivière, saisit sa sœur que ses vêtemens soutenaient encore sur l'eau; puis, à l'aide des rameurs, remontant dans la barque avec son cher fardeau, il le dépose sur le sein de sa mère épouvantée.

« Mes enfans! mes enfans!..... » balbutiait madame de Valmer, dont les traits bouleversés portaient l'empreinte de l'angoisse qu'elle venait de subir et de la joie qui y succédait. La tendre mère étreignait sur son cœur cette fille qu'elle avait failli perdre, et ce fils qui lui rendait un bien si cher. Ce qu'elle éprouvait était à la fois si cruel et si délicieux que son cœur se fût brisé à force de sensations, si les premiers soins à rendre à son Elise n'y eussent fait une bienfaisante diversion.

Etourdie seulement de sa chute, Elise n'avait point perdu connaissance; mais, encore immobile et muette, elle ne répondait aux caresses de Georges et de sa mère que par des regards pleins d'amour;

et, dans l'espèce de recueillement où elle restait plongée, elle jouissait avec délice du bonheur de vivre encore et d'être si tendrement aimée.

En ce moment, une voix d'une extrême douceur frappa son oreille et pénétra jusqu'au fond du cœur de Georges : c'était celle d'Aurélie. La jeune veuve, penchée à mi-corps sur le bord de sa barque, cherchait du regard à s'assurer de l'état d'Élise, et, plus pâle, plus défaite que l'objet même de sa sollicitude, elle offrit des secours, que Georges, avec une joie secrète, se hâta d'accepter.

« A terre, mariniers! dit-il; près de cette maison, à la pointe du bois. » Et en donnant cet ordre, Georges n'avait plus cet accent ferme et bref de l'officier marin qui commande; une émotion qu'il ne pouvait maîtriser rendait sa voix tremblante, et se décelait dans tout son être.

Les deux barques tournèrent vers le

rivage; et, pendant le court trajet, Elise reprit toutes ses facultés. Quand, aidée de son frère, elle descendit à terre, Aurélie, déjà arrivée, accourut vers elle; et toutes deux, par un mouvement spontané, se jetèrent dans les bras l'une de l'autre. A les voir, les yeux pleins de larmes, redoublant leurs baisers, on eût dit deux sœurs chéries se revoyant après une longue et douloureuse absence.

Sans doute, entre deux âmes jeunes et passionnées comme l'étaient celles d'Elise et d'Aurélie, il existait un germe de vive sympathie que développa subitement le danger que l'une venait de courir sous les yeux de l'autre. Peut-être Elise, échappant à la mort, était-elle plus accessible à toute impression tendre; peut-être Aurélie, dans les bras de la sœur de Georges, cédait-elle à une attraction dont elle ne démêlait pas bien la véritable cause. Quoi qu'il en soit, cette amitié naissante prit

dès ce premier moment autant de force que si déjà le temps l'eût cimentée.

Dans sa douce effusion, Elise ne s'apercevait pas que ses vêtemens, tout imprégnés d'eau, avaient entièrement mouillé ceux d'Aurélie. Georges, l'attirant doucement par le bras, le lui fit remarquer; et la jeune fille, un moment confuse de son étourderie, rit bientôt, à l'exemple de sa nouvelle amie, du désordre de leur toilette et de celle de Georges, qui n'était pas dans un meilleur état. Tous trois suivirent madame de Valmer et M. Dorgeval à la chaumière qu'avait indiquée Georges.

« Sainte Vierge! » s'écria la maîtresse de l'humble réduit, en voyant le lucet de la porte s'ouvrir devant un groupe de personnes dont les vêtemens ruisselaient; et le fuseau qu'elle tenait lui échappa des mains.

« Bonne mère, dit madame de Valmer,

un accident qui vient de nous causer plus de peur que de mal nous amène près de vous; veuillez, je vous prie, nous faire un bon feu, et prêter à mes enfans quelques-uns de vos habits, tandis que les leurs sécheront. »

Aussitôt, repoussant la bourse qui lui était présentée, Mathurine courut à sa vieille armoire de bois de chêne dont les panneaux pouvaient servir de miroirs, tant ils étaient soigneusement cirés et frottés; elle en tira des chemises d'une toile grossière, mais de cette blancheur de neige que donne au linge l'eau mucilagineuse de l'Erdre; puis des jupes et des corsets en étoffe de laine à larges raies rouges et bleues : tout cela, étalé sur le lit rebondi et haut monté, principal ornement de la chaumière, fut mis à la disposition des dames. Georges reçut aussi un habit complet, et passa dans la grange, devenue pour lui un cabinet de toilette.

La grosse et rouge Mathurine, heureuse et peut-être un peu fière de pouvoir rendre service à de belles dames, s'empressait autour d'elles.

« Mam'selle, disait-elle à Elise, tout en l'aidant à s'habiller devant l'énorme bourrée de genêt qui brûlait en pétillant dans l'âtre, m'est avis qu' si vous avez voulu com' ça pêcher une carpe dans l' jardin d' monseigneur l'évêque *, sans li demander permission, c'est qu' vous avez un fameux appétit. Eh bien ! donc, j' vas tout d' suite met' la galette en train, et quand vous en aurez goûté, vous direz qu' Mathurine la fait qu' le roi n'en mange

* On appelait jardin de l'évêque un espace assez considérable de la rivière d'Erdre, qui, tout couvert de fleurs et de plantes aquatiques, ressemblait de loin à un joli parterre. Le poisson s'y réfugiait en grande quantité, et la pêche considérable qu'on y faisait était un des revenus attachés à l'évêché de Nantes.

pas d' pareille; puis, j'ons du beurre tout frais battu et du lait cuit, da! qu' la cuiller tient chommée d'dans. J' voudrions ben avoir queuqu' chose de mieux à vous offrir ; mais pisqu' vous v'là t'habillée comme nos paysannes, vous dînerez ben eune fois comme elles, quand ce n' serait qu' pour l'histoire de rire. »

D'abord, on ne voulait point accepter le repas que Mathurine offrait pourtant de si bon cœur; mais ce refus parut la mortifier tellement qu'il fut impossible de lui causer ce chagrin. On la laissa donc, comme elle l'avait dit, mettre la galette en train ; et bientôt ses enfans, que l'heure de midi ramenait des champs, trouvèrent avec étonnement leur place, à la table de leur mère, envahie par les étrangers.

Pendant le dîner, une conversation plus intime s'établit entre les deux familles, naguère inconnues l'une à l'autre, et qui maintenant se rapprochaient avec un in-

térêt vivement senti. M. Dorgeval et sa belle-fille apprirent avec plaisir que la terre nouvellement achetée par madame de Valmer, et dont le jour même elle prenait possession, n'était qu'à un quart de lieue de leur maison. Ce voisinage de campagne fit naître d'agréables projets, et le plaisir étincela dans les yeux noirs de Georges quand Elise et madame Dorgeval se promirent de ne point laisser passer un jour sans se réunir.

Mais des heures s'étaient écoulées; les habits étaient secs, et les toilettes enfin rétablies dans leur premier état. Une seule barque allait recevoir les voyageurs pendant les deux lieues qu'il leur restait encore à faire.

Mathurine, voyant ses hôtes sur le point de la quitter, prit par la main l'aînée de ses filles, belle brune de dix-huit ans, et, la présentant aux dames, leur dit avec une émotion toute maternelle :

« Voyez c'te chère enfant, mesdames; eh ben! dans quinze jours, j'allons la marier. C'est eune grand' joie pour moi, et tout d' même eune grand' peine; car qui sait c' que l' sort li garde en ménage!... Mais quoiqu' ça, si vous nous faisiez l'honneur de v'nir à sa noce, j' sis quasiment sûre qu' ça li porterait bonheur; faut donc m' promettre d'attacher eune épingue à la couronne d' ma Jeannette. C'te gentille p'tite main-là, continua la paysanne en s'emparant de la main d'Aurélie, doit être chanceuse pour tout c' qu'elle touche.

— Cette main, répondit Aurélie pâlissant et les yeux pleins de larmes, cette main changerait en épines la couronne de votre enfant; ne m'appelez point près de vous, bonne femme, je suis *fay-née* *.

— Fay-née! répéta la paysanne, qui comprenait toute la force de ce vieux

* *Fay-né :* né pour le malheur.

mot breton ; fay-née !.... pas possible ! j'aurions cru au contraire qu' tout l' bonheur des anges devait être pour vous.....

— Oh ! oui, tout le bonheur des anges doit être pour vous, » murmura près d'Aurélie une voix dont l'accent la fit tressaillir.

La jeune femme leva sur celui qui venait de parler des yeux pleins de mélancolie, et lui dit avec un triste sourire : « Le bonheur dans le ciel, oui, je l'espère ; mais ici.... jamais.... » Puis, se retournant vers Mathurine : « Mon deuil, dit-elle, est un obstacle à ma présence au mariage de votre fille, ma bonne Mathurine ; mais elle recevra pour ce jour un témoignage de mon souvenir : je me charge de son habit de noce.

— Et moi, j'y joindrai croix d'or, couronne et bouquet, » dit Elise.

Les deux paysannes, toutes joyeuses, comblèrent de bénédictions et de remer-

cimens celles qui leur faisaient de telles promesses : une fierté naturelle avait porté Mathurine à repousser l'argent donné comme prix d'un service; mais elle acceptait avec joie des présens offerts par un sentiment de bienveillance et de cordialité.

Chaque jour qui suivit celui de la rencontre des deux familles, la liaison qui se forma entre elles leur devint plus chère : même âge, même manière de sentir firent bientôt qu'entre Elise et Aurélie nulle pensée ne resta secrète. La puissance de l'amitié, qui modifie les caractères, rendit moins sombre la mélancolie de l'une et moins impétueuse la vivacité de l'autre. Comment ne pas prendre un peu de l'enjoûment d'Elise? comment ne pas rêver avec Aurélie?....

Et Georges, était-il de trop quand un hasard bien souvent reproduit l'amenait sur les pas des deux jeunes femmes et lui faisait interrompre leur tête-à-tête?... Elise

alors prenait le bras de son frère, et d'un air d'autorité, lui enlevant son innocent fusil et sa gibecière vide, elle le faisait s'asseoir entre elle et son amie pour qu'il jugeât laquelle des deux ferait, avec le plus de fidélité, le croquis d'un paysage : alors, je vous l'assure, la rouge perdrix pouvait avec sécurité courir entre les herbes de la prairie, poudrer sa jolie tête dans le fond du sillon, ou, développant ses ailes marbrées, s'élever dans les airs; le chasseur distrait et désarmé ne l'apercevait plus.

Sous l'empire d'un premier amour, le jeune marin s'enivrait de bonheur à regarder la main délicate d'Aurélie retracer sur le papier des objets dont une préoccupation secrète lui faisait souvent manquer la ressemblance; et quand Elise, d'un air malignement triomphant, lui indiquait de son crayon les traits défectueux de l'ouvrage, elle souriait, la douce Au-

rélie, pour étouffer un soupir, et ses yeux, involontairement portés sur Georges, disaient assez qu'il était responsable des fautes de l'artiste.

Il fallait bien qu'elle s'avouât qu'un lien fort à ne pouvoir plus se rompre l'unissait à Georges : il l'aimait, elle le sentait par cet instinct du cœur qui nous éclaire plus tôt et mieux que l'observation; et pourtant, ce sentiment qui brillante la vie et l'enchante quand il est partagé, ne la rendait pas heureuse Pour elle, l'ombre du passé se projetait jusque sur l'avenir et l'assombrissait. Comme nous voyons au sein des fleurs, dans les jours du printemps, ce ver qu'un vent du sud y jette, l'inconstance dont Aurélie avait été victime avait laissé dans son cœur un sentiment de découragement et de défiance qui flétrissait pour elle le charme de l'amour.

Cette impression fatale se décelait dans chaque parole, dans chaque action d'Au-

rélie, et retenait sur les lèvres de Georges l'aveu prêt à s'en échapper. En vain sentait-il en lui même combien était profond cet amour qu'il éprouvait avec tant d'enthousiasme; en vain avait-il la conscience de sa durée, il désespérait d'en porter la conviction au cœur de son amante; et lui qui eût bravé pour elle la souffrance, le danger; lui qui eût dit en présence de la mort même : Aurélie, avec toi l'éternité, dût-elle être funeste..., il n'osait dire : Je t'aime, et pour toujours! tant il redoutait ce glacial sourire de l'incrédulité qui tremblait sur les lèvres de la jeune femme chaque fois qu'on parlait devant elle de l'amour et de la constance.

Cependant ces doutes, ces hésitations, dévoraient un temps précieux et semblaient les seuls obstacles au bonheur d'Aurélie et de son amant. Bientôt Georges reçut du ministre de la marine un brevet d'avancement : le commandement d'une

frégate destinée à une croisière contre les Anglais lui fut donné, et son beau navire, encore sur le chantier, était prêt à lancer à l'eau. Il faudrait donc quitter Aurélie, et la quitter sans emporter l'espoir de l'obtenir au retour!... au retour! mot peut-être effacé du livre des destinées du jeune et brave marin....

Fière de la confiance accordée à son fils, mais alarmée des dangers qu'il allait courir, madame de Valmer essayait inutilement de relire la dépêche ministérielle ouverte sur ses genoux. Ses yeux voilés de pleurs n'en distinguaient plus les caractères. Elise, penchée sur le sein de sa mère, pleurait avec elle; et Georges, tenant leurs mains pressées dans les siennes, cherchait à les rassurer sur les suites de son voyage, et, pour écarter leurs tristes idées, leur détaillait les avantages de l'honorable distinction accordée à sa jeunesse, en affectant une satisfaction qui chez lui n'était

pas sans mélange. En ce moment la porte du salon s'ouvrit, et Aurélie, prête à entrer, demeura stupéfaite du contraste que lui offrirent les larmes de ses amies et le sourire de Georges. Elise courut à elle et lui dit avec des sanglots :

« George a le commandement d'une frégate : il va partir.

— Partir ! répéta madame Dorgeval en pâlissant, et réduite par le saisissement à la seule faculté de l'écho : partir !.....

— Oui ; et, le croiras-tu ? le méchant en est tout joyeux ! »

Aurélie resta muette ; mais la couleur du feu se répandit sur ses joues. Georges s'éloignait d'elle, et il était joyeux !..... Le dépit, l'amère déception de ce moment donnèrent à sa physionomie mobile l'expression d'une froideur hautaine qui lui était ordinairement étrangère. Recouvrant enfin la faculté de parler :

« Pourquoi t'étonner, Elise, répondit-

elle, de la satisfaction de M. de Valmer dans une circonstance si favorable à sa fortune? le sentiment dominant dans le cœur de l'homme n'est-il pas l'ambition?»

Cette réponse, faite d'un ton dédaigneux, fut comme un éclair qui permit à Georges d'entrevoir enfin ce qui se passait dans le cœur d'Aurélie; le sien battit violemment, et c'était d'espérance et de joie. Nulle réponse ne sortit de sa bouche....; mais Aurélie rencontra son regard, et, à son tour, heureuse et troublée, elle se tourna vers madame de Valmer et tâcha de voiler sous quelques mots murmurés avec embarras le bonheur qui s'emparait de tout son être.

« L'armement de la frégate exige la présence de Georges, dit Elise, nous partirons donc dès demain pour Nantes; viens-y aussi, chère Aurélie, c'est une preuve d'amitié qui nous sera précieuse; nous en avons besoin pour adoucir le chagrin que

nous donne le prochain départ de Valmer.

Aurélie consentit à suivre de près ses amis à la ville, et accéda en soupirant à la prière que lui fit Georges d'assister avec sa mère et sa sœur à la mise à l'eau de son navire.

III

Un navire! quelle foule d'idées se rattachent à ce seul mot! quelle émotion involontaire s'empare d'une âme rêveuse, à la vue de cette noble création sortie des mains de l'homme, et qui, comme lui, marche sous l'influence d'une destinée

heureuse ou fatale! Un monument d'architecture, quelle qu'en soit la beauté, ne vous inspire point cet intérêt; le cœur reste froid quand même les yeux admirent; il y a trop d'avenir dans ces pierres habilement disposées : vous savez qu'elles vous survivront ; mais ce navire , qui court braver les tempêtes et que tous les élémens menacent, vous l'aimez, parce que vous craignez pour lui, parce que sa carrière est hasardeuse et bornée comme la vôtre. Un navire!... tout un drame est là, avec son exposition, ses péripéties de fortune et de gloire, son dénoûment toujours impatiemment attendu et souvent si tragique.

Quand vint le jour de grande marée indiqué pour lancer la frégate qu'allait commander Georges, une tente élégante fut préparée sur le rivage pour recevoir la famille et les amis du jeune capitaine. Dès le matin, il courut chercher Aurélie;

elle l'attendait, et parut bientôt à ses yeux; non plus sous les lugubres vêtemens que la prochaine expiration de son deuil lui permettait enfin de quitter. Ce jour-là, une robe blanche se drapait moelleusement sur sa taille élégante, et dans cette simple toilette la jeune femme semblait encore plus fraîche, plus aérienne que jamais. En la voyant si belle, Georges eut peine à maîtriser l'exaltation de son amour, et son bras trembla sous le poids léger de celui d'Aurélie.

Tous deux marchèrent vers le rivage, où déjà affluait de toutes parts une foule avide d'un spectacle souvent répété et pourtant toujours nouveau pour elle. C'était pour la première fois qu'il allait frapper les yeux de madame Dorgeval, dont jusqu'à ce jour il n'avait excité ni l'intérêt ni la curiosité.

La frégate, s'élevant gracieusement au milieu de la forêt d'étançons dont sa ca-

rêne était appuyée, reposait sur son lit incliné vers l'eau. Suivant l'usage en cette occasion, des bouquets paraient sa poulaine, et sur le haut du couronnement se déployait le drapeau national. Un écriteau placé en tête du chantier portait en grosses lettres le nom du nouveau navire : c'était celui du fleuve sur lequel il allait voguer. Tous les yeux s'attachaient sur le bâtiment et en admiraient la construction légère et hardie. Mais une sorte de solennité régnait parmi la foule, qui grossissait toujours. Ces milliers de voix, parlant sans éclat, formaient un bruit égal et prolongé semblable au roulement lointain du tonnerre; chaque figure portait l'empreinte d'une impatience mêlée de crainte, comme à l'attente d'un événement important, mais qui peut avoir quelque funeste résultat; cette impression était remarquable, surtout parmi les nombreux ouvriers employés au bâtiment.

Tous s'empressent et s'agitent autour de cette gigantesque machine encore immobile, à qui tout-à-l'heure le mouvement sera donné. Les uns examinent si le lit et la quille sont suffisamment enduits de la matière onctueuse préparée pour adoucir le frottement de ces deux parties l'une sur l'autre au moment où le navire, abandonné à son propre poids, glissera dans l'eau. D'autres amarrent à ses membrures un énorme grélin de retenue avec des bouts de cable, qui, plus faibles, devant se rompre les uns après les autres, ralentiront l'élan de sa course sans l'arrêter. Déjà on le dégage de ses plus forts étais, car le moment décisif approche.

Madame Dorgeval, attentive à ces divers travaux, dont Georges lui donnait l'explication, remarqua un homme qui, debout tout au bord du rivage, y restait isolé, et que les ouvriers se montraient avec les signes d'une vive pitié. Il semblait

dans toute la force de la jeunesse; mais ses traits, fortement prononcés, étaient effrayans de pâleur; sa poitrine haletait, et ses doigts se crispaient en serrant la massue sur laquelle s'appuyait son bras musculeux. Une angoisse affreuse se peignait dans les regards qu'il portait tour à tour sur le navire et sur les flots que la haute marrée poussait déjà jusque sur ses pieds, et il essuyait fréquemment les gouttes de sueur qui ruisselaient froides sur son large front.

« Quel est donc cet homme? » demanda Aurélie en le désignant à Valmer.

Georges regarda, et un sentiment pénible oppressa son cœur à la vue du malheureux : c'était celui dont la main devait enlever ou enfoncer la cheville qui, au bord de l'eau sous la poupe du navire, seule le retient sur son lit ; opération tellement dangereuse à l'époque que nous retraçons, qu'un condamné à mort, en

s'en chargeant, obtenait sa grâce; mais il était rare qu'il échappât au danger d'être broyé sous le bâtiment ou étouffé par la flamme et la fumée produites par le frottement : ce n'était qu'en se jetant de côté avec une promptitude et une adresse presque surhumaines qu'il parvenait à sauver ses jours.

L'appareil mécanique que l'on emploie maintenant pour cette opération empêche tout accident.

Georges, pour ne pas blesser la sensibilité d'Aurélie, éluda la question qu'elle venait de lui faire, et se hâta de la conduire sous la tente, où elle était impatiemment attendue par madame de Valmer et sa fille.

« Eh quoi ! ton frère nous quitte? dit Aurélie en voyant le jeune homme s'éloigner.

— Son devoir l'y oblige, répondit Elise : au moment où se lance un navire, le

capitaine avec tout l'équipage est à bord; et tu peux voir que bon nombre de personnes y veulent être aussi, car la dunette de la frégate est couverte de monde : c'est une partie de plaisir. J'ai regret de n'avoir pas dit à Georges de nous y placer aussi; mais peut-être aurais-tu eu peur?...

— Peur, près de lui!... » s'écria involontairement Aurélie; puis, rougissant du regard pénétrant que lui jeta Elise, elle ajouta : « Si M. de Valmer nous eût prises à son bord, j'eusse été parfaitement tranquille, car je suis certaine qu'il ne voudrait pas nous exposer à quelque danger; et sans doute il n'arrive jamais d'accident quand on lance un navire?

— Rarement, du moins : ce ne serait que dans le cas où le navire, mal construit, viendrait à tomber sur le côté; mais Georges assure qu'un tel malheur n'est pas à craindre pour sa frégate; il prétend être sûr du talent du constructeur. Cependant je la

voudrais déjà à l'eau. Malgré toute cette prétendue sécurité, le cœur me bat bien fort. »

Et celui d'Aurélie battit aussi à lui ôter presque la respiration. Toute tremblante, elle s'assied et écoute avec anxiété la voix de Georges donnant des ordres à ses matelots.

Cependant l'eau était à la hauteur voulue : la lame étincelante venait en jaillissant s'ouvrir sous la poupe de la frégate, comme pour lui offrir le passage; enfin, le signal se donne : un grand mouvement se fait sentir sur le navire, et chacun est à son poste. Alors une sorte de frémissement court dans l'assemblée ; les bateaux chargés de monde prennent le large, et tous les ouvriers s'écartent promptement du bâtiment.

En cet instant, l'attention d'Aurélie est attirée par ces mots prononcés autour d'elle : « Le voilà !... pauvre malheureux !...

que la sainte Vierge lui soit en aide! » A l'étrange aspect de l'homme qu'elle a remarqué il y a quelques momens, et vers lequel maintenant tous les yeux se tournent, Aurélie s'effraie et pressent quelque événement funeste. Demi-nu, il marche dans l'eau, et s'approche lentement de la fatale cheville. Arrivé au moment qui est peut-être le terme de sa vie, il jette un dernier regard sur ce ciel brillant qu'il pense ne plus revoir; d'une main tremblante, il fait le signe de la croix, avance, hésite, et tout-à-coup, levant à deux bras sa massue, il la laisse retomber de tout son poids sur la cheville, et disparaît avec elle.

« Il est mort!... » s'écrie-t-on; mais ces mots sont aussitôt couverts par une autre exclamation qu'arrache un nouvel effroi; car la frégate, en s'ébranlant, a visiblement penché.

Cependant elle reprend son équilibre,

et, comme excitée par le vivat dont tout un peuple alors la salue, elle brise ses dernières entraves au milieu de la fumée qui tourbillonne, et sort de son lit embrasé; elle court rapide, plonge profondément dans l'eau, puis se relève avec grâce. Les flots refoulés fuient devant elle et, par une subite réaction, poussent de grosses vagues sur ses flancs brûlans et viennent inonder une partie de la rive. Mais maintenant la frégate, belle et majestueuse, a pris possession de son nouvel empire et se balance mollement sur le sein agité des eaux.

De toute cette scène, Aurélie n'a vu que le navire qui penchait et le danger apparent de Valmer. « Georges ! » s'est-elle écriée; puis elle est tombée inanimée sur le sein d'Elise.

Au milieu des mille cris qui s'élevaient autour de lui, Georges a distingué ce cri d'une amante alarmée; cette voix chérie a retenti jusqu'au fond de son cœur. Com-

ment quitta-t-il le navire, comment traversa-t-il la foule qui se pressait sur la rive? lui-même ne le sut pas dire; mais en quelques minutes il fut près d'Aurélie, et quand, par les soins qu'on lui prodiguait, elle revint à la lumière, ce fut Georges qui rencontra son premier regard.

« Il vit, dit-elle, il vit; » et une joie céleste brilla dans ses yeux.

—Oui, balbutiait le jeune homme, palpitant de joie et couvrant de baisers la blanche main qui, pressée dans les siennes, ne cherchait plus à s'en dégager; oui, je vis pour t'aimer, pour sentir tout ce que l'homme peut éprouver de bonheur s'il m'est permis de te consacrer ma vie. Aurélie! mon Aurélie! dis que les vœux de Georges ne seront pas repoussés. »

Elle ne répondit pas, mais de douces larmes coulèrent sur ses joues colorées, et, toute confuse, elle cacha sa tête dans le sein de la mère de Georges.

« Ma fille !... » dit celle-ci en imprimant un baiser sur son front. Aurélie lui rendit avec transport cette douce caresse, et ses lèvres prononcèrent tout haut le nom de mère.

« Ma sœur chérie, disait Elise, pleurant et riant tout à la fois, comme tu nous rends tous heureux !... Mais tiens, je crains que l'excès du bonheur ne tue mon frère. »

En effet, il était pâle et respirait à peine ; l'enivrement de joie qui s'était saisi de tout son être était vif à lui faire mal, car toute sensation extrême devient douleur. La souffrance est inhérente au cœur de l'homme et se mêle jusque dans sa joie.

En ce moment, plusieurs matelots se présentèrent à l'entrée de la tente. Au milieu d'eux paraissait celui qui, par son courage, venait de racheter sa vie condamnée : ses vêtemens étaient souillés de sang ; un mouchoir en écharpe soutenait son bras blessé.

« Mon capitaine, dit le plus vieux des matelots, tournant avec gaucherie son petit chapeau goudronné, voilà Donald, ce pauvre diable que Notre-Dame-de-Bon-Secours vient de parer d'une mort presque certaine; car c'est elle qui a permis qu' la frégate lui passât tout en grand sur le corps sans l' toucher. Il a ben été un peu frotté par le passage du câble que la fumée lui a empêché de voir en se relevant; mais, avec de l'eau-de-vie et du tabac, ça n' sera rien. A présent, que va-t-il faire à terre, où chacun virera de bord à son approche? Si vous vouliez, mon capitaine, avoir pitié d' lui et le prendre à bord, ça s'rait une bonne action qui nous porterait bonheur à tous dans le voyage; ça le r'mettrait au vent de sa bouée et il reviendrait honnête homme parmi nous; car c'est la misère qui l'a fait mal gouverner, et maintenant qu'il est tout-à-fait rafalé, il n'y a plus de salut pour lui. Soyez donc son ancre de

miséricorde, et il sera bon matelot ; sinon, de par Sainte-Barbe et tous les feux de Saint-Elme, nous l'enverrions bientôt par-dessus les bastingages voir ce qui se passe au fond de la mer. Hein ! c'est entendu, camarade ?..... »

Cette allocution fut appuyée d'un vigoureux coup sur l'épaule de celui qui en était le sujet.

« Vous désirez servir dans la marine ? demanda Valmer.

— Oui, avec votre protection, capitaine.

— Mais votre âge n'est plus celui où l'on commence l'état de marin.

— Cet état fut le mien dans ma première jeunesse ; je l'ai follement abandonné, et depuis, assailli de malheurs, un moment de désespoir m'a perdu. Oh ! qu'est devenu ce temps où, pur et plein d'espoir, j'aimais à m'élancer sur nos plus hautes vergues ! Là, entre ces deux immensités,

le ciel et l'eau, mon âme enthousiaste rêvait un avenir de bonheur et de gloire large et brillant comme le tableau qui s'offrait à mes yeux!..... Cruelle déception! c'est dans une carrière sanglante et tortueuse que le destin m'a jeté. »

Valmer examinait avec étonnement celui qui s'exprimait ainsi; son maintien comme son langage annonçait qu'il était né pour occuper un rang distingué, et malgré ses misérables vêtemens, il y avait dans toute sa personne une aisance et une fierté naturelles que sa déchéance sociale n'avait pu lui faire entièrement perdre.

« Rentrez dans la voie de l'honneur, dit le jeune capitaine, et, je le jure, je vous seconderai de tout mon pouvoir. Le temps est encore long devant vous; vous pouvez vous réhabiliter aux yeux du monde et revenir au bonheur.

— Au bonheur! jamais....; car j'ai tué un homme, et rien n'efface le sang répandu.

— Rien n'efface le sang répandu! » répéta Valmer d'un accent profondément douloureux, puis il pâlit à l'excès; son front, tombant sur sa main, y resta un moment appuyé comme fatigué d'une pénible pensée.

« Georges! Georges! qu'as-tu fait?.... » s'écria tout-à-coup une voix déchirante; et une femme, repoussant les matelots qui lui barraient le passage, se précipita sous la tente. Son apparition subite, ce nom, ces étranges paroles, jetèrent le trouble dans tous les cœurs. Aurélie reconnaissait avec terreur la figure et la voix qui, la nuit de son mariage avec Henri, lui avaient été d'un si funeste augure.

« Que me voulez-vous? » demanda Valmer d'une voix éteinte.

— Capitaine, c'est à moi qu'elle s'adresse, dit alors Donald, qui, par un singulier hasard, portait le même prénom que Valmer; cette femme est la mienne : ma-

lade et reléguée depuis long-temps au fond d'un hospice, l'infortunée ignorait encore ce matin que l'échafaud se dressait pour moi et quelles circonstances m'avaient fait cette horrible destinée.

» Oui, Marie, continua-t-il en soutenant d'un bras sa livide et défaillante compagne, oui, je suis maintenant un meurtrier ; mais mon crime...., dis, veux-tu en connaître la cause? Oh ! ce n'est ni le feu de la colère ni un désir de vengeance qui me l'ont fait commettre.... Depuis trois jours nos enfans avaient faim ;.... ils pleuraient, et, tendant vers moi leurs mains, ils me criaient : « Du pain ! du pain ! ».... et je n'en avais point ... Désespéré, j'ai couru, j'ai demandé ;... chacun s'est détourné de moi : alors le délire, la rage se sont emparés de tout mon être ; la nuit était sombre ; j'étais armé... O Marie ! Marie ! ne me hais pas ! Va, si tous deux nous eussions été seuls à souffrir, je t'eusse dit : « Mou-

rons, » et tu n'aurais pas hésité. Mais ces enfans, ces enfans, quel eût été leur sort?

— De mourir avec nous, dit Marie exaltée : mieux vaut la mort que le déshonneur. Tu ne sais pas, toi, fils de l'Angleterre, que dans notre France si belle, si douce, existe un préjugé cruel, absurde, qui répand sur la famille entière d'un condamné la honte du crime dont les lois le punissent. Plus de considération, plus de liens sociaux pour ces malheureux; chacun les dédaigne. Sache donc que si le jour même du mariage de ta fille une voix s'élevait pour dire : « Son père a subi une sentence infamante, » sa couronne nuptiale tomberait aussitôt, et sa main serait repoussée. Georges, la tache dont tu t'es souillé s'étendra loin; elle s'imprimera jusque sur le front des enfans de tes enfans.

— C'est affreux! O Marie! Marie! que faire maintenant?

— Il faut passer aux colonies, dit Aurélie profondément touchée. Je vous donnerai les moyens de faire ce voyage avec votre jeune famille; et là, vous vivrez en paix sur une de mes propriétés, dont je vous donne la gestion, et personne n'y connaîtra votre funeste secret.

—Oh ! madame... » c'est tout ce que put balbutier la pauvre Marie, et elle tomba en sanglotant aux pieds de sa bienfaitrice.

« Dieu seul peut vous rendre le bien que vous nous faites, dit à son tour Donald, dont les yeux creux se remplirent de larmes ; qu'il exauce donc tous vos désirs !

—Il épuise aujourd'hui sur moi sa munificence, répondit Aurélie en jetant sur Valmer un tendre regard : il m'est bien doux de rendre à autrui une partie du bonheur dont il me comble.

— Jamais vous n'aurez à vous repentir de votre bienfait, dit encore Donald : je

justifierai cette confiance que vous m'accordez avec toute la générosité et, pardon si j'ajoute, toute l'imprudence d'une âme jeune et candide : mais cette fois, du moins, ce ne sera pas à tort; j'en jure, non par l'honneur, ce mot m'est interdit, mais par la reconnaissance : ce sentiment peut se trouver dans le cœur même le plus pervers, et le mien ne l'est pas. Capitaine, j'insiste pour naviguer sous vos ordres. Avant d'accepter l'offre bienfaisante de madame, si j'obtiens cette faveur, ma conduite vous prouvera qu'un accès de démence a seul causé mon crime. Après ce que je fus et ce que je suis devenu, quel homme peut se flatter de demeurer toujours irréprochable, quelque vertueux qu'il soit!.... Mon capitaine, la demande que je vous fais m'est-elle accordée?

— Oui, répondit Valmer.

— Alors comptez sur Donald, à la vie à la mort; » et, appuyé sur sa compagne, il

s'éloigna emportant un espoir qui ne fut pas déçu : il fut admis parmi l'équipage de la frégate.

Dès le lendemain de ce jour si fertile en émotions diverses, M. Dorgeval dut accorder son consentement à l'union de Valmer et d'Aurélie; mais ce fut avec un profond sentiment d'amertume. Il n'avait pas le droit de s'opposer au mariage de la veuve de son fils; mais il en fut cruellement blessé. Peut-être, dans son égoïsme de vieillard, s'était-il flatté que sa belle-fille, renonçant à de nouveaux liens, ne le quitterait jamais. Ce mécompte donna plus de ténacité à une résolution cruelle prise dans le secret de sa pensée lors de la mort de son fils; et quoiqu'il eût échoué dans toute ses tentatives pour la mettre à exécution, il s'affermissait chaque jour dans l'espoir d'y réussir.

Voulant éloigner autant que possible l'instant où Aurélie entrerait dans une

nouvelle famille, M. Dorgeval insista pour que son mariage n'eût lieu qu'au retour de Valmer. Il fallut accéder à sa demande, appuyée de considérations spécieuses de bienséances à observer.

Je ne vous dirai ni les adieux des deux amans quand vint le jour de la séparation, ni les tourmens qui marquèrent pour eux les longs jours de l'absence. Vous savez qu'ils viennent de se réunir ; vous les voyez maintenant assis près, bien près l'un de l'autre, sur le flanc de ce beau coteau qui domine la Loire; et si vous prêtez l'oreille à leurs discours, vous n'entendrez d'abord que ces mots sans suite qui s'échappent du cœur d'un amant, et qu'un autre cœur recueille avec une si douce, si enivrante volupté.

Mais Aurélie demande à Valmer de lui raconter ces combats où la victoire a couronné son audacieuse valeur; ces tempêtes qui, en vue des côtes de France, l'ont as-

sailli à son retour. Il obéit, et bientôt, à l'image de ces cent bouches à feu lançant la mort autour de son ami, à l'aspect de ces vagues en fureur qui, mobiles montagnes, sont prêtes à crouler sur le vaisseau démâté, elle tremble, la pauvre femme, et enlace Georges de ses faibles bras; comme si le danger était encore présent; comme si elle eût pu l'en garantir.

A son tour, elle lui peint ses longues et pénibles journées, ses nuits plus tristes encore passées dans les angoisses d'une inquiétude que tout alimentait. Heureuse maintenant, elle sourit en racontant les futiles incidens dont sa crainte superstitieuse formait de sinistres présages. Puis, sûre d'être approuvée d'Elise, elle ne craint pas de trahir le doux secret que la jeune fille n'a qu'à demi dévoilé à son frère. Georges apprend que Ludger Dorgeval, revenu depuis quelques mois de Saint-Domingue, aime Elise, qu'il en est aimé,

que tout est d'accord pour leur union, et qu'elle aura lieu le même jour que celle de Valmer et d'Aurélie.

« Rien ne manquera donc à mon bonheur! » dit Georges avec transport... Mais aussitôt un noir souvenir se dresse devant lui et réprime sa joie : la poitrine du jeune marin se soulève péniblement, un long soupir s'en exhale et meurt sur la main d'Aurélie, qu'il pressait de ses lèvres.

Tandis que, si légères, les heures passent sur les deux amans, M. Dorgeval et madame de Valmer s'entretiennent ensemble des arrangemens relatifs au mariage de leurs enfans, fixé à quinze jours de là. M. Dorgeval, heureux du retour de Ludger et déjà attaché à la nouvelle fille qui va prendre la place d'Aurélie, semble maintenant attendre avec impatience ce jour qui doit faire le bonheur des deux jeunes couples.

De son côté, l'active Elise, restée à la

maison, s'occupe de quelques détails intérieurs et surveille les apprêts du dîner; mais la jeune fille ne chante pas en allant et venant, comme elle a coutume de le faire : le dépit perce dans chacun de ses mouvemens, et une petite moue plisse sa jolie bouche.

Savez-vous?.. C'est que Ludger n'est pas venu, quoiqu'il fût attendu de sa fiancée: au lieu de le voir arriver avec Aurélie, Elise n'a eu qu'un billet, bien tendre, il est vrai, par lequel Ludger lui annonce qu'une affaire imprévue l'oblige à un voyage de huit à dix jours, et qu'il part le matin même.

Madame Dorgeval ignorait la cause du voyage de son beau-frère, mais elle en concevait une inquiétude qu'elle se garda bien de montrer à Elise. Ludger était parti à la suite d'un long et vif entretien avec M. Dorgeval, et quelques mots passant au travers de la cloison qui séparait l'appar-

tement d'Aurélie de celui de son beau-père, avaient excité la curiosité et les alarmes de la jeune femme. Long-temps Ludger avait paru combattre une forte volonté de son père, à laquelle enfin il lui avait fallu céder.

Georges et Ludger ne s'étaient jamais vus, et, d'après la nouvelle absence de celui-ci, ils ne pourraient désormais se connaître qu'au moment de devenir frères.

Appelés par la cloche qui annonçait le dîner et tout surpris qu'elle se fît sitôt entendre, Valmer et sa compagne vinrent rejoindre la famille. Bientôt on entoura la table, dressée dans un élégant salon où pénétrait de toutes parts l'air pur de la Loire et le parfum balsamique des bosquets en fleurs.

Oh! qu'il fut délicieux ce repas dont tous les convives étaient unis par les plus doux liens du cœur! tout leur souriait, tout leur était vive et pure jouissance que nulle crainte ne troublait......

Heureuse, après un an d'absence, de revoir son frère, dont les jours avaient couru tant de dangers, Elise, malgré le désappointement de la matinée, avait repris son enjouement et mêlait aux vives saillies dont elle animait la conversation, des détails sur les événemens arrivés chez les différentes personnes de leur connaissance, pendant le voyage de Georges : celui-ci s'était marié; tel avait quitté le pays; la fortune avait souri aux uns et avait abandonné les autres.

« Tant de changemens en si peu de temps? dit Georges. Mais, Elise, tu ne me parles pas de Folleville; est-il toujours à Nantes? ton mariage va le désespérer.

— Depuis trois mois, dit Elise attristée, le pauvre jeune homme est à l'abri de tout chagrin....

— Il serait mort! et comment?

— Il a succombé dans une affaire d'honneur... » et Elise s'interrompit subitement

au coup que M. Dorgeval frappa avec colère sur la table : la figure du vieillard devint pourpre et ses yeux étincelèrent.

« Elise, dit-il, ne donnez jamais devant moi le nom sacré de l'honneur à un meurtre.

— Meurtre! répéta à son tour Valmer : ce n'est donc pas un duel que....

— Monsieur, j'appelle les choses par leur véritable nom : quand un homme en tue volontairement un autre, quel que soit le motif de cette action et la manière dont elle s'exécute, il y a meurtre, le crime est patent. Anathème donc sur qui l'a commis, et que le sang versé retombe sur sa tête...! Vous tressaillez, capitaine..... sans doute mes expressions vous semblent étranges et sont en désaccord avec vos idées de jeune homme; car vous aussi, vous subissez l'empire d'un préjugé aussi ridicule qu'atroce, héritage infernal que nous ont transmis les siècles barbares et

que la civilisation devrait fouler aux pieds!.... Moi, du moins, moi, père de famille et magistrat, je le combattrai avec le même acharnement que ses partisans mettent à le soutenir. Les insensés! eh bien, qu'au gré de leur fureur, ils tuent pour satisfaire leur fol orgueil; à mon tour, je lancerai la mort sur leur tête; à mon tour, implacable vengeur des lois qu'ils outragent, je demanderai du sang pour du sang, victime pour victime; et je l'obtiendrai; oui, jeune homme, oui, je l'obtiendrai. » Et parlant ainsi, M. Dorgeval serrait avec force le bras de Valmer, dont il s'était saisi dans sa délirante exaltation. Celui-ci, le front pâle, le regard fixe, restait immobile et comme fasciné : ses lèvres contractées voulaient s'ouvrir pour parler, c'était en vain, nul son ne pouvait s'en échapper.

« Eh bien! continua M. Dorgeval, devenu un peu plus calme, eh bien! capi-

taine, quel est votre avis sur ce point? si j'en crois votre émotion, vous partagez toute l'indignation que j'éprouve à la seule pensée de cette action.

— Il est vrai, dit enfin Valmer; oui, comme vous, je condamne ce préjugé barbare, et plût au ciel que dès long-temps il se fût anéanti à la voix puissante de la raison. Mais tout en déplorant cette fatale aberration de l'esprit humain, cette fausse direction du noble sentiment de l'honneur, il faut convenir que dans nos mœurs le duel ayant acquis force de loi, il est telle circonstance où l'homme même qui en ressent le plus d'horreur ne peut pourtant s'y soustraire : alors pourquoi lui en faire un crime? ah! plutôt pitié pour lui, oui pitié, car c'est malheur que cette action désavouée par son cœur.... Malheur à lui, malheur sans fin, si par un fatal triomphe il porte un coup mortel!... Croyez-moi, mieux vaudrait avoir lui-même perdu

la vie, car il n'en doit plus connaître les douceurs.... ce cadavre gisant à ses pieds sera toujours là, entre lui et le bonheur. Une vapeur de sang enveloppera ses joies les plus vives; et ses songes de la nuit, multipliant à ses yeux de terribles images, reviendront sans cesse l'armer du fer dont il frappa sa victime, et la lui montreront se débattant dans les dernières convulsions de la mort.... Ah! monsieur, qu'une telle existence est un cruel tourment!....

—Merci, capitaine, dit M. Dorgeval, merci pour ce tableau; il me fait du bien. Oui, mon âme a besoin de croire qu'en effet ce supplice atteint l'homicide qui, fort d'une légalité de convention, porte le désespoir et le deuil dans toute une famille; oui, puisse le malheur peser sur lui jusqu'au dernier de ses jours, et que même au-delà il n'obtienne point miséricorde!

— Mon père!!! s'écria Aurélie, effrayée et tout en pleurs.

— Tais-toi, répliqua-t-il avec emportement, n'élève pas la voix en faveur du duelliste; sache que tout sentiment de pitié t'est défendu pour lui, et qu'il est de ton devoir de partager la haine qu'il m'inspire : elle est telle, vois-tu, que j'éprouve moins d'horreur pour l'assassin qui dans un accès de fureur se jette sur son ennemi et le poignarde; celui-là, du moins, est franc dans son crime et ne le déguise pas sous un semblant de vertu; il n'ira pas, aux yeux du monde se parader orgueilleusement de son courage et revendiquer le titre d'homme d'honneur parce qu'il a préféré la vengeance à la vie; l'échafaud l'attend, il le sait et il s'y dévoue. Mais vous, qui pour la cause la plus futile allez vous égorger avec le calme de la réflexion, même avec ces formes de politesse que vous mettez dans les actions ordinaires, vous espérez l'impunité, parce que vous savez que des mains amies seront complices et

vous mettront à l'abri des lois; alors, fiers de votre triomphe et levant haut la tête, vous demandez à une foule insensée des applaudissemens pour avoir osé jouer votre vie contre celle de votre adversaire. Mais vous lui mentez; n'aviez-vous pas au fond du cœur l'espoir, la certitude peut-être de le tuer cet homme? dans votre pensée sa mort était résolue; le combat n'était qu'un moyen d'exécution moins dangereux qu'un autre. Eh bien! que la vindicte publique s'éveille et vous poursuive comme elle poursuit tout autre meurtrier. Quand vos têtes tomberont sous les coups des bourreaux, le corps social sera bientôt purgé d'un vice destructeur qui lui enlève souvent les plus précieux de ses membres.

— Tuer n'est pas guérir, répliqua vivement Aurélie; il serait un bien plus sûr moyen d'arrêter le mal, et c'est aux femmes qu'il appartiendrait de l'employer. Leur influence est toute-puissante sur les mœurs;

quand elles en auront la ferme volonté, l'usage affreux du duel s'anéantira. Elles en furent la première cause, et trop souvent le prix : jadis elles l'excitèrent à haute voix ; aujourd'hui leur silence semblerait l'approuver encore : qu'elles s'élèvent donc toutes contre lui, et qu'il succombe enfin par la force de leur empire. Que toute mère arrache obstinément du cœur de son fils, encore enfant, les germes de l'épidémie morale qui plus tard le gangrènerait ; que toute femme jeune et belle repousse avec dédain l'homme dont un duel aura souillé la vie. Point de larmes pour le vaincu, point de sourire au vainqueur : que jamais sa main ensanglantée ne touche la nôtre, et ne sente les battemens de notre cœur..... N'est-il pas vrai, mon Georges, continue Aurélie en pressant sur son sein la main froide de Valmer, n'est-il pas vrai que les hommes renonceraient à cet acte de vengeance s'il

devait leur enlever le bonheur de l'amour?.....»

Un profond et douloureux soupir fut la seule réponse de Valmer, dont l'angoisse devenait à chaque instant plus visible.

« Terminons cette discussion, dit Elise en se levant de table ; elle n'a rien de commun avec nous et nous émeut trop fortement. » Puis elle entraîna Aurélie au jardin, où Georges n'alla les rejoindre que long-temps après.

IV

Tantôt à la jolie campagne de madame de Valmer, tantôt chez M. Dorgeval, dont la maison, située à l'une des extrémités de Nantes, sur les hauteurs de Chantenay, offrait le double avantage d'être à la ville et aux champs, les deux familles

passaient ensemble des momens qui auraient dû paraître bien doux à Valmer et à son amie, réunis après une si longue absence ; mais l'attente d'un bonheur plus grand que celui dont ils jouissaient déjà leur faisait trouver longs ces jours qui les séparaient encore de celui de leur union. Le cœur de l'homme est ainsi fait : brûlant sans cesse d'un nouveau désir, poursuivant toujours une nouvelle espérance, il néglige le présent et s'élance au-devant de l'avenir. Pourtant elle ne lui sera point rendue cette heure qu'il rejette pour celle qui doit la suivre ; jamais il ne reviendra sur ce chemin dont il ne regarde pas les fleurs, tant il a hâte d'avancer... Plus loin, dit-il, plus loin encore... Il s'agite, il veut courir, sans songer au but inévitable où le conduira bientôt une si vive impatience. Mais d'où vient-elle?... Pourquoi cette impulsion irrésistible qui, dès le commencement de notre existence, nous pousse ainsi vers le tombeau?... Oh! ne serait-ce pas un sen-

timent instinctif qui nous porte vers une autre vie; ne cédons-nous pas à l'attraction d'un génie bienfaisant qui nous appelle au bonheur?...

Presque toute une journée s'était écoulée pour Valmer sans qu'il eût vu Aurélie, et pourtant un plaisir vif en avait animé tous les instans. Ne vous en étonnez point : ces courses qui lui ont pris des heures, elles avaient toutes pour but de remplir les formalités nécessaires à la célébration du mariage; ces ouvriers, ces marchands, dont il s'est entouré, ont embelli sous ses yeux la demeure qu'occupera bientôt Aurélie, sa chère, sa douce Aurélie!... à lui pour toujours!... dont le bonheur sera sa constante pensée, son unique soin. Elle aussi, il le sait, ne s'occupera qu'à le rendre heureux; et combien cette tâche lui sera facile! La voir sans cesse, en être toujours aimé, n'est-ce pas là pour Georges la félicité suprême?

Plein de pensers si doux, Georges, sans

compter cette fois les minutes, a fait suspendre les élégantes draperies entre lesquelles se dessinera la taille légère d'Aurélie; il a désigné la place où l'on posera des glaces correspondantes qui multiplieront son image et ne lui laisseront perdre aucun de ses mouvemens : là, ces vases qui contiendront les fleurs qu'elle préfère; ici cette table de toilette devant laquelle chaque jour la jeune femme s'occupera de sa parure... Sa parure! oh! qu'en a-t-elle besoin? la belle, la fraîche Aurélie ne sera-t-elle pas ravissante dans le plus simple négligé?... Bientôt, bientôt!... et Georges sourit à sa pensée; son cœur bat plus vite; sa jeune et brûlante imagination s'exalte et se crée les plus voluptueux, les plus enivrans tableaux.

Mais le son grave de l'horloge l'arrache à son extase, et le rêve de feu s'efface peu à peu sous l'impression d'un bonheur plus réel et non moins doux. Six heures viennent de sonner; le moment est venu d'aller chez

Aurélie. Georges va la revoir après plusieurs heures passées loin d'elle. Pour s'y rendre il doit traverser toute la ville; le trajet est d'environ une lieue, mais il franchit cette distance avec une incroyable vitesse; le voici devant la porte, qui s'ouvre aussitôt.

« Monsieur, dit le domestique, madame est au pavillon du jardin avec M. Ludger Dorgeval, arrivé depuis quelques heures... Tous deux vous attendent. »

Heureuse! heureuse nouvelle! Ludger est arrivé!... Rien ne peut donc maintenant retarder le moment si désiré, car tout est prêt : ainsi, dans deux jours..., demain peut-être...

Et, bouillant de plaisir, d'espoir, de mille sensations inexprimables, mais délicieuses, il s'élance vers le pavillon; il y touche, et à la voix d'Aurélie, qu'il entend prononcer son nom, il pousse vivement la porte...; puis, terrifié par une horrible surprise, il reste immobile et muet sur le seuil, qu'il

n'a pu franchir. Ses yeux hagards d'étonnement s'attachent sur deux hommes qui, debout l'un près de l'autre, un peu en avant d'Aurélie, la lui cachent entièrement; et lui-même est l'objet de leur attention.

Georges croit rêver, il croit être en délire... « Oh! cela n'est pas, se dit-il en passant sa main sur son front et sur ses yeux comme pour s'éveiller; non, cela ne peut être. »

Aurélie s'est levée; elle a pris la main de l'un des étrangers, et s'avance avec lui vers Valmer:

« Georges, voici Ludger : chers amis, embrassez-vous comme frères. »

Aussitôt Valmer, pâle et glacé, sent l'étreinte de deux bras dont machinalement il cherche à se défendre.

« M. le colonel de Blamont, monsieur de Valmer, continue Aurélie; » et le second personnage, qu'elle met ainsi en rapport avec Georges, s'incline profondément de-

vant lui et se relève aussitôt; mais ce salut, quel regard étrange l'accompagne! oh! c'est celui de Satan dans un jour inespéré de triomphe... : haine, ironie, joie atroce, vengeance, tout y flamboie.

— M. Ludger.. ! est-ce donc M. Ludger? balbutie enfin Valmer sans trop savoir encore ce qu'il dit.

— Mais oui, reprend gaîment Aurélie, c'est bien lui, et il s'attend à nos remercîmens pour avoir accéléré son retour, comme s'il n'avait pas agi pour son propre intérêt; mais nous ne lui devons rien, car le désir de revoir Élise est, j'en suis sûre, la seule cause de tant de célérité; et, tenez, il brûle déjà de nous quitter pour courir chez elle. »

Georges, un peu plus calme, quoiqu'il ne pût encore s'expliquer l'étonnante ressemblance de Ludger et d'Édouard avec deux hommes dont l'un, du moins, ne pouvait être là, Georges trouva enfin la faculté de répondre.

celui d'une vague subitement enflée par une rafale, et qui meurt sur la rive. »

Pendant ce dialogue Aurélie s'entretenait à demi-voix avec Ludger et Georges. Celui-ci commençait à maîtriser son émotion quand l'approche d'Édouard, qui vint s'asseoir près de lui, le fit de nouveau tressaillir. De Blamont, saisissant le premier moment propice pour un *à parte*, dit tout bas à Valmer :

« Il faut que que je vous parle sans témoins, ce soir même ; il le faut..

— Avez-vous un appartement chez M. Dorgeval ? demanda Valmer.

— Non.

— Eh! bien, en nous en allant ce soir nous ferons route ensemble ; et si la longueur du chemin ne suffit pas pour l'explication, elle s'achèvera chez vous : vous êtes officier français ; je me fie à l'épaulette....

— Soit... »

Ce court dialogue bouleversa toutes les

facultés de Georges. Aurélie était près de lui; dans sa douce confiance, elle lui parlait de leurs amours, de leur union si prochaine, et cette voix chérie n'était plus qu'une affreuse torture pour le malheureux qui l'entendait, qui voulait encore lui répondre avec l'accent du bonheur quand une souffrance aiguë lui étreignait le cœur : ce supplice dura deux heures. Enfin, ne se sentant plus la force de le supporter, il prétexta de l'inquiétude de ne point voir arriver sa mère et sa sœur, et dit qu'il allait aller au-devant d'elles; puis, détournant ses regards de ceux d'Aurélie, qui semblaient l'interroger sur la véritable cause d'un trouble dont elle s'apercevait, il balbutia un adieu, et quitta le salon en faisant signe à Edouard qu'il allait l'attendre.

Quand il fut dehors, libre enfin de toute contrainte, il aspira à plusieurs reprises l'air dont ses poumons avaient si grand besoin. Il sentit un peu d'allégement, et

voulut réfléchir; ce fut en vain : tout était trouble et incertitude dans ses pensées. Bientôt des pas lointains, puis une ombre qui, se projetant sous les rayons de la lune s'avançait vers lui, annoncèrent qu'Edouard le suivait.

En s'abordant, ils portèrent légèrement la main à leur chapeau, en signe de salut, puis ils marchèrent quelques momens en silence.

« Vous avez désiré me parler, monsieur? dit enfin Valmer; et, vous le voyez, j'attends.

— Vous me reconnaissez comme je vous reconnais moi-même?

— Oui.

— Toutes les circonstances qui ont marqué notre funeste rencontre sont sans doute présentes à votre souvenir? »

Un signe affirmatif et un douloureux soupir furent la réponse de Valmer.

« Je dois vous apprendre, si vous l'ignorez, monsieur, qu'une demande en

poursuite criminelle fut adressée au procureur du roi par le père de votre victime dès le moment où il apprit le fatal événement. Jusqu'à présent vous avez pu croire le ressentiment éteint ou l'affaire étouffée ; mais pour la suivre il fallait avoir un signalement et connaître un nom que j'ignorais moi-même... Maintenant je le sais, ce nom : je puis le révéler... ; j'aurai des témoins.

— Et vous le feriez ?

— Peut-être...

— Vous ! un militaire ! devenir un lâche délateur ! !...

— Moi, l'ami de la famille Dorgeval ; moi, qui ne dois pas souffrir que la veuve d'Henri épouse le meurtrier de son mari..

— Son mari !... Henri Dorgeval !.., c'était lui ?...

— Oui.

— Oh ! c'est la mort ! s'écria Valmer, appuyant fortement ses mains sur son cœur ; » et de toute sa hauteur le malheu-

voulut réfléchir; ce fut en vain : tout était trouble et incertitude dans ses pensées. Bientôt des pas lointains, puis une ombre qui, se projetant sous les rayons de la lune s'avançait vers lui, annoncèrent qu'Edouard le suivait.

En s'abordant, ils portèrent légèrement la main à leur chapeau, en signe de salut, puis ils marchèrent quelques momens en silence.

« Vous avez désiré me parler, monsieur? dit enfin Valmer; et, vous le voyez, j'attends.

— Vous me reconnaissez comme je vous reconnais moi-même?

— Oui.

— Toutes les circonstances qui ont marqué notre funeste rencontre sont sans doute présentes à votre souvenir? »

Un signe affirmatif et un douloureux soupir furent la réponse de Valmer.

« Je dois vous apprendre, si vous l'ignorez, monsieur, qu'une demande en

poursuite criminelle fut adressée au procureur du roi par le père de votre victime dès le moment où il apprit le fatal événement. Jusqu'à présent vous avez pu croire le ressentiment éteint ou l'affaire étouffée ; mais pour la suivre il fallait avoir un signalement et connaître un nom que j'ignorais moi-même... Maintenant je le sais, ce nom : je puis le révéler... ; j'aurai des témoins.

— Et vous le feriez ?

— Peut-être...

— Vous ! un militaire ! devenir un lâche délateur !!...

— Moi, l'ami de la famille Dorgeval ; moi, qui ne dois pas souffrir que la veuve d'Henri épouse le meurtrier de son mari..

— Son mari !... Henri Dorgeval !.., c'était lui ?...

— Oui.

— Oh ! c'est la mort ! s'écria Valmer, appuyant fortement ses mains sur son cœur ; » et de toute sa hauteur le malheu-

reux serait tombé à terre si la barrière de l'avenue contre laquelle il se trouvait ne lui eût servi d'appui. Cette faiblesse momentanée de son corps ne se communiqua point à son esprit; il conserva toute la faculté de penser et de souffrir...

« Eh! bien, reprit-il, après quelques minutes d'un affreux silence, eh! bien, tout est dit maintenant; que m'importe ce qui doit suivre? Livrez-moi. Je ne chercherai pas à fuir. L'existence m'est odieuse, comme votre présence. Qu'attendez-vous? Courez me dénoncer...

— Nous n'en sommes pas là, reprit tranquillement Edouard : seul possesseur de votre secret, je puis, je veux me taire.

— Vous taire!! s'écria Georges avec un transport qui tenait du délire, vous taire! il serait possible! Aurélie serait à moi!... Oh! oui, monsieur, oui, gardez le silence, et je baiserai la trace de vos pas; car vous m'aurez donné bien plus que la vie, bien plus que mon propre bonheur, vous

m'aurez donné la vie, le bonheur d'Aurélie : elle m'aime, cette femme adorée; elle m'aime et ne survivrait pas plus à ma perte que je ne survivrais à la sienne. Nous n'avons à nous deux qu'une pensée, qu'une existence ; nos âmes sont tellement unies, que frapper l'une c'est frapper l'autre ; et vous ne voudriez pas la mort d'Aurélie, non vous ne la voudriez pas ! Que vous a fait cette ange, pour la faire périr de désespoir ? Faut-il qu'elle porte la peine que seul j'ai méritée ? Méritée ! suis-je donc réellement coupable ? Pouvais-je éviter ce duel ? Dites, monsieur : vous, témoin de cette affaire, vous, militaire et homme d'honneur, comment eussiez-vous agi à ma place ?

— Comme vous l'avez fait, et je dois convenir que tous les torts étaient du côté de Dorgeval. Néanmoins il est impossible que vous épousiez sa veuve ; vous devez le sentir, et ce n'est qu'en renonçant volontairement à elle que...

— Jamais! s'écria Georges.

— La corde du gibet traîne longuement le déshonneur après elle, dit Edouard d'un ton lent et appuyant sur les mots... Songez-y bien, monsieur de Valmer; si vous subissez le sort auquel vous vous êtes exposé, votre famille entière sera flétrie. Et croyez-vous que Ludger épouse votre sœur? que M. Dorgeval veuille la nommer sa fille? Je le répète, songez-y bien, car tout l'avenir de mademoiselle de Valmer dépend de votre décision.

—De grâce, arrêtez! un moment de répit, murmura Valmer accablé...; ma tête s'égare,... je ne sais plus.... »

Edouard, avec un sang-froid imperturbable, continua : « Je ne suis ici que pour aider aux recherches que depuis quatre ans M. Dorgeval n'a cessé de faire; et si vous le connaissez bien, vous devez savoir que nulle puissance ne saurait le faire changer de volonté; qu'il n'est ni affections ni intérêt personnel qui le fassent revenir

d'une résolution qu'il croit avoir prise dans un sentiment de justice et de conscience. Tout ce qui se grave ainsi dans son cerveau ressemble aux caractères incrustés dans le marbre : le temps passe dessus sans en rien altérer. Eh! bien, M. Dorgeval a juré de venger la mort de son fils; il a juré de livrer tout duelliste à la rigueur des lois. Soyez-en sûr, il tiendra ce double serment; ne croyez point qu'en votre faveur il y manque, qu'il hésite même, vous vous abuseriez... Votre position est cruelle, monsieur de Valmer; elle désespérée si vous ne vous conformez à ce que je vais vous dire : écoutez.

» Aux yeux de tous nous continuerons à sembler ne pas nous connaître, et rien ne paraîtra changé dans les projets d'union dont s'occupent les deux familles; mais dans un court délai il vous sera expédié, par le ministre de la marine, auprès de qui j'ai tout crédit, un ordre de partir à l'heure même pour Brest, où votre frégate est en

rade, et de mettre à la voile le plus tôt possible. En quittant madame Dorgeval, vous lui laisserez l'espoir d'un prompt retour, et, si vous le désirez, je lui apprendrai, dès que vous serez en mer, la véritable cause de votre absence; et, je vous le jure, je garderai avec tout autre un silence absolu sur cette terrible affaire; rien n'empêchera donc le mariage de Ludger avec votre sœur. Croyez-moi, le temps aura sur vous et sur Aurélie son effet ordinaire: il amortira peu-à-peu votre douleur; vous oublierez.... Puis, de nouveau le bonheur viendra vous sourire... M'avez-vous compris, monsieur de Valmer? Suivrez-vous mes conseils, ou dois-je livrer à la justice le meurtrier de mon ami?...

— Votre ami!... s'écria avec explosion Valmer, qui pendant le long discours d'Edouard semblait plongé dans la stupeur; votre ami! Est-ce à ce titre que vous l'aviez conduit dans un repaire infâme, où raison, santé, fortune, tout se perdait?...

Votre ami!... et quand, aux cris aigus que jetait une femme, j'accourus imprudemment dans ce lieu maudit, croyant y porter d'utiles secours, c'est vous qui excitâtes Henri à me provoque r; vous sûtes animer notre querelle au point qu'il me devint impossible de pardonner; et dans le combat qui s'ensuivit... oh! toutes ces circonstances me reviennent à la mémoire : quelle affreuse lumière ne jettent-elles pas sur vous! et quand, à la vue de la légère blessure qu'Henri reçut, moi, l'offensé, je me déclarai satisfait, ne fut-ce pas sur un signe que vous fîtes qu'il fondit sur moi comme un tigre en fureur?... Alors il tomba pour ne plus se relever.... Mais, dans cette circonstance, qui de vous ou de moi fut la vraie cause de sa mort?... Monsieur de Blamont, je le déclare à la face du ciel : c'est vous qui avez tué Dorgeval; je n'ai été que votre instrument....

—D'accord, monsieur de Valmer; puissamment raisonné; mais que conclure de

vos justes observations? seulement ceci : c'est qu'Edouard de Blamont sait se défaire d'un rival. Depuis le jour de son premier mariage, j'aime Aurélie, et j'ai juré qu'elle m'appartiendrait ; voilà tout...

— C'est avec du sang que tout-à-l'heure, ici même, ce franc aveu sera scellé, dit Georges tremblant de fureur. Vous avez des armes ?...

— Encore un duel! oh! monsieur de Valmer, vous êtes trop heureux à ce jeu pour qu'il vous soit permis de le proposer... je refuse.

— Lâche!...

— Cette épithète ne va pas plus à mon nom qu'au vôtre, vous le savez bien ; mais ce serait folie, romanesque enfantillage, que de courir les risques d'un combat, quand la victoire nous est assurée sans mauvaise chance. » Un sourire ironique accompagna ces paroles.

« A moi donc un triomphe plus prompt

et plus certain, dit Georges d'une voix qu'étouffait l'excès de sa rage.

— Vois-tu ?... là?... »

Et du doigt indiquant le fond d'un précipice au bord duquel ils se trouvaient, il se jeta sur Edouard et l'enlaça de ses bras.

La taille et la force de celui-ci n'égalaient point celles de Valmer; aussi, après une courte lutte, il se sent enlever de terre.

« Assassin! » s'écrie-t-il en faisant un impuissant effort.

A ce mot, tout-à-coup Valmer lâche son ennemi et recule...

— Va, monstre.... pars, et que mon sort s'accomplisse.... Mieux vaut la mort que le crime. » Puis se laissant tomber sur une roche, il y resta abattu, décoloré, et ne vit point le regard d'implacable haine que lui lança en s'éloignant celui dont il venait d'épargner les jours.

Le lendemain, quand les premiers

rayons du soleil pénétrèrent dans la chambre de Valmer, il s'éveilla. Sa tête était lourde et douloureuse ; ses yeux étaient appesantis.... Il jeta un regard incertain sur ce qui l'entourait, sur ce lit où il reposait, puis il réfléchit et se prit à sourire.

« C'est un songe, se dit-il, une vision causée par un accès de fièvre... Oui, je le sens, j'ai la fièvre, bien forte (en effet, le pouls de Valmer battait violemment), et je suis las!... las comme si j'avais réellement parcouru tout ce chemin que je me rappelle avoir fait dans mon rêve. Que de champs, que de rues j'ai traversées; toujours fuyant cette figure que je crois voir encore! cette voix maudite qui sans cesse me répétait : Il faut quitter Aurélie.... Quitter Aurélie ! mon ange à moi ! ma vie, mon âme. Oh ! non, non, cela n'est pas. »

La tête de Georges retomba sur l'oreiller, et pour un moment toute pensée s'é-

teignit dans ses esprits fatigués comme son corps.

Dès que Blamont l'avait quitté, le malheureux Valmer, pris d'un accès de délire, avait marché, couru pendant plusieurs heures sans savoir ni ce qu'il faisait ni où il allait; enfin un mouvement machinal l'ayant ramené chez lui, un domestique à moitié endormi, ne s'apercevant pas de l'état étrange de son maître, l'avait aidé à se coucher sans plus s'en inquiéter.

Après quelques instans de sommeil, Georges de nouveau s'éveilla, et cette fois, croyant dompter la fièvre qui le brûlait, il se leva et se mit à la fenêtre pour respirer l'air matinal et printanier dont il espérait quelque soulagement.

Assis sur le balcon, la tête appuyée sur la rampe, il semblait regarder attentivement chaque objet, et pas un pourtant n'arrivait distinct à sa vue troublée. Au bout d'une heure la fièvre s'affaiblit; les idées, les souvenirs devenus plus lucides,

firent disparaître toute semblance de fantastiques visions, et l'horrible vérité se montra tout entière au malheureux, qui s'efforçait encore de douter. En ce moment un domestique entra, une lettre à la main : en la prenant, Valmer frémit, car il pressentait qu'elle contenait son arrêt. Long-temps il tint les yeux fixés sur la suscription dont l'écriture lui était inconnue, long-temps il hésita à rompre le cachet ; enfin, il le brise et la feuille déployée laisse voir cette signature :

« E. de Blamont. »

« Enfer ! s'écrie Georges, tout est donc vrai !... » Et dans un transport frénétique, il jette à terre la lettre fatale, la frappe, la broie sous ses pieds ; puis tout-à-coup il s'arrête incertain.

« Je lui ai laissé la vie, pense-t-il ; peut-être il en est reconnaissant. »

Plein d'un espoir que son noble cœur ne peut croire chimérique, il se baisse précipitamment, ramasse le papier en lam-

beaux, et malgré les souillures dont les caractères sont couverts, il parvient à déchiffrer ces mots :

« Après la scène de cette nuit je pour-
» rais me dispenser envers vous de tout
» ménagement et me croire libre de mes
» promesses ; néanmoins je persiste à vous
» offrir les conditions auxquelles vous de-
» vrez votre salut : vous pouvez encore en
» profiter ; je pousserai même les égards
» jusqu'à ne vous point troubler par ma
» présence pendant les vingt-quatre heu-
» res qui vous sont accordées pour pren-
» dre votre parti. Je m'absente donc jus-
» qu'à demain au soir ; mais qu'à mon re-
» tour tout soit décidé. »

« Tout sera décidé.... » dit Valmer se parlant à lui-même ; puis un profond silence, un long recueillement succédèrent à ces mots....

Georges, assis devant son secrétaire, écrivait rapidement quand on vint de nouveau l'interrompre pour lui remettre

un second billet; celui-ci fut couvert de baisers : il était d'Aurélie.

« Pourquoi nous avoir sitôt quittés hier
» au soir, mon Georges? un moment en-
» core, et votre incertitude eût cessé :
» nul pressentiment n'ayant averti Elise
» de la prompte arrivée de Ludger, elle
» et votre mère se sont laissé entraîner
» jusqu'à la terre que madame D*** pos-
» sède à quelques lieues de Rennes, et
» nous ne les reverrons que dans trois
» jours. Elise vous l'annonçait par un
» commissionnaire envoyé où elle vous
» croyait être ; n'est-ce pas près d'Auré-
» lie qu'est votre place accoutumée?....
» Cependant vous n'y étiez pas; vous n'é-
» tiez pas non plus chez vous, a dit le
» commissionnaire que j'y avais envoyé....
» Où donc avez-vous passé ces heures
» dont vous m'avez laissé tout le poids,
» toute l'inquiétude?.... car, mon ami,
» quelque chose de sombre, d'indéfinis-
» sable se passait en toi; je lai vu mal-

» gré tous tes efforts pour me le dissimu-
» ler. J'ai senti aux battemens de mon
» cœur que le tien était triste, et ma
» nuit s'est passée sans sommeil. Georges,
» je t'en conjure, un mot de toi qui me
» fasse supporter la longue attente du
» moment où je dois te revoir.... Sais-tu
» que ce ne sera que ce soir à huit heu-
» res? tout le jour sera perdu pour ton
» Aurélie. »

Georges répondit :

« Un accès de fièvre, voilà tout, mon ado-
» rée; n'y pense pas plus que je ne le fais
» moi-même; ce soir j'irai près de toi; je
» m'enivrerai encore de ta douce pré-
» sence, de tout ce bonheur que tu me
» donnes et qui m'appartiendra au-delà
» du tombeau. Cher ange! n'est-ce pas,
» que la vie avec sa fragilité, ses étroites
» limites, ne peut suffire à notre amour,
» il veut l'éternité!... Oui, c'est pour l'im-
» mensité du temps que tu es mienne et
» que je suis à toi. »

Vers les cinq heures du soir, Georges, en sortant de chez lui, était très-pâle, mais il avait l'air calme, le maintien assuré, et sa mise était soignée. Il se rendit d'abord chez le notaire chargé de rédiger son contrat de mariage, il lui remit différentes notes relatives à cet acte, et fit le dépôt d'un paquet scellé de trois cachets portant ces mots pour souscription :

« Mon testament pour être ouvert par qui de droit un an après ma mort. G. V. »

Alors il s'achemina vers la maison d'Aurélie : arrivé devant la carrière où la nuit précédente il avait voulu précipiter son ennemi, il s'arrêta, puis, en fit le tour en l'examinant avec attention. Elle était profonde ; ses bords escarpés et glissans n'étaient longés que par un sentier très-étroit. A l'inspection de ce lieu, une sombre satisfaction anima les traits de Georges.

« Oui, dit-il, ici un accident est plausible.... O mon Aurélie! en me pleurant,

tu ignoreras du moins tout ce que j'ai souffert !...

Alors il continua sa route et pressa le pas; car l'heure avançait, et il ne voulait perdre aucune des minutes qui lui restaient et dont le compte maintenant était clos; il espérait, le malheureux, passer seul avec Aurélie les derniers momens du jour qui s'éteignait et qui n'aurait point de lendemain pour lui; mais une amère déception l'attendait encore. Quand il traversa le jardin de l'hôtel Dorgeval, les fenêtres lui laissèrent voir une assemblée nombreuse remplissant le salon; puis, affreuse torture! les accens d'une vive gaîté arrivèrent jusqu'à lui.

« C'en est trop! dit-il, pourquoi prolonger mon supplice? Finissons-en. Il allait rétrograder et courir vers la fatale carrière, quand Aurélie, son Aurélie, toute joyeuse, toute parée, s'avança sur le balcon. Il la vit et s'arrêta. Elle-même l'avait aperçu à travers la charmille; elle courut à sa

rencontre, passa vivement son bras sous le sien, et l'amena ainsi vers la maison.

« Enfin, te voilà, dit-elle; viens, viens vite, on t'attend. Que tu as tardé! que j'avais hâte de te voir!... Mais, grand Dieu! tes traits sont altérés..., tu souffres, mon ami, tu souffres....; oh! cette fièvre!...

— Elle est passée, répondit Georges d'un ton contraint; mais j'ai besoin de repos. Dis, Aurélie, pourquoi tout ce monde? Il va te séparer de moi, t'en distraire, me dérober une partie de tes instans, de tes pensées peut-être; et pourtant ils doivent être uniquement pour moi : je les veux tous..., tous...., entends-tu?...

— Au milieu de la foule, comme dans la solitude, mon Georges, l'âme d'Aurélie est à toi sans distraction et sans réserve. Qu'importe donc ce monde! il ne peut rien t'ôter; il n'attend rien de moi. Ne sait-il pas que je t'aime, que nous allons être unis? Et moi si heureuse, si fière d'un amour pur et saint comme l'Être infini

qui l'a mis dans mon cœur, loin de le dissimuler, je me plais à m'en parer comme d'une précieuse couronne; aussi ai-je rassemblé nos amis pour fêter avec eux une époque qui m'est bien chère... Georges, ne t'en souvient-il pas? C'est aujourd'hui l'anniversaire de ta naissance...

— De ma naissance!... ô mon Dieu, mon Dieu!... »

Ces mots, ou plutôt ce gémissement arraché à la douleur, fut étouffé par les premiers accords d'une brillante symphonie : l'entrée de Valmer au salon était le signal convenu avec les musiciens pour commencer le concert.

Georges, dans un état impossible à décrire, se laissa tomber sur un fauteuil, et se saisissant de la main d'Aurélie, il la serra violemment. Cette étreinte du désespoir ne révéla pourtant rien de sinistre à celle qu'un coup terrible allait sitôt frapper; toute confiante en son heureux avenir, elle vit la poitrine de Valmer se soulever; elle

vit des larmes dans ses yeux, et son cœur à elle aussi s'agita, ses yeux se mouillèrent; mais son émotion était toute de bonheur, elle goûtait avec ivresse le charme du profond attendrissement dont elle croyait que Georges subissait le doux empire.

Mais bientôt Valmer se rendit maître de lui-même : son âme forte, s'elevant au-dessus de la terre qu'elle allait quitter, se résigna à subir en silence toutes les angoisses qui devaient précéder l'instant du sacrifice... il sourit doucement à son Aurélie qui, assise près de lui, le contemplait avec ce mol abandon, cette tendresse à la fois vive et pure qui n'existe que dans le cœur d'une femme. Peu à peu la musique agit sur les sens de Valmer, et, calmant l'âpreté de ses souffrances, le jeta dans une vague rêverie qui lui fut une sorte de repos; pour un moment du moins, un voile s'éleva entre lui et la mort.

Il fut bien court ce répit : à la voix mélodieuse d'Aurélie se mêlant aux accords

de sa harpe, la douleur se réveilla plus atroce dans l'âme de Valmer. La jeune femme chantait avec toute son âme le sentiment qui l'animait, et sous la puissance de cette harmonie enchanteresse Georges passait tour à tour d'une extase céleste à tout ce que les regrets ont de poignant. En proie à tant de sensations tumultueuses et diverses, l'infortuné ne savait s'il entendait l'ange chargé de lui ouvrir les cieux, ou si, par dérision et pour rendre sa mort plus cruelle, un génie infernal n'avait pas reçu mission de grouper en face du tombeau où il devait se jeter tous les plaisirs dont l'eût enivré la vie.

Radieuse et légère, Aurélie revint près de lui; alors tous leurs amis les entourèrent; il fallut à Georges répondre à cette foule de paroles banales, de ces complimens, de ces riens que l'on se jette en tourbillonnant dans le monde; il lui fallut encore avoir un entretien avec Ludger, qui, par sa ressemblance avec Henri, lui aparais-

sait comme un spectre menaçant; puis il fallut qu'il mît sa main dans celle que lui tendait M. Dorgeval...., dans cette main ennemie, prête au moindre mot à signer sa sentence......; et pendant tous ces incidens, ces douleurs, le temps, dans sa marche égale et sûre, rapprochait pour Georges l'instant d'une éternelle immobilité.

Un repas splendide termina la soirée. Quand on fut près de quitter la table, M. Dorgeval invita tous les convives à se réunir de nouveau chez lui dans la soirée du surlendemain, pour la signature des deux contrats; les dames de Valmer, auxquelles on avait dépêché un courrier, devant être de retour pour ce moment. Georges encore dut répondre au toast unanime porté au bonheur des futurs époux, et sa voix tremblante appuya l'invitation pour le surlendemain.... Le malheureux! il calculait que sa pompe funèbre aurait lieu ce jour-là...... Enfin, l'assemblée se sépara.

Seul maintenant avec Aurélie, Georges, debout devant elle et son chapeau à la main, semblait prêt au départ; et pourtant il restait. A la pensée de l'horrible résolution qu'il allait exécuter, il frémissait, et ses yeux égarés se portaient tour à tour sur la pendule qui marquait onze heures, et sur cette femme angélique dont le sort était si étroitement lié au sien......, son cœur torturé battait avec violence...; il était venu le moment de mourir, mais le condamné n'était pas prêt, et se débattait encore contre l'affreuse nécessité de renoncer à la vie... Ce qu'il fallait de courage pour se donner la mort, il le sentait en lui; mais dire un éternel adieu à son Aurélie..., la plonger à jamais dans la douleur..., oh! c'était un supplice atroce devant lequel il faiblissait.... « Encore une heure, se disait la victime, encore une heure; je puis attendre jusque là. »

La jeune femme lui prit les deux mains, les pressa dans les siennes, et lui présen-

tant sa joue rosée pour le baiser accoutumé du soir :

« Mon Georges, lui dit-elle, il est bien tard, et, fatigué comme tu l'es, un prompt repos t'est nécessaire; il faut donc nous séparer. Bonsoir, mon ami, pars tout de suite, et demain tu viendras de bonne heure, de bonne heure, n'est-ce pas ?...

— Du repos! oui, balbutia-t-il, du repos. Mais auparavant, Aurélie, il faut que tu m'entendes; il faut que tu donnes quelques instans aux épanchemens de ce cœur tout à toi. Viens, je t'en conjure, descendons au jardin...; c'est à la vue du ciel que je veux te parler; ici je me crois encore entouré de tous ces importuns qui ce soir m'ont obsédé à me rendre fou.

— Que demandes-tu? dit Aurélie surprise.

— Une fête, mon amie; n'as-tu pas voulu qu'une fête marquât pour moi ce jour, que tu dis être heureux?... Eh bien! une heure passée seul avec toi est la plus

belle, l'unique fête que tu puisses me donner ; oh ! ne me la refuse pas. » Et, voyant le trouble que son accent étrange causait à Aurélie, il se contint et ajouta avec calme :

« Pendant toute la journée j'ai toujours eu un peu de fièvre, et je crois que respirer près de toi l'air pur de la nuit me ferait du bien Ne veux-tu pas que j'essaie ce remède ? »

Aurélie, pour toute réponse, saisit son bras et se laissa conduire dans le vaste jardin où rien ne bornait la vue.

Parée de toute sa majestueuse beauté, la nuit conservait un reflet de la chaleur du jour. Les étoiles scintillaient au milieu d'un éther pur et transparent ; pourtant quelques blancs nuages se dessinaient à l'horizon comme une draperie légère, et de fréquens éclairs en traversaient les plis. L'air tout chargé d'électricité, tout embaumé du parfum des fleurs, pénétrait les sens ; l'âme même en res-

sentait la molle et délicieuse influence.

Georges marchait en silence, un bras passé autour de la taille d'Aurélie, qui s'abandonnait à sa pression; quelques faibles soupirs, qu'elle tâchait de réprimer, témoignaient une secrète inquiétude de cette rêverie, de cet état étrange où elle voyait Georges. Pourtant, je ne sais quelle autre crainte l'empêchait de l'interroger, et lorsque, dans les intermittences de calme et de bouleversement de ses pensées, il l'approchait plus près de son cœur et l'y retenait serrée, elle en sentait avec effroi les violens tressaillemens.

Ils arrivèrent ainsi sur une terrasse très-élevée et plantée d'acacias alors tout en fleurs. De là, l'œil embrassait un des plus beaux paysages des bords de la Loire, et la lune, qui se levait, répandant sa lumière sur ce magnifique tableau, en rendait chaque partie distincte. Georges le contempla avec extase; ses yeux ne pouvaient se détacher de ces belles cam-

pagnes, de ce fleuve légèrement agité, de ce navire surtout, de ce navire aux ailes éployées, et qui volait sur l'eau. Son regard le suivit quelque temps, et, sans qu'il la sentît, une larme coula sur sa joue. « Adieu, pensa-t-il, adieu, belle nature! reçois mon dernier hommage. Tu m'as été douce durant ma courte existence, et ce n'est pas toi qui m'envoie si jeune à la mort, quand la vie m'offrait tant de délices.... » Il regarda son Aurélie..., le ciel, puis elle encore, et c'était pour la dernière fois, car il allait partir.... En ce moment suprême, en ce moment de douleur et d'exaltation, Valmer, saisi de ce sentiment religieux, ordinaire au marin à l'aspect de la mort, Valmer tomba aux pieds d'Aurélie.

« Ange, lui dit-il, oh! bénis-moi; qu'avant de nous séparer, ta main se pose sur ma tête; que ta voix chérie, interprète du ciel, me dise : « Ami, tout t'est pardonné; » et promets-moi que jamais, jamais un

reproche de toi ne troublera mon repos.

— Il délire! s'écria la jeune femme effrayée. O mon Dieu! mon Dieu! cette fièvre le tuera. »

Et tout en pleurs, elle se pencha vers lui, l'entoura de ses bras, le pressa sur son sein, et tint ses lèvres collées sur son front, comme si elles avaient eu le pouvoir d'en chasser la souffrance. Alors..., alors des étreintes plus vives, plus passionnées, répondirent à ses douces caresses.....; des baisers de feu la brûlèrent, et il ne lui vint pas dans l'idée de s'en défendre.

L'heure de grâce qu'avait demandée Georges était écoulée, et lui, pourtant, il restait assis près d'Aurélie. Dans la méditation où il était plongé, il semblait tout oublier, et ne pas s'apercevoir des pleurs de confusion que répandait son amie.

« Etrange silence! dit-elle; Georges, hésites-tu à m'apprendre que j'ai perdu ton estime? ou crois-tu que ce moment

soit pour moi sans angoisses? Dieu sait pourtant ce qui se passe en mon âme. Par pitié, mon ami, que j'entende de toi quelques paroles consolantes.

— Des paroles!.... dit Valmer au comble de l'exaltation; tu me demandes des paroles!... eh bien! réponds en toute vérité à celle-ci : M'aimes-tu?

— Il le demande!.... grand Dieu!...

— M'aimes-tu? continua-t-il avec encore plus de véhémence; m'aimes-tu comme il me faut être aimé de toi? M'aimes-tu plus que tu n'as jamais aimé Henri? Me préfères-tu à tout ce qui jusqu'à ce jour t'a été cher ou sacré? Pourrais-tu consentir à me sacrifier amis, patrie, réputation, devoirs... Dieu même?... Dis, Aurélie, est-ce ainsi que tu m'aimes?

— Je l'ai prouvé, répondit Aurélie suffoquée par les pleurs....

— Ainsi, dans quelque situation désespérée que je me trouvasse, tu n'hésiterais pas à t'unir à moi? à me suivre?... tu ne

repousserais pas cette main? dis, tu ne la repousserais pas, fût-elle même.... tachée de sang?....

—Georges!...cette affreuse supposition...

— Oh! je savais bien, s'écria-t-il avec un rire amer, je savais bien que ton amour aurait ses limites. Le mien n'en connaît pas.... tu le sauras un jour.... »

Aurélie le regarda.... Que de tendresse, que de dévoûment exprimait ce regard!... Elle lui prit la main, la serra sur son cœur.

« Je la reçois sans restriction, » dit-elle.

Georges, palpitant d'amour, tomba sur le sein d'Aurélie et l'inonda de ses pleurs.

« Ange adoré, tu me rends à la vie, au bonheur!

— Valmer, dit alors la jeune femme avec une gravité douce, tu le sens, aucune de tes pensées ne doit maintenant me rester cachée; j'attends de toi l'explication de cette cruelle scène.

— Cruelle, en effet! et pourtant ce n'est

qu'une faible préparation à ce que je dois t'apprendre. Oui, Aurélie, un secret affreux pèse sur mon cœur; et cette nuit même, la mort allait l'ensevelir avec moi... En te quittant, je puis à présent te l'avouer, en te quittant j'allais accomplir un suicide.... Ne tremble pas ainsi, continua-t-il étouffant sous des baisers le cri d'effroi d'Aurélie, ne tremble pas, tout est changé : le bonheur dont tu m'as enivré m'ôte le courage et le droit d'attenter à mes jours. Maintenant ils t'appartiennent, toi seule tu décideras si je dois vivre ou mourir. Mais avant de te dévoiler un funeste mystère, je dois te jurer, ô mon amie, que le moment si doux qui vient de changer mon sort n'était point préparé. Non, ton Georges, sur le bord de la tombe, n'a point médité une séduction qui te liât, et n'a cédé qu'à l'entraînement, à la toute-puissance de l'amour.

— Oh! que je bénis ma faiblesse, dit Aurélie en cachant sa figure sur le sein

palpitant de Georges; maintenant parle, je t'en conjure; je suis préparée à tout....

— A tout!... hélas!... Eh bien, un soir, c'était à Toulon, il y a quatre ans; le navire, que je ne commandais alors qu'en second, allait dans quelques heures mettre à la voile.

» Fatalité! il me fallut aller à terre pour quelques derniers apprêts du départ.

» Quand tout fut exécuté, la nuit était fort avancée, elle était noire, et en revenant à bord je me trompai de chemin. Celui que je pris me conduisit dans une rue qu'habitaient en partie des femmes dont je ne prononcerai pas le nom devant toi. Je marchais vite, car l'heure me pressait; pourtant je m'arrêtai aux cris d'une femme dont l'accent de détresse était tel que je ne pus y résister. Je cours vers la maison d'où partait le bruit, je franchis l'escalier et m'élance vers un salon dont la porte cède à mes efforts. Des femmes, des hommes y étaient ras-

semblés, et l'un d'eux retenait violemment entre ses bras une jeune fille qui se débattait et repoussait ses outrages.

« Au nom de Dieu, secourez-moi! me cria-t-elle; on m'a trompée pour m'attirer ici. » Les pleurs, la résistance de cette enfant n'étaient point feints, mais ils n'excitaient que le rire des infâmes qui l'entouraient. Indigné, je l'arrachai de toute ma force à celui qui la retenait et que mon action stupéfia. « Fuyez!» dis-je à la jeune fille. Elle disparut.... Aurélie..., la suite de cette scène est facile à pressentir.... Des paroles outrageantes...., des armes...., et bientôt un homme étendu mort à mes pieds.....» Valmer s'arrêta oppressé; une sueur froide ruisselait sur son front, mais une douce caresse d'Aurélie lui donna la force de continuer.

« L'horreur de ce moment ne peut s'exprimer : je voulus donner des secours, ils étaient inutiles....

« Il est mort, dit une voix; fuyez... »

» Ces mots ne furent pour moi qu'un vain son; je les entendis sans les comprendre; enfin on m'entraîna hors de ce funeste lieu et je me retrouvai au milieu de la rue. Alors je repris la faculté de penser et d'agir : je retournai à bord, et le navire partit sans que je susse le nom de ma victime, sans que les témoins de cette scène pussent connaître le mien. Mais hier, hier, Aurélie, chez toi j'ai revu l'un d'eux, M. de Blamont....

— Eh bien! demanda Aurélie avec saisissement.

— Il m'a reconnu..., et revenant sur le passé, il veut aujourd'hui que les lois me frappent pour venger la mort de son ami...

— Son ami, grand Dieu! lequel? dis-moi son nom. » Et la voix d'Aurélie tremblait d'anxiété.

« Son nom, Aurélie? Oh! ne le pressens-tu pas?....

— Son nom! répéta-t-elle avec plus d'instance.

— Henri Dorgeval !!!..... »

Frappée d'un coup aussi violent qu'inattendu, Aurélie, sans pouvoir articuler un mot, tomba et resta étendue sur la terre. En vain Georges à plusieurs reprises voulut la relever : elle le repoussa.

« Laissez-moi....., laissez-moi, murmurait-elle à travers ses sanglots. Henri tué!.. tué par vous!.... oh! c'est affreux; laissez-moi, laissez-moi.

Le malheureux s'éloigna; il écouta en silence les gémissemens d'Aurélie, puis tout-à-coup sa tête s'exaltant de nouveau, il s'écria dans un accès de désespoir :

« C'est trop lutter contre mon sort, il faut y céder... Adieu, Aurélie, adieu! Henri sera vengé; je le jure à sa veuve... »

Éperdue et tout à l'amour, Aurélie tendit les bras à Valmer, dont l'accent effrayant avait pénétré son âme.

« Tu me hais, continua-t-il, mon malheur te paraît un crime.

— Je t'aime, oh! je t'aime, cruel! tu le sais bien. Par pitié, épargne-moi, ou je meurs sous le poids de tant de souffrances. Une si horrible surprise! oh! pardonne, pardonne, et laisse-moi pleurer... »

Morne et silencieux, Georges la prit dans ses bras; mais il ne chercha point à réprimer les larmes dont Aurélie était baignée. Tout-à-coup elles cessèrent; la jeune femme, relevant la tête, regarda fixement Valmer, et dit avec le sentiment d'un inexprimable effroi :

« Ne m'as-tu pas dit que M. de Blamont t'avait reconnu et voulait...

— Me traîner à l'échafaud, après avoir été lui-même l'instigateur du combat où Dorgeval a perdu la vie, dit Georges avec explosion; oui, Aurélie, il espère ainsi succéder à tous les deux dans ton cœur.

— Que dis-tu? s'écria-t-elle en pâlissant.

— La vérité; il me l'a déclaré lui-même.

Mon amie, un serpent s'était glissé dans ta maison; il a étouffé Henri sous ses replis, et maintenant c'est moi qu'il menace. Le monstre! il est accouru pour guider la vengeance de ton père, qu'il dit implacable, et secrètement il consentait à la tromper si je voulais partir et renoncer à mon amour pour toi... Lui devoir la vie en perdant Aurélie, ou une mort ignominieuse, voilà l'option qu'il a cru pouvoir m'offrir, qu'il a cru que lâchement j'accepterais! Mais il était un autre choix, Aurélie..., et celui-là je n'y renoncerai que si tu ne repousses pas le seul moyen de salut qui me reste. Dis, mon amie, dis, que veux-tu faire?

— Tout pour te sauver.

— Eh bien, partons : Boston sera notre refuge. Là, nous trouverons sûreté et bonheur. Tu consens?... » Et le regard de Georges s'arrêta sur elle avec toute la confiance de l'amour; mais elle, elle baissa la

tête, et un profond soupir fut sa seule réponse...

« Balancerais-tu? reprit-il, alarmé de ce silence. De misérables considérations sociales auraient-elles plus de pouvoir sur toi que l'amour?...

— Oh! tu ne le penses pas, dit vivement Aurélie. Mais... Henri... l'infortuné Henri! Quoi! fouler aux pieds son sang, sa mémoire!....

— Eh bien, venge-le si tu ne peux l'oublier; le temps presse, choisis.

— Je suis à toi! dispose de ma vie.

— Ensemble et pour toujours, dit Valmer transporté, collant ses lèvres sur les lèvres d'Aurélie.

— Pour toujours, répondit-elle.

— Maintenant écoute, les momens sont précieux; à peine nous reste-t-il quelques heures pour agir avant le retour de notre ennemi.

— Paix! j'entends du bruit, » dit Aurélie

en posant vivement la main sur la bouche de Valmer.

Ils regardèrent autour d'eux et n'aperçurent qu'un oiseau de nuit qui, sans doute effrayé par leurs voix, s'envolait de l'arbre sous lequel ils étaient assis.

Georges alors reprit : « Dès que tu seras rentrée, occupe-toi des préparatifs les plus indispensables pour le voyage ; de mon côté je me procurerai une barque. Donald, dont le dévoûment pour nous t'est connu, puis deux autres matelots sur lesquels je puis également compter, nous auront bientôt conduits à Saint-Nazaire. Là, un capitaine américain de mes amis nous recevra sur son navire, et nous fournira aussitôt les moyens de passer aux colonies, où ma mère et ma sœur ne tarderont pas à nous rejoindre ; elles ne voyageront pas seules si Ludger sait aimer... Mon amie, tout sera prêt avant la moitié du jour. A onze heures donc je t'attendrai sur le port ; nous aurons marée pleine, et, je l'espère, le vent favo-

rable ; une promenade sera le prétexte de ta sortie. Maintenant, mon Aurélie, un baiser, et séparons-nous.

— A demain donc, mon Georges.

— Aujourd'hui même, cher ange ; vois-tu ? » Et il lui indiquait du doigt en souriant le côté de l'orient où se montrait déjà la première lueur d'un nouveau jour. Georges le salua avec ce sentiment de bonheur que l'on éprouve au retour d'un ami que l'on croyait à jamais perdu. Puis les deux amans se quittèrent : lui plein de joie et d'espoir, elle le cœur oppressé de craintes et d'une sorte de remords que pouvait seule apaiser la pensée de sauver Valmer.

V

Déjà quelques gelées avaient jauni la verte cime des bois; novembre aux longues veillées approchait, et chacun, abandonnant la campagne, rentrait à la ville et cherchait au sein des salons le plaisir qui s'exilait des champs. Un soir de cette

saison, dès sept heures, les tables de jeu étaient préparées chez madame de Kerdic, à Rennes; les lustres étaient allumés, et la dame de la maison, assise près d'un bon feu, attendait dans une élégante parure ses nombreux invités. Quelques-uns arrivèrent bientôt, et avant que le cercle s'élargît pour se diviser ensuite autour des tapis verts, un jeune homme, s'adressant à madame de Kerdic, entama la conversation suivante, non sans regarder auparavant dans la glace si les boucles légères et poudrées de sa coiffure n'avaient point trop souffert de l'humidité du temps, si ses grâces de 1779 avaient bien toute la légèreté papillonnante de cette époque prétentieuse.

« Savez-vous, madame, dit-il, que c'est d'aujourd'hui en huit que le parlement prononce en dernier ressort sur la scandaleuse et tragique affaire du capitaine Valmer? Si vous désirez assister au ju-

gement, j'offre de vous accompagner au palais et de vous y procurer une place convenable. Toutes les personnes les plus distinguées de la ville doivent s'y trouver; vous ne devez donc pas manquer dans une telle réunion.

—J'accepte votre offre, monsieur le chevalier, répondit la dame avec un gracieux sourire. Je serai enchantée, je l'avoue, de voir ce Valmer dont on parle si diversement, un seul point excepté : car chacun s'accorde à dire que c'est un très-bel homme.

— Très-beau, en effet, observa madame de L***; et moi qui suis physionomiste, j'affirme qu'il est innocent : il est impossible qu'avec de pareils traits, il ait commis le meurtre dont on l'accuse.

—Un meurtre, bon Dieu! oh! racontez-moi cela, dit vivement une jolie dame tout nouvellement arrivée de Ploërmel ; j'aime à l'excès les récits d'assassinats ou de re-

venans, quoiqu'il m'arrive toujours de ne pas dormir après les avoir entendus.

— Ceci est tout un roman ou plutôt une horrible histoire, dit le chevalier. Voici le fait tel que me l'a raconté le colonel Blamont, qui a le malheur de jouer un rôle dans cette tragédie :

« Le capitaine Valmer, dont la figure est vraiment remarquable, se fit aimer, il y a environ quatre ans, d'une jeune femme très-riche et tout nouvellement mariée. La séduction fut complète; mais la grande fortune de sa jolie conquête tentait le séducteur autant que sa beauté, et pour s'approprier l'une et l'autre, il résolut de se défaire du mari. Par malheur, les circonstances voulurent que Valmer et le jeune Dorgeval se trouvassent ensemble à Toulon. Alors on sut attirer Dorgeval, à l'entrée de la nuit, dans une taverne mal famée, et le lendemain il fut reporté chez lui tout percé de coups que

Valmer lui avait traîtreusement portés dans une querelle dont le jeu avait été le prétexte. De Blamont, qui dans ce moment était avec le malheureux Dorgeval, son ami, manqua lui-même de perdre la vie, et il ne doute point que, sans son prompt voyage aux Indes, il n'eût été bientôt assassiné, par mesure de sûreté contre toute délation; mais le voyant partir, et sachant qu'il lui était tout-à-fait inconnu, Valmer fut tranquille sur les suites de son crime. Par prudence pourtant, il se tint long-temps éloigné de la veuve, avec laquelle il se contenta d'entretenir une correspondance secrète. Ce n'est que depuis peu qu'il est venu demander ouvertement sa main. Ils allaient enfin se marier, quand le retour imprévu du colonel a grandement troublé les préparatifs de la noce. Valmer, se voyant reconnu, a cru pouvoir se sauver en pays étranger avec sa belle complice; tous deux partaient, quand les

officiers de justice les ont tout-à-coup enveloppés. La dame a été conduite dans une maison religieuse, et l'amant jeté au fond d'un cachot. Bientôt vivement attaqué devant les tribunaux par le père de sa victime, accablé sous les dépositions du colonel, qu'appuyaient des témoins, le coupable Valmer a été condamné à mort par les juges du présidial de Nantes; mais, en considération de son titre de gentilhomme, on lui fait grâce de la potence : il aura donc la tête tranchée, si, comme on s'y attend, le parlement confirme le premier jugement.

— Jugement erroné s'il n'est inique, s'écria un vieillard à cheveux blancs et dont une croix de Saint-Louis décorait la poitrine; malheur, malheur aux juges qui ont prononcé cette sentence, car un jour ils connaîtront la vérité et leur conscience sera bourrelée. Oui, j'en atteste l'honneur, le brave, le généreux Valmer,

que je connais, qui long-temps a servi l'Etat sous mon commandement, n'a fait que défendre sa vie dans un combat toléré par l'usage; et celui qui l'accuse est un infâme calomniateur. Répétez mes paroles au colonel de Blamont, jeune homme, et dites-lui que je suis prêt à les graver de la pointe de mon épée sur la poitrine de quiconque les contredira. »

Personne ne répondit, et la foule qui entrait en ce moment rompit tout entretien. Bientôt chacun, les cartes en mains, oublia Valmer et le sort dont il était menacé; mais l'homme qui venait de le défendre avec tant de chaleur sortit aussitôt de cette maison où il avait en vain espéré rencontrer un personnage dont le crédit pouvait être favorable à Valmer. Trompé dans son attente, outré de ce qu'il venait d'entendre, il s'achemina tristement vers un hôtel garni et frappa à la porte d'une chambre. Elle lui fut aussitôt ouverte par

une jeune personne vètue d'habits de deuil et dont le visage pâle, les yeux ternes, l'air abattu ne rappelaient en rien la gaie, la fraîche Elise. C'était elle pourtant.

« Eh bien, chère enfant, lui dit le vieil ami de Valmer que le hasard avait amené à Rennes en même temps qu'Elise, avez-vous fait aujourd'hui quelques nouvelles démarches? qu'espérez-vous?

— Rien, répondit-elle du ton du désespoir : le monstre a trop bien pris ses mesures; le triomphe lui est assuré. Valmer ne peut opposer aux témoins salariés qu'on produit contre lui qu'une simple dénégation que rien n'appuie. Personne, personne ne vient déclarer la vérité.... Partout j'ai été repoussée...., partout mes larmes, mes supplications n'ont trouvé que dédain et froideur.... Oh! c'en est fait, Valmer est perdu, et moi je n'ai qu'à rejoindre ma mère dans cette tombe où l'a

précipitée le malheur de son fils. O mon Dieu! puissé-je y reposer avant l'heure de cet horrible jugement! Huit jours!.... c'est dans huit jours! Oh! mon pauvre Georges....

— Calmez-vous, chère enfant, tout espoir n'est pas perdu : il faut souvent bien peu de chose pour éclairer la justice : un mot hasardé, une contradiction imprévue dans les témoignages peuvent changer en un instant toute la face des choses. Espérez donc; mais vos funestes prévisions dussent-elles être vraies, conservez-vous pour Ludger à qui vous êtes si chère : votre malheur, m'a-t-on dit, ne l'a pas fait changer.

— Non, monsieur, mais dans cette affreuse circonstance j'ai dû rompre moi-même; aussi Ludger, qui n'a pu fléchir son inexorable père, Ludger qui m'a entendue jurer, sur les cendres de ma mère, qu'un voile de religieuse couvrirait mon front si

je survivais à notre malheur, Ludger doit retourner à Saint-Domingue : puisse-t-il m'y oublier et vivre heureux !

—Quoi ! Elise, vous aussi, vous abandonneriez cette malheureuse Aurélie que chacun calomnie et délaisse !...

— Aurélie? oh ! monsieur, elle mourra si elle n'est déjà morte, et je l'aime assez pour le désirer. Si elle devait se relever de ce lit où je l'ai vue expirante, que voudriez-vous qu'elle devînt, l'infortunée, déshonorée qu'elle est aux yeux du monde, et portant dans son cœur d'affreux, de sanglans souvenirs !... Oh ! si vous saviez tout ce qu'elle a souffert ! mais vous n'avez pas été témoin des outrages dont ce Blamont, ce tigre à face d'homme, l'accabla quand elle et mon malheureux frère tombèrent en son pouvoir...; vous ne l'avez pas vue se jeter aux pieds de M. Dorgeval, s'y traîner, les baigner de ses larmes, en demandant, au nom de celle qu'autrefois

il avait tant aimée, la vie de Georges.... Supplications inutiles! elle fut repoussée avec horreur par l'impitoyable vieillard, et chassée avec ignominie de cette maison où la veille encore elle commandait en souveraine adorée.... Alors dédaignée de ceux dont elle avait long-temps excité l'envie, n'osant accepter l'asile que ma mère mourante lui offrait, elle s'est réfugiée au fond d'un couvent : heureuse encore qu'une maladie violente soit venue aussitôt suspendre toutes ses facultés!... Elle ignore du moins le sort que Georges va subir.... Oh! si elle devait vivre pour l'apprendre!... Mais non, Dieu tranchera ses jours et la sauvera de ce supplice qu'elle n'a pas mérité.

Tandis qu'elle parlait, des larmes brûlantes coulaient sur ses joues amaigries. Son vieil ami parvint enfin à la calmer en lui donnant un espoir qu'il ne conservait plus lui-même. Il accompagna

la jeune fille le lendemain et les jours suivans chez les juges, chez tous ceux de qui le sort de Valmer dépendait. Rien, dans ces courses multipliées, ne vint donner de consolations à la triste sœur de Georges : elle n'obtint même pas la permission de pénétrer au fond du cachot où les derniers momens de l'accusé s'écoulaient dans les ténèbres et la solitude. Elise ne devait plus revoir son frère que s'il était acquitté, ou dans le court intervalle de la condamnation au supplice, que hâtaient de tous leurs efforts M. Dorgeval et surtout M. de Blamont.

L'espoir d'obtenir un jour la main d'Aurélie, dont il avait si bien préparé le veuvage, accompagna Edouard durant son long voyage; et quand, à peine arrivé, il apprit de Ludger que madame Dorgeval était à la veille de se marier de nouveau, il jura de ne point laisser ainsi échapper la proie qu'il s'était promise depuis si

long-temps. Il accourut donc avec Ludger, non point dans le dessein de servir le ressentiment de M. Dorgeval, mais avec la volonté de rompre le mariage d'Aurélie, n'importe par quel moyen; et quand il vit Valmer, quand il le reconnut pour l'antagoniste de Dorgeval, le succès lui parut certain.

Après avoir écrit à Georges qu'il s'absentait pour quelques heures, un pressentiment qui lui vint de l'enfer le porta à le surveiller. Il le vit entrer chez Aurélie, et après avoir long-temps attendu qu'il en sortît : « Malheur à qui pense me jouer ! » dit-il avec fureur. Alors il voulut pénétrer dans la maison, y surprendre son rival et le livrer sans retard à son ennemi. Etant parvenu à escalader les murs du jardin, il arriva, sans être vu, auprès des deux amans au moment où, se séparant, ils se donnaient le rendez-vous pour le départ projeté. Aussitôt le plan d'Edouard fut

formé : l'arrestation de Valmer et d'Aurélie en fut la suite et se fit avec esclandre. De Blamont voulait à la fois frapper au cœur et couvrir de honte celle que maintenant il haïssait de toute sa haine,.. ; il ne s'abusait pas sur l'absurdité des calomnies qu'il lançait contre elle ; elles étaient faciles à démentir, il le savait ; mais il savait aussi que l'esprit ne revient guère d'une prévention reçue, et qu'une fois entachée, la réputation d'une femme est comme ces tissus soyeux qu'a flétris une pluie d'orage : à force de soins, on leur rend quelque blancheur, mais jamais leur premier lustre.

Quittons pour un moment ce lieu où la vengeance cherche à se repaître de sang, et retournons à Nantes, frapper à la porte du triste couvent où nous savons que doit être Aurélie. Mais d'où vient que sa cellule est déserte ?... Il est vide ce lit dont les rideaux sont ouverts, et plusieurs indices

annoncent que depuis quelques jours il n'a point été foulé. Pourquoi?... Ecoutez: la cloche du monastère tinte; les religieuses accourent de toutes parts pour se rendre à cet appel...; suivons-les, peut-être nous saurons...

Les voici toutes réunies sous les arcades du cloître qui tourne autour de leur cimetière. Leur supérieure, une lettre en main, est au milieu d'elles. Une vive satisfaction anime ses yeux et remplace le calme habituel de sa belle physionomie : elle a l'âme généreuse, elle est douce et compatissante, la sœur Sainte-Agathe; et du port où elle s'est mise à l'abri des tempêtes qu'élèvent les passions, elle tend une main secourable à ceux qui sont exposés au naufrage.

« Mes sœurs, dit-elle, je vais vous communiquer une lettre que je reçois à l'instant. Quoiqu'elle me soit particulièrement adressée, elle est pour vous autant que

pour moi : toutes nous avons partagé les chagrins de madame Dorgeval pendant son triste séjour parmi nous ; toutes, nous devons prendre part à ses espérances. Voici ce qu'elle m'écrit :

« Soyez à jamais bénie, chère sœur, » pour avoir encouragé mon hardi projet. » Me voici arrivée à Paris sans que ma » convalescence ait beaucoup souffert du » voyage. Une ferme volonté me soutient, » et j'aurai la force de courir au but où » j'aspire : qu'importe si je tombe après » l'avoir atteint... Vos lettres de recom- » mandation ont aplani bien des diffi- » cultés : on me conduira à Versailles, on » m'y fournira l'occasion de me jeter aux » pieds de notre souveraine... ; elle est » jeune, elle est épouse, elle va devenir » mère... : pourrait-elle être insensible !... » J'espère, oh ! j'espère maintenant... Pour- » tant, si une affreuse déception... ; écar- » tons cette idée pour conserver ma

» raison. . Ma sœur, ô ma sœur! priez
» pour moi.... »

» Prions, dit la religieuse en refermant la lettre.

— Prions, » répondirent de douces voix, dont le son alla se perdre au milieu des tombeaux. Alors toutes les religieuses, marchant deux à deux les mains jointes et la tête inclinée, suivirent au chœur leur supérieure, et bientôt du fond des stalles où elles se prosternèrent une fervente invocation monta vers les cieux.

Ce jour-là même le soleil s'était levé pur et doux; encore une fois avant que les frimats vinssent la glacer, la nature avait repris son air de parure et de fête: une chaleur vivifiante se glissait au travers des bosquets moins épais, et de légers fils blancs, après s'être balancés dans les airs, s'enlaçaient aux arbres, comme pour rattacher à la branche la feuille prête à tomber. La rose plus fraîche, plus

odorante même qu'au printems, mais aussi plus rare, s'élevait encore çà et là, entourée de boutons sur sa tige épineuse... C'était vrai plaisir de parcourir alors les jardins enchantés de Versailles; aussi la reine Marie-Antoinette, qui touchait au terme de sa grossesse, s'y promenait-elle depuis quelques heures. Echappant toujours à l'étiquette qu'elle haïssait, elle n'avait près d'elle que la jeune sœur du roi, madame Elisabeth, puis deux dames de la cour et un page; le reste de la suite se tenait à l'écart.

Fatiguée de sa longue promenade, Marie-Antoinette venait de s'asseoir, quand le bruit de plusieurs voix lui fit tourner la tête vers le côté où sa suite était arrêtée. Une jeune femme, pâle, frêle et tremblante comme un lis que le vent agite, essayait d'obtenir le passage pour elle et le vénérable ecclésiastique qui l'accompagnait. Toujours repoussée par les gardes, elle

tendit vers la reine des mains suppliantes dès qu'elle s'en vit remarquée.

« Qu'on laisse approcher cette dame, » dit Marie-Antoinette.

Le page courut porter cet ordre, et croyant devoir l'exécuter à la lettre, ce fut la dame seule qu'il amena.

Aurélie fléchit le genoux, ou plutôt, ne pouvant se soutenir, elle se laissa tomber aux pieds de la reine.

« Madame... oh! que Votre Majesté.... » Une violente émotion coupa la voix à la triste suppliante. La reine, souriant, lui présenta la main comme pour l'aider à se relever, et l'invita à se calmer; puis, prenant le papier que lui présentait Aurélie, elle l'ouvrit et en parcourut les premières lignes. Tout-à-coup elle s'arrêta; l'expression bienveillante de sa physionomie changea : elle devint froide et sévère.

« Demander grâce pour le capitaine

Valmer! pour ce lâche meurtrier! dit-elle. Le bruit de son crime, comme celui d'une tempête, est venu jusqu'à nous, et nous avons frémi... Qui ose donc intercéder pour lui?

— La femme assez malheureuse pour porter le nom de Dorgeval, répondit Aurélie, rendue par le désespoir à toute son énergie.

— Audacieuse! s'écria la reine; venir vous-même parler en faveur de votre amant, de l'assassin de votre mari!....

— En faveur d'un homme indignement calomnié, » interrompit avec force Aurélie; puis d'un ton plus bas, « en faveur du père de mon enfant.... Oui, continua-t-elle, réprimant ses sanglots; oui, je l'avoue, bientôt je serai mère... Si pour moi ce titre n'est qu'un opprobre, eh bien, je me résigne à le subir, et je ne reculerai pas devant les devoirs qu'il m'impose. Je dois déclarer la vérité, et c'est le front

courbé dans la poussière que j'ose vous supplier de m'entendre... Foulez-moi aux pieds, mais ne me repoussez pas.... Ecoutez-moi, madame, comme Dieu écoute le pécheur qui s'accuse, la douleur qui gémit... Secourir le malheureux, protéger l'innocent, pardonner même au coupable, alors qu'il se repent, n'est-ce donc pas la céleste mission qu'ont reçue les rois ?.... »

A la voix pénétrante d'Aurélie, la reine sentit une vive émotion, et craignit d'y céder. Elle n'ordonna point à la suppliante de se retirer ; mais, pour se dérober à l'entraînement de sa prière, elle détourna son regard du sien et fit un mouvement pour se lever de son siége et s'éloigner. Madame Elisabeth, qui s'en aperçut, l'arrêta aussitôt en posant sa main sur la sienne.

« Ecoutons, dit-elle de sa voix d'ange, écoutons ce que cette infortunée veut nous dire, et ne nous pressons point de con-

damner : il est si doux de croire au bien !

— Parlez, » dit la reine.

Debout maintenant, dans une attitude pleine de noblesse, et la voix plus ferme, Aurélie reprit :

« Un intérêt personnel ne m'amène point ici : le lien qui m'unissait à Valmer, lien si cher et que je crus innocent, est brisé comme le sont aujourd'hui tous mes liens sociaux, toutes mes espérances. . . . J'en ai fini avec la vie, car je ne reviendrai point du coup qui m'a frappée.... Regardez-moi.... voyez, je porte déjà l'empreinte de la mort ; elle est dans mon sein, elle presse mes paroles; c'est elle qui, de sa voix solennelle et vraie, vous dit en ce moment : Valmer est innocent; il n'a fait que défendre légitimement sa vie menacée; tout ce dont on l'accuse est mensonge : le crime serait de le frapper....

— Il serait innocent! malgré tant d'ap-

parences ? dit Marie-Antoinette du ton de l'incertitude.

— Je le jure! dit Aurélie, devant vous, madame, devant Dieu qui m'attend; je le jure au nom de l'enfant que vous donnerez à la France, au nom de celui que renferme mon sein; je le jure encore au nom d'Henri Dorgeval, moi sa veuve, comme il le ferait lui-même s'il sortait du tombeau! »

Aurélie s'arrêta, porta la main à son front brûlant; puis elle continua après un instant de silence :

« Voici, madame, les faits tels qu'ils ont eu lieu; je vous les exposerai dans toute la simplicité de la vérité. »

Elle en fit aussitôt un récit rapide et pourtant circonstancié; la reine l'écouta attentivement et fut presque convaincue.

« Il serait innocent ! répéta-t-elle en paraissant réfléchir.

— Oui, répliqua Aurélie emportée par

un transport délirant qu'elle ne put contenir; oui : et pourtant un jugement à mort est prononcé; l'exécution en sera prompte, car l'homme est heureux quand il brise et déchire : il lui faut la destruction. Eh bien! l'échafaud se dresse, la victime y monte.... Voyez-vous cette foule qui se presse autour d'elle; tous ces yeux fixés sur les siens pour épier ses angoisses, les restes de cette vie, son souffle qui va s'exhaler.... Oh! c'est un beau spectacle, un curieux spectacle.... Puis cette hache qui tournoie et frappe...., puis ce sang qui jaillit jusque sur vous....

— Silence!! s'écria la reine aussi pâle qu'Aurélie, que ce mot fit tressaillir et revenir à elle-même.

— Pardon, pardon, répondit-elle; oh! qu'ai-je dit?

— Allez, madame, allez, dit Antoinette; prenez courage : je parlerai aujourd'hui même au roi. »

La souveraine alors se leva et reprit le chemin du château; mais cette fois sa noble démarche était lente et incertaine; une mélancolie profonde voilait ses beaux traits, comme si un vague pressentiment de l'avenir se fût présenté à son imagination. La douce Elisabeth quitta aussi ce lieu; mais une parole bienveillante vint auparavant rassurer celle qui était là, immobile, palpitante, et dont les yeux suivirent, tant qu'ils purent l'apercevoir, le génie tutélaire qui venait de lui dire : *Espérez*....

Le surlendemain, tout Paris était dans l'agitation d'une joie effervescente, car un Dauphin était né. Parmi les vivat, les rires, les chansons, le son des cloches, les salves d'artillerie dont l'entrée du royal enfant dans ce monde était saluée, la douce et faible voix d'Aurélie avait peine à se faire entendre du postillon qui con-

duisait sa voiture. « Plus vite! plus vite! répétait-elle à chaque instant, oh! plus vite, les momens sont comptés.... »

Oui, les momens étaient comptés; tous ceux qui précédaient celui où le sort de Valmer serait décidé, étaient écoulés. Déjà les juges, dans leur imposant et lugubre costume, étaient rangés dans la salle d'audience. Un crucifix s'élevait au-dessus de leur tête; et, à l'ombre de ce monument de l'injustice et de l'aveuglement des décisions humaines, ils allaient délibérer s'il fallait tuer un homme!...

Là étaient les huissiers, les accusateurs, les témoins, les avocats, la foule enfin..... Là aussi était l'accusé au noble maintien, au regard calme.... la résignation avait dans son cœur remplacé l'espérance.

En se plaçant sur le siége des coupables, il avait lentement levé les yeux sur les spectateurs qui l'entouraient; puis il

les détourna avec mépris et pitié d'Edouard et de M. Dorgeval.... Mais quelle tendre expression, quelle émotion douce et douloureuse les anima à la vue d'Elise! L'infortunée, ne pouvant supporter l'agonie de l'incertitude, était venue pour entendre plus tôt prononcer la liberté de son frère ou mourir de son arrêt.

Les débats s'ouvrirent : ils furent courts. Etouffée sous le poids de la calomnie, la vérité ne put se faire entendre, et l'accusation resta dans toute sa force. Alors chacun, pressentant l'arrêt qui allait être porté, se sentit ému de pitié, tout en pensant que cet arrêt était juste. Un morne silence régnait dans l'assemblée, et M. Dorgeval lui-même, arrivé au moment qu'il avait tant souhaité, était agité et sombre; quelque chose qui ressemblait au doute s'élevait dans son âme et y excitait le remords. Il se demandait si toutes les imputations d'Edouard étaient bien vraies et

si lui-même n'était pas l'instrument d'une vengeance étrangère. Son front était soucieux; de Blamont seul laissait éclater sa joie.

Tout était dit. Déjà les juges, se levant de leurs siéges, allaient passer dans la chambre secrète pour leur terrible délibération; les gardes se disposaient aussi à emmener l'accusé hors de la salle jusqu'au moment prochain où ils le ramèneraient pour entendre sa sentence.

« Elise, mon enfant, je vous en conjure, sortons, disait en ce moment avec instance le vieil ami de Valmer.

— Non, répondit-elle, non; je veux rester : ne voyez-vous pas que mon frère ne rencontre plus maintenant que des regards de haine ou d'insultante pitié? du moins qu'il ait près de lui sa sœur, son amie, l'âme qui connaît la sienne et partage ses angoisses!.... Monsieur, je resterai jusqu'à la fin; je suis calme, très-calme, vous le

voyez. » L'infortunée tremblait de tout son corps.

Alors un huissier, entrant précipitamment dans la salle, vint dire quelques mots à l'oreille de l'avocat de Valmer, M. Saint-Firmin ; celui-ci, après un mouvement de surprise, dit en s'adressant aux juges :

« Messieurs, je vous supplie de suspendre le jugement : en ce moment on demande à me remettre une pièce importante pour mon client ; je cours la chercher, quelques minutes me suffiront. »

Les juges reprirent leurs siéges, et l'avocat courut où il était impatiemment attendu.

C'était sur la place, au bas de l'escalier du palais. Une chaise de poste toute couverte de poussière y était arrêtée. La sueur découlait du poitrail des chevaux, et leurs jambes tremblaient de fatigue. Aurélie, exténuée par la promptitude de son voyage, en proie à d'horribles anxié-

tés, était penchée sur la portière de la voiture, qu'elle n'eût pu quitter sans défaillir; et comme si elle eût craint qu'on ne lui arrachât un papier que tenait sa main, elle le serrait fortement sur son cœur, et attendait ainsi le retour de l'émissaire qu'elle venait d'envoyer à M. Saint-Firmin. L'apercevant, elle lui tendit la précieuse dépêche.

« Prenez, prenez, dit-elle, c'est sa grâce; oh! courez vite; qu'il soit délivré. »

Messager de salut, Saint-Firmin franchit l'escalier, et, radieux en rentrant dans la salle, il présente en silence l'ordre royal au président.

Celui-ci rompit le sceau; et tandis qu'il lisait bas, on voyait la surprise et l'émotion se peindre sur sa figure.

« Au nom du roi, » dit-il en se levant et se découvrant la tête.

Tous les juges l'imitèrent, chacun devint attentif.

« Je déclare que, de ce moment, toutes poursuites cessent contre Georges Valmer au sujet de l'accusation portée contre lui : Sa Majesté daignant lui octroyer grâce pleine et entière en faveur de l'heureuse naissance de monseigneur le Dauphin. »

Puis, s'adressant à Valmer :

« Monsieur, vous êtes libre. »

Un cri général de Vive le roi ! vive le Dauphin ! fit retentir la salle ; puis, comme un torrent, ces mots roulèrent de proche en proche et arrivèrent jusqu'à l'heureuse Aurélie, qui, maintenant tranquille, se fit conduire à l'hôtel où elle savait que demeurait Elise.

Plus pâle, plus oppressé qu'au moment même où, sans espoir, il attendait son arrêt de mort, Valmer attacha un long regard sur sa sœur évanouie qu'on emportait hors de la salle ; puis, repoussant doucement l'homme qui, tout joyeux, s'avançait pour lui ôter ses fers :

« Je les garde, dit-il avec dignité; ce n'est point ainsi qu'ils devaient tomber. » L'étonnement et l'attention redoublèrent à ces mots. Valmer continua :

« Monsieur le président, je remercie le roi, dont vous êtes l'organe, de la faveur que sa bonté a cru m'accorder; l'accepter serait m'en reconnaître indigne. Eh! que ferais-je d'une vie déshonorée?.... je n'en veux point. Que l'affaire dont je suis le misérable objet suive donc son cours; je n'ai point demandé grâce, j'attendais justice.

— Jeune homme, répondit le président avec une gravité sévère, le tribunal n'a pas le droit d'annuler le bienfait que Dieu et le roi vous accordent, et ce serait ingratitude à vous de le refuser. Si vous êtes coupable, prenez le temps laissé à votre repentir; si vous fûtes faussement accusé, attendez; et tôt ou tard, croyez-moi, le jour viendra où votre innocence sera proclamée.

— Ce jour est venu, » s'écria une voix forte qui fit tressaillir l'assemblée, et surtout Valmer.

C'était celle de Donald. La haute stature du matelot, sa démarche assurée, le sentiment exalté qui animait son regard, eurent en ce moment une puissance d'entraînement à laquelle nul ne résista : un passage s'ouvrit devant lui, et il arriva sans obstacle jusqu'en face des juges.

— Messieurs, daignez m'entendre; je le demande au nom de cette justice sainte que vous exercez, au nom de votre conscience indignement trompée.

—Quel est votre nom? demanda le président; à quel titre vous présentez-vous?

—Mon nom, Georges Donald; mon titre, celui que tout homme peut prendre pour démasquer l'imposture.... J'arrive à l'instant de Toulon; j'en ai fait secrètement le voyage, afin que les ennemis de M. de Valmer ne missent pas d'entraves aux re-

cherches que je voulais faire; elles ont été longues, mais heureuses : j'amène avec moi plusieurs témoins, et ceux-là, dit-il en lançant un regard de mépris sur Blamont, ceux-là n'ont point été soudoyés. Sauver un homme innocent, acquitter la dette de la reconnaissance, voilà les motifs qui les conduisent devant vous...... Ordonnez, messieurs, et à l'instant même va paraître la jeune femme dont l'honneur fut sauvé par M. de Valmer dans cette nuit fatale, cause de tant de malheurs. Quand cette circonstance, qui toujours a été niée par les accusateurs, sera prouvée, vous reconnaîtrez aussi que les autres déclarations qui vous ont été faites ont été dictées par la haine et par le mensonge.

—Donald!.... ô mon ami...» C'est là tout ce que put dire Valmer.

« Quel est votre avis, Messieurs? demanda le président à ses collègues.

— Plus de témoins, dit vivement l'avocat des accusateurs, l'affaire est terminée au moyen des lettres de grâce.

— J'adjure mes juges d'entendre tout ce qui doit me rendre l'honneur, s'écria Valmer : lequel d'entre eux voudrait s'y refuser ? »

Alors ce fut grande agitation et débats entre le tribunal et les avocats divers; puis une rumeur s'éleva parmi l'auditoire. Tout l'intérêt maintenant se portait sur Valmer, et le public murmurait que l'on hésitât sur l'audition des témoins en sa faveur. Les regards se tournèrent avec une sorte d'animosité vers MM. Dorgeval et de Blamont. Edouard, cherchant à faire bonne contenance, souriait dédaigneusement; quant au vieillard, sa figure austère était contractée par la force du combat qui se passait en son âme; toutefois le désir de la vengeance, quelque violent qu'il fût, n'y put vaincre l'esprit de justice: celui-ci l'emporta.

« Messieurs, dit-il, je me joins à M. de Valmer pour demander que ses témoins soient entendus : s'il est véritablement victime d'une calomnie, que tout l'odieux en retombe sur l'auteur, qui n'a pu qu'en m'abusant m'en rendre complice! je serai le premier à le maudire. »

Tandis que ceci se passait à la chambre de justice, une entrevue douce et cruelle avait lieu entre Elise et Aurélie. La sœur de Georges serrait avec transport dans ses bras la courageuse amie qui venait d'arracher son frère à l'échafaud, puis elle en reçut des détails sur tout ce qui s'était passé.

« Grâce à toi, Georges est libre, dit Elise, mais il n'est point justifié, et, si tu ne viens encore à son aide, il ne soutiendra point, je le sais, l'odieux soupçon dont il reste l'objet : tu l'as rendu à la vie, donne-lui maintenant le bonheur : unissez-vous, fuyez la France, alors vous serez heureux.

Mais pourquoi ce silence?... Aurélie, refuserais-tu maintenant à mon frère la main qu'autrefois tu lui promis?

— Ma main, dis-tu?... la voilà; regarde-la, Elise, et tourne ensuite les yeux sur moi... » Et de cette main desséchée, Aurélie rejeta en arrière la pelisse dont elle s'était entièrement couverte... Alors Elise crut voir une ombre, et fondit en larmes... Le dépérissement de son amie, l'oppression effrayante qu'elle éprouvait, tout son aspect enfin, lui ôtèrent à l'instant tout espoir; et quand de nouveau elle attacha ses regards sur celle qui bientôt allait disparaître, la figure d'Elise exprima tour à tour la douleur, l'étonnement et le doute; mais son incertitude cessa. Alors la jeune vierge rougit, baissa les yeux, et ceux d'Aurélie se remplirent de larmes.

« Pardonne-moi, dit-elle d'une voix basse et tremblante, pardonne-moi de te

laisser pénétrer un secret que par égard pour toi j'aurais voulu te cacher... Il fallait bien te le découvrir, pour que ma mort ne le livrât pas à d'autres... Elise, mon amie, j'attends de toi un dernier, un douloureux service : que sous ta main mon linceul soit discret... Epargnons à Georges un surcroît de douleur : oh! qu'il ignore à jamais que j'emporte dans la tombe un autre lui-même... Je m'étais flattée de vivre jusqu'au moment où je déposerais son enfant dans ses bras... Vain espoir!... Elise, mon heure est venue... Mais, encore une prière : je voudrais reposer dans le cloître des Dames du Calvaire. La sœur Sainte-Agathe, qui m'a prodigué tant de soins, ne m'y refusera pas le dernier asile.

— J'y demeurerai près de toi, jusqu'à notre réunion au ciel, dit Elise, je te le promets.

— Non, ma sœur, non, ce n'est point

au cloître que tu es destinée ; toi, du moins, tu peux être heureuse : ne repousse pas le bonheur. Ton union avec Ludger est le vœu de ta mourante amie ; ce vœu doit être exaucé. »

Aurélie ne reçut point de réponse, mais sa main fut tendrement pressée dans celle de la jeune fille. En ce moment il se fit grand bruit dans la rue. Toutes saisies, les deux amies écoutèrent.

« Elise, s'écria Aurélie voulant s'élancer de son fauteuil où sa faiblesse la fit aussitôt retomber, Elise, j'entends parmi ces cris le nom de Valmer.... »

Elise se précipita à la fenêtre, et presque aussitôt, se retournant à demi vers Aurélie sans cesser de regarder sur la place, elle dit en mots entrecoupés :

« Bonheur ! bonheur ! voici Georges !... Mais d'où vient qu'il enlace son bras à celui d'un matelot? de Donald !... Pour-

quoi ces acclamations de tout un peuple ?... Aurélie, des femmes arrêtent mon frère et lui présentent des fleurs ; oh ! quelle satisfaction semble l'animer !... Que s'est-il donc passé depuis une heure ?... »

Cette heure venait de rendre à Valmer tout l'éclat de sa vie : il sortait de sa cruelle épreuve complètement justifié ; tandis qu'Edouard fuyait, poursuivi par les imprécations de la foule, qui, si on ne l'eût contenue, l'eût écrasé....

« Cours, chère Elise, cours au-devant de Valmer, dit Aurélie, prépare-le à me voir ; je vais moi-même rassembler toutes mes forces pour supporter tant de joie. Mon Dieu ! mon Dieu ! encore un moment avant de rappeler mon âme à toi.... »

Passé, avenir, craintes, espérances, bientôt tout se confondit, tout fut oublié ; car Georges et Aurélie, pressés dans les bras l'un de l'autre, concentraient dans un bai-

ser le bonheur de toute leur existence......

. . . .

Et maintenant taisons-nous : ne retraçons pas des scènes de désespoir et de deuil ; laissons en paix les tombeaux.

— FIN. —



TABLE.

—

— FIN DU TOME QUATRIÈME. —